

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

R. 282

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

T O M E N E U V I E M E.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

THEATRE.

Théâtre. Tome IX.

† A

S A M S O N ,

O P E R A .

1732.

A 2

AVERTISSEMENT.

M. *Rameau*, le plus grand musicien de France, mit cet opéra en musique vers l'an 1732. On était près de le jouer, lorsque la même cabale qui depuis fit suspendre les représentations de *Mahomet* ou du *Fanatisme*, empêcha qu'on ne représentât l'opéra de *Samson*. Et tandis qu'on permettait que ce sujet parût sur le théâtre de la comédie italienne, et que *Samson* y fît des miracles conjointement avec *Arlequin*, on ne permit pas que ce même sujet fût ennobli sur le théâtre de l'académie de musique.

Le musicien employa depuis presque tous les airs de *Samson* dans d'autres compositions lyriques, que l'envie n'a pas pu supprimer.

On publie ce poëme dénué de son plus grand charme; et on le donne seulement comme une esquisse d'un genre extraordinaire. C'est la seule excuse peut-être de l'impression d'un ouvrage fait plutôt pour être chanté que pour être lu. Les noms de *Vénus* et d'*Adonis* trouvent dans cette tragédie une place plus naturelle qu'on ne le croirait d'abord. C'est en effet sur leurs terres que l'action se passe.

6 AVERTISSEMENT.

Cicéron, dans son excellent livre de la Nature des Dieux, dit que la déesse *Astarté*, révérée des Syriens, était *Vénus* même, et qu'elle épousa *Adonis*. On fait de plus qu'on célébrait la fête d'*Adonis* chez les Philistins. Ainsi ce qui ferait ailleurs un mélange absurde du profane et du sacré se place ici de soi-même.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA VOLUPTÉ.

PLAISIRS et AMOURS.

BACCHUS.

HERCULE.

LA VERTU.

Suivans de *la Vertu*.

P R O L O G U E.

(le théâtre représente la salle de l'opéra.)

LA VOLUPTÉ sur son trône, entourée des Plaisirs et des
Amours.

L A V O L U P T É.

SUR les bords fortunés embellis par la Seine

Je règne dès long-temps.

Je préside aux concerts charmans

Que donne Melpomène.

Amours, Plaisirs, Jeux séducteurs,

Que le loisir fit naître au sein de la mollesse,

Répandez vos douces erreurs ;

Versez dans tous les cœurs

Votre charmante ivresse ;

Régnez, répandez mes faveurs.

C H O E U R à parodier.

Répandons, &c.

L A V O L U P T É.

Venez, Mortels, accourez à mes yeux :

Regardez, imitez les enfans de la gloire :

Ils m'ont tous cédé la victoire.

Mars les rendit cruels, et je les rends heureux.

*(Entrée de héros armés et tenant dans leurs mains des
guirlandes de fleurs.)*

A 4

B A C C H U S à *Hercule*.

Nous sommes les enfans du maître du tonnerre :

Notre nom jadis redouté

Ne périra point sur la terre ;

Mais parlons avec liberté :

Parmi tant de lauriers qui ceignent votre tête ,

Dites-moi quelle est la conquête

Dont le grand cœur d'Alcide était le plus flatté ?

H E R C U L E.

Ah ! ne me parlez plus de mes travaux pénibles ,

Ni des cieux que j'ai soutenus :

En ces lieux je ne connais plus

Que la charmante Iole et les Plaisirs paisibles.

Mais vous , Bacchus , dont la valeur

Fit du sang des humains rougir la terre et l'onde ,

Quel plaisir , quel barbare honneur

Trouvez-vous à troubler le monde ?

B A C C H U S.

Ariane m'ôte à jamais

Le souvenir de mes brillans forfaits ;

Et par mes présens secourables

Je ravis la raison aux mortels misérables

Pour leur faire oublier tous les maux que j'ai faits.

(*ensemble.*)

Volupté , reçois nos hommages ;

Enchante dans ces lieux

Les héros , les dieux et les sages :
Sans tes plaisirs , sans tes doux avantages ,
Est-il des sages et des dieux ?

U N A M O U R.

Jupiter n'est point heureux
Par les coups de son tonnerre.
Amour , il doit à tes feux
Ces momens si précieux
Qu'il vient goûter sur la terre.

Le dieu qui préside au jour ,
Et qui ranime le monde ,
Ferait-il son vaste tour
S'il n'allait trouver l'Amour
Qui l'attend au sein de l'onde ?

Ici tous les conquérans
Bornent leur grandeur à plaire :
Les sages sont des amans ;
Ils cachent leurs cheveux blancs
Sous les myrtes de Cythère.

Mortels , fuivez les Amours ;
Toute sagesse est folie.
Profitez de vos beaux jours :
Les dieux aimeront toujours ;
Soyez dieux dans votre vie.

L A V O L U P T É.

Ah ! quelle éclatante lumière
 Fait pâlir les clartés du beau jour qui nous luit ?
 Quelle est cette nymphe sévère
 Que la Sageffe conduit ?

C H O E U R.

Fuyons la Vertu cruelle ;
 Les Plaisirs font bannis par elle.

L A V E R T U.

Mère des Plaisirs et des Jeux ,
 Nécessaire aux mortels , et souvent trop fatale ,
 Non , je ne suis point ta rivale :
 Je viens m'unir à toi pour mieux régner sur eux.
 Sans moi , de tes plaisirs l'erreur est passagère ;
 Sans toi , l'on ne m'écoute pas :
 Il faut que mon flambeau t'éclaire ,
 Mais j'ai besoin de tes appas.
 Je veux instruire et je dois plaire.
 Viens de ta main charmante orner la Vérité.
 Disparaissez , guerriers consacrés par la fable :
 Un Alcide véritable
 Va paraître en ce lieu , comme vous enchanté.

Chantons sa gloire et sa faiblesse ,
 Et voyons ce héros par l'amour abattu

Adorer encor la Vertu
Entre les bras de la Mollesse.

CHOEUR des suivans de la Vertu.

Chantons, célébrons en ce jour
Les dangers cruels de l'amour.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES DE LA PIECE.

SAMSON.

DALILA.

LE ROI DES PHILISTINS.

LE GRAND-PRETRE.

LES CHOEURS.

S A M S O N ,

O P E R A .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

(le théâtre représente une campagne. Les Israélites, couchés sur le bord du fleuve Adonis , déplorent leur captivité.)

D E U X C O R Y P H É E S .

TRIBUS captives ,
Qui sur ces rives
Traînez vos fers ;
Tribus captives ,
De qui les voix plaintives
Font retentir les airs ,
Adorez dans vos maux le dieu de l'univers.

C H O E U R .

Adorons dans nos maux le dieu de l'univers.

U N C O R Y P H É E .

Ainsi depuis quarante hivers
Des Philistins le pouvoir indomptable
Nous accable ;
Leur fureur est implacable ,

Elle insulte aux tourmens que nous avons soufferts.

C H O E U R .

Adorons dans nos maux le dieu de l'univers.

U N C O R Y P H É E .

Race malheureuse et divine ,

Tristes Hébreux , frémissez tous :

Voici le jour affreux qu'un roi puissant destine

A placer ses dieux parmi nous.

Des prêtres mensongers , pleins de zèle et de rage ,

Vont nous forcer à plier les genoux

Devant les dieux de ce climat sauvage.

Enfans du ciel , que ferez-vous ?

C H O E U R .

Nous bravons leur courroux ;

Le Seigneur seul a notre hommage.

C O R Y P H É E .

Tant de fidélité fera chère à ses yeux.

Descendez du trône des cieux ,

Fille de la Clémence ,

Douce Espérance ,

Trésor des malheureux ;

Venez tromper nos maux , venez remplir nos vœux.

Descendez , douce Espérance.

SCENE II.

SECOND CORYPHÉE.

AH ! déjà je les vois ces pontifes cruels ,
 Qui d'une idole horrible entourent les autels.

*(les prêtres des idoles dans l'enfoncement autour d'un autel
 couvert de leurs dieux.)*

Ne fouillons point nos yeux de ces vains sacrifices ;
 Fuyons ces monstres adorés :
 De leurs prêtres sanglans ne soyons point complices.

C H O E U R.

Fuyons , éloignons-nous.

LE GRAND-PRETRÉ DES IDOLES.

Esclaves , demeurez ,
 Demeurez : votre roi par ma voix vous l'ordonne.
 D'un pouvoir inconnu lâches adorateurs ,
 Oubliez-le à jamais , lorsqu'il vous abandonne ;
 Adorez les dieux ses vainqueurs.
 Vous rampez dans nos fers , ainsi que vos ancêtres ,
 Mutins toujours vaincus , et toujours insolens :
 Obéissez , il en est temps ,
 Connaissez les dieux de vos maîtres.

C H O E U R.

Tombe plutôt sur nous la vengeance du ciel !
 Plutôt l'enfer nous engloutisse !
 Périffe , périffe
 Ce temple et cet autel !

L E G R A N D - P R E T R E .

Rebut des nations , vous déclarez la guerre
Aux dieux , aux pontifes , aux rois ?

C H O E U R .

Nous méprifons vos dieux , et nous craignons les lois
Du maître de la terre.

S C E N E I I I .

S A M S O N *entre , couvert d'une peau de lion.*

Les Personnages de la scène précédente.

S A M S O N .

Q U E L spectacle d'horreur !
Quoi ! ces fiers enfans de l'erreur
Ont porté parmi vous ces monstres qu'ils adorent ?
Dieu des combats , regarde en ta fureur
Les indignes rivaux que nos tyrans implorent.
Soutiens mon zèle , inspire-moi ;
Venge ta cause , venge-toi.

L E G R A N D - P R E T R E .

Profane , impie , arrête !

S A M S O N .

Lâches ! dérobez votre tête
A mon juste courroux ;
Pleurez vos dieux , craignez pour vous.
Tombez , dieux ennemis ! foyez réduits en poudre.
Vous ne méritez pas

Que

Que le dieu des combats
 Arme le ciel vengeur , et lance ici sa foudre ;
 Il suffit de mon bras.
 Tombez , dieux ennemis ! foyez réduits en poudre.
(il renverse les autels.)

LE GRAND-PRETRE.

Le ciel ne punit point ce sacrilége effort ?
 Le ciel se tait , vengeons sa querelle.
 Servons le ciel en donnant la mort
 A ce peuple rebelle.

LE CHOEUR DES PRETRES.

Servons le ciel en donnant la mort
 A ce peuple rebelle.

SCENE IV.

SAMSON , les Israélites.

SAMSON.

Vos esprits étonnés font encore incertains ?
 Redoutez-vous ces dieux renversés par mes mains ?

CHOEUR DES FILLES ISRAELITES.

Mais qui nous défendra du courroux effroyable
 D'un roi le tyran des Hébreux ?

SAMSON.

Le Dieu dont la main favorable
 A conduit ce bras belliqueux ,
 Ne craint point de ces rois la grandeur périssable.

Théâtre. Tome IX.

† B

Faibles tribus, demandez son appui ;
 Il vous armera du tonnerre ;
 Vous ferez redoutés du reste de la terre ,
 Si vous ne redoutez que lui.

C H O E U R .

Mais nous sommes , hélas ! fans armes , fans défense.

S A M S O N .

Vous m'avez , c'est assez ; tous vos maux vont finir.

Dieu m'a prêté sa force , sa puissance :
 Le fer est inutile au bras qu'il veut choisir ;
 En domptant les lions , j'appris à vous servir :
 Leur dépouille sanglante est le noble présage
 Des coups dont je ferai périr
 Les tyrans qui font leur image.

(*air.*)

Peuple , éveille-toi , romps tes fers ,
 Remonte à ta grandeur première ,
 Comme un jour Dieu du haut des airs
 Rappellera les morts à la lumière ,
 Du sein de la poussière ,
 Et ranimera l'univers.
 Peuple , éveille-toi , romps tes fers ,
 La liberté t'appelle ;
 Tu naquis pour elle ;
 Reprends tes concerts.
 Peuple , éveille-toi , romps tes fers.

(*autre air.*)

L'hiver détruit les fleurs et la verdure ;
Mais du flambeau des jours la féconde clarté
Ranime la nature ,
Et lui rend sa beauté ;
L'affreux esclavage
Flétrit le courage ;
Mais la liberté
Relève sa grandeur , et nourrit sa fierté,
Liberté ! liberté !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(le théâtre représente le péristyle du palais du roi : on voit à travers les colonnes des forêts et des collines : dans le fond de la perspective le roi est sur son trône , entouré de toute sa cour habillée à l'orientale.)

LE ROI.

Ainsi ce peuple esclave , oubliant son devoir,
Contre son roi lève un front indocile.

Du sein de la poussière il brave mon pouvoir.

Sur quel roseau fragile

A-t-il mis son espoir ?

UN PHILISTIN.

Un imposteur , un vil esclave ,

Samson , les séduit et vous brave :

Sans doute il est armé du secours des enfers.

LE ROI.

L'insolent vit encore ? Allez , qu'on le faisisse ;

Préparez tout pour son supplice :

Courez , soldats , chargez de fers

Des coupables Hébreux la troupe vagabonde ;

Ils sont les ennemis et le rebut du monde ,

Et , détestés par-tout , détestent l'univers.

CHOEUR DES PHILISTINS, *derrière le théâtre.*

Fuyons la mort, échappons au carnage ;

Les enfers secondent sa rage.

L E R O I.

J'entends encor les cris de ces peuples mutins :

De leur chef odieux va-t-on punir l'audace ?

U N P H I L I S T I N , *entrant sur la scène.*

Il est vainqueur, il nous menace ;

Il commande aux destins ;

Il ressemble au dieu de la guerre ;

La mort est dans ses mains.

Vos soldats renversés ensanglantent la terre ;

Le peuple fuit devant ses pas.

L E R O I.

Que dites-vous ? un seul homme, un barbare,
Fait fuir mes indignes soldats ?

Quel démon pour lui se déclare ?

S C E N E I I.

LE ROI, les Philistins *autour de lui* ; SAMSON, *sui-
des Hébreux, portant dans une main une massue, et de
l'autre une branche d'olivier.*

S A M S O N.

Roi, Prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler,
Voyez ce signe heureux de la paix bienfaisante,

Dans cette main sanglante

Qui vous peut immoler.

C H O E U R D E S P H I L I S T I N S .

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage ?
 Contre un roi si puissant quel bras peut s'élever ?

L E R O I .

Si vous êtes un dieu , je vous dois mon hommage ;
 Si vous êtes un homme , osez-vous me braver ?

S A M S O N .

Je ne suis qu'un mortel ; mais le Dieu de la terre,
 Qui commande aux rois ,
 Qui souffle à son choix
 Et la mort et la guerre ,
 Qui vous tient sous ses lois ,
 Qui lance le tonnerre ,
 Vous parle par ma voix .

L E R O I .

Eh bien , quel est ce dieu ? quel est le témoignage
 Qu'il daigne m'annoncer par vous ?

S A M S O N .

Vos soldats mourans sous mes coups ,
 La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage.
 Au nom de ma patrie , au nom de l'Éternel ,
 Respectez désormais les enfans d'Israël ,
 Et finissez leur esclavage .

L E R O I .

Moi , qu'au sang philistin je fasse un tel outrage ?
 Moi , mettre en liberté ces peuples odieux ?
 Votre dieu ferait-il plus puissant que mes dieux ?

S A M S O N.

Vous allez l'éprouver ; voyez si la nature
Reconnaît ses commandemens.

Marbres , obéissez , que l'onde la plus pure
Sorte de ces rochers , et retombe en torrens.

(on voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.)

C H O E U R.

Ciel ! ô Ciel ! à sa voix on voit jaillir cette onde !

Des marbres amollis !

Les élémens lui font soumis !

Est-il le souverain du monde ?

L E R O I.

N'importe ; quel qu'il soit , je ne puis m'avilir
A recevoir des lois de qui doit me servir.

S A M S O N.

Eh bien , vous avez vu quelle était sa puissance ,
Connaissez quelle est sa vengeance.

Descendez , feux des cieux , ravagez ces climats :

Que la foudre tombe en éclats ;

De ces fertiles champs détruisez l'espérance.

(tout le théâtre paraît embrasé.)

Brûlez , moissons ; séchez , guérets ;

Embrasez-vous , vastes forêts.

(au roi.)

Connaissez quelle est sa vengeance.

C H O E U R.

Tout s'embrase , tout se détruit ;

Un dieu terrible nous poursuit.

Brûlante flamme , affreux tonnerre ,
 Ciel ! ô Ciel ! sommes-nous
 Au jour où doit périr la terre ?

L E R O I .

Suspends , suspends cette rigueur ,
 Ministre impérieux d'un dieu plein de fureur !
 Je commence à reconnaître
 Le pouvoir dangereux de ton superbe maître ;
 Mes dieux long-temps vainqueurs commencent à céder :
 C'est à leur voix à me réfoudre.

S A M S O N .

C'est à la fienne à commander.
 Il nous avait punis , il m'arme de sa foudre :
 tes dieux infernaux va porter ton effroi.
 Pour la dernière fois peut-être tu contemples
 Et ton trône et leurs temples :
 Tremble pour eux et pour toi.

S C E N E I I I .

S A M S O N , Chœur d'Israélites.

S A M S O N .

Vous que le ciel console après des maux si grands ,
 Peuples , osez paraître aux palais des tyrans :
 Sonnez , trompette , organe de la gloire ;
 Sonnez , annoncez ma victoire.

L E S

L E S H E B R E U X.

Chantons tous ce héros , l'arbitre des combats :

Il est le seul dont le courage

Jamais ne partage

La victoire avec les soldats.

Il va finir notre esclavage.

Pour nous est l'avantage ;

La gloire est à son bras ;

Il fait trembler sur leur trône

Les rois maîtres de l'univers ,

Les guerriers au champ de Bellone ,

Les faux dieux au fond des enfers.

C H O E U R.

Sonnez , trompette , organe de sa gloire ;

Sonnez , annoncez sa victoire.

Le défenseur intrépide

D'un troupeau faible et timide

Garde leurs paisibles jours

Contre le peuple homicide

Qui rugit dans les antres sourds :

Le berger se repose , et sa flûte soupire

Sous ses doigts le tendre délire

De ses innocentes amours.

C H O E U R.

Sonnez , trompette , organe de sa gloire ;

Sonnez , annoncez sa victoire.

Fin du second acte.

Théâtre. Tome IX.

† C

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

*(le théâtre représente un bocage et un autel, où sont Mars,
Vénus et les dieux de Syrie.)*

LE ROI, LE GRAND-PRETRE DE MARS,
DALILA, prêtresse de Vénus, CHOEUR.

LE ROI.

DIEUX de Syrie,
Dieux immortels,
Ecoutez, protégez un peuple qui s'écrie
Aux pieds de vos autels.
Eveillez-vous, punissez la furie
De votre esclave criminel.
Votre peuple vous prie :
Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRETRE.

Mars terrible,
Mars invincible,

Protége nos climats ;
 Prépare
 A ce barbare
 Les fers et le trépas.
 O Vénus ! déesse charmante ,
 Ne permets pas que ces beaux jours ,
 Destinés aux amours ,
 Soient profanés par la guerre sanglante.

C H O E U R.

Livrez en nos mains
 Le plus fier des humains.

ORACLE DES DIEUX DE SYRIE.

*Samson nous a domptés ; ce glorieux empire
 Touche à son dernier jour ;
 Fléchissez ce héros ; qu'il aime ; qu'il soupire !
 Vous n'avez d'espoir qu'en l'Amour.*

D A L I L A.

Dieu des plaisirs , daigne ici nous instruire
 Dans l'art charmant de plaire et de séduire ;
 Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs ;
 Apprends-nous à semer de fleurs
 Le piège aimable où tu veux qu'on l'attire.

C H O E U R.

Dieu des plaisirs , daigne ici nous instruire
 Dans l'art charmant de plaire et de séduire.

D A L I L A.

D'Adonis c'est aujourd'hui la fête ;
 Pour ses jeux la jeunesse s'apprête.

C 2

Amour , voici le temps heureux
 Pour inspirer et pour sentir tes feux.

CHOEUR DES FILLES.

Amour , voici le temps , &c.
 Dieu des plaisirs , &c.

D A L I L A .

Il vient plein de colère , et la terreur le fuit ;
 Retirons-nous sous cet épais feuillage.
(elle se retire avec les filles de Gaza et les prêtresses.)
 Implorons le dieu qui séduit
 Le plus ferme courage.

S C E N E I I .

S A M S O N *seul.*

LE dieu des combats m'a conduit
 Au milieu du carnage ;
 Devant lui tout tremble et tout fuit.
 Le tonnerre , l'affreux orage ,
 Dans les champs font moins de ravage
 Que son nom seul en a produit
 Chez le Philistin plein de rage.
 Tous ceux qui voulaient arrêter
 Ce fier torrent dans son passage
 N'ont fait que l'irriter :
 Ils sont tombés ; la mort est leur partage.

(on entend une harmonie douce.)

Ces sons harmonieux , ces murmures des eaux ,
 Semblent amollir mon courage.

Ailes de la paix , lieux charmans , doux ombrage ,
 Vous m'invitez au repos.

(il s'endort sur un lit de gazon.)

SCENE III.

DALILA , SAMSON.

CHOEUR des Prêtresses de Vénus, *revenant sur la scène.*

PLAISIRS flatteurs , amollissez son ame ,
 Songes charmans , enchantez son sommeil.

FILLES DE GAZA.

Tendre Amour , éclaire son réveil ,
 Mets dans nos yeux ton pouvoir et ta flamme.

DALILA.

Vénus , inspire-nous , préside à ce beau jour.
 Est-ce là ce cruel , ce vainqueur homicide ?
 Vénus , il semble né pour embellir ta cour.
 Armé , c'est le dieu Mars ; défarmé , c'est l'Amour.
 Mon cœur , mon faible cœur devant lui s'intimide,
 Enchaînons de fleurs
 Ce guerrier terrible ;
 Que ce cœur farouche , invincible ,
 Se rende à tes douceurs.

C H O E U R .

Enchaînons de fleurs
Ce héros terrible.

S A M S O N se réveille , entouré des filles de Gaza.

Où suis-je ? en quels climats me vois-je transporté ?

Quels doux concerts se font entendre ?

Quels ravissans objets viennent de me surprendre ?

Est-ce ici le séjour de la félicité ?

D A L I L A à Samson.

Du charmant Adonis nous célébrons la fête ;

L'Amour en ordonna les jeux ;

C'est l'Amour qui les apprête :

Puissent-ils mériter un regard de vos yeux !

S A M S O N .

Quel est cet Adonis dont votre voix aimable

Fait retentir ce beau séjour ?

D A L I L A .

C'était un héros indomptable ,

Qui fut aimé de la mère d'Amour.

Nous chantons tous les ans cette aimable aventure.

S A M S O N .

Parlez , vous m'allez enchanter :

Les vents viennent de s'arrêter :

Ces forêts , ces oiseaux et toute la nature

Se taisent pour vous écouter,

DALILA se met à côté de Samson. Le chœur se range autour d'eux. Dalila chante cette cantatille, accompagnée de peu d'instrumens qui sont sur le théâtre.

Vénus dans nos climats souvent daigne se rendre ;

C'est dans nos bois qu'on vient apprendre
De son culte charmant tous les secrets divins.

Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins ,

Que Vénus enchantà le plus beau des humains ;

Alors tout fut heureux dans une paix profonde ;

Tout l'univers aima dans le sein du loisir.

Vénus donnait au monde

L'exemple du plaisir.

S A M S O N.

Que ses traits ont d'appas ! que sa voix m'intéresse !

Que je suis étonné de sentir la tendresse !

De quel poison charmant je me sens pénétré !

D A L I L A.

Sans Vénus, sans l'Amour, qu'aurait-il pu prétendre ?

Dans nos bois il est adoré.

Quand il fut redoutable, il était ignoré.

Il devint dieu dès qu'il fut tendre.

Depuis cet heureux jour

Ces prés, cette onde, cet ombrage,

Inspirent le plus tendre amour

Au cœur le plus sauvage.

S A M S O N.

O Ciel ! ô troubles inconnus !

J'étais ce cœur sauvage, et je ne le suis plus.

C 4

Je suis changé ; j'éprouve une flamme naissante.

(à Dalila .)

Ah ! s'il était une Vénus ,
Si des Amours cette reine charmante
Aux mortels en effet pouvait se présenter ,
Je vous prendrais pour elle , et croirais la flatter.

D A L I L A .

Je pourrais de Vénus imiter la tendresse.
Heureux qui peut brûler des feux qu'elle a sentis !
Mais j'eusse aimé peut-être un autre qu'Adonis ,
Si j'avais été la déesse.

S C E N E I V .

Les acteurs précédens , LES HEBREUX.

L E S H E B R E U X .

NE tardez point , venez ; tout un peuple fidelle
Est prêt à marcher sous vos lois :
Soyez le premier de nos rois ;
Combattez et régnez : la gloire vous appelle.

S A M S O N .

Je vous suis , je le dois ; j'accepte vos présens.
Ah ! . . . , quel charme puissant m'arrête !
Ah ! différez du moins , différez quelque temps
Ces honneurs brillans qu'on m'apprête.

CHOEUR DE FILLES DE GAZA.

Demeurez , présidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs soient ici vos conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats ;
Que la paix vous attire.
Vénus vient vous sourire ;
L'Amour vous tend les bras.

LES HEBREUX.

Craignez le plaisir décevant
Où votre grand cœur s'abandonne :
L'amour nous dérobe souvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez , présidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

DEUX HEBREUX.

Venez , venez , ne tardez pas ;
Nos cruels ennemis font prêts à nous surprendre ;
Rien ne peut nous défendre
Que votre invincible bras.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez , présidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux . . . Allons , je suis vos pas.
Prêtresse de Vénus , vous , sa brillante image ,

Je ne quitte point vos appas
 Pour le trône des rois , pour ce grand esclavage ;
 Je les quitte pour les combats.

D A L I L A .

Me faudra-t-il long-temps gémir de votre absence ?

S A M S O N .

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
 Est-il un plus grand bien que celui de vous voir ?
 Les Hébreux n'ont que moi pour unique espérance ,
 Et vous êtes mon seul espoir.

S C E N E V .

D A L I L A *seule.*

IL s'éloigne , il me fuit , il emporte mon ame ;
 Par-tout il est vainqueur.

Le feu que j'allumais m'enflamme.

J'ai voulu l'enchaîner , il enchaîne mon cœur.

O mère des Plaisirs , le cœur de ta prêtresse

Doit être plein de toi , doit toujours s'enflammer.

O Vénus ! ma seule déesse ,

La tendresse est ma loi , mon devoir est d'aimer.

Echo , voix errante ,

Légère habitante

De ce beau séjour ,

Echo , monument de l'amour ,

Parle de ma faiblesse au héros qui m'enchanté.
Favoris du printemps , de l'Amour et des airs ,
Oiseaux dont j'entends les concerts ,
Chers confidens de ma tendresse extrême ,
Doux ramages des oiseaux ,
Voix fidelle des échos ,
Répétez à jamais : Je l'aime , je l'aime.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-PRETRE, DALILA.

LE GRAND-PRETRE.

OUI, le roi vous accorde à ce héros terrible,
 Mais vous entendez à quel prix.
 Découvrez le secret de sa force invincible,
 Qui commande au monde surpris.
 Un tendre hymen, un sort paifiable,
 Dépendront du secret que vous aurez appris.

DALILA.

Que peut-il me cacher ? il m'aime :
 L'indifférent seul est discret :
 Samson m'en parlera, j'en juge par moi-même :
 L'amour n'a point de secret.

SCENE II.

DALILA seule.

SECOUREZ-MOI, tendres Amours,
 Amenez la paix sur la terre ;
 Cessez, trompettes et tambours,
 D'annoncer la funeste guerre ;
 Brillez, jour glorieux, le plus beau de mes jours.
 Hymen, Amour, que ton flambeau l'éclaire ;

Qu'à jamais je puisse plaire ,
 Puisque je sens que j'aimerai toujours !
 Secondez-moi , tendres Amours ,
 Amenez la paix sur la terre.

S C E N E I I I.

S A M S O N , D A L I L A.

S A M S O N.

J'AI sauvé les Hébreux par l'effort de mon bras ,
 Et vous sauvez par vos appas
 Votre peuple et votre roi même :
 C'est pour vous mériter que j'accorde la paix.
 Le roi m'offre son diadème ,
 Et je ne veux que vous pour prix de mes bienfaits.

D A L I L A.

Tout vous craint en ces lieux ; on s'empresse à vous plaire.
 Vous régnez sur vos ennemis ;
 Mais de tous les sujets que vous venez de faire ,
 Mon cœur vous est le plus soumis.

S A M S O N et D A L I L A , *ensemble.*

N'écoutons plus le bruit des armes ;
 Myrte amoureux , croissez près des lauriers.
 L'amour est le prix des guerriers ,
 Et la gloire en a plus de charmes.

S A M S O N.

L'hymen doit nous unir par des nœuds éternels.
 Que tardez-vous encore ?

Venez ; qu'un pur amour vous amène aux autels
Du dieu des combats que j'adore.

D A L I L A .

Ah ! formons ces doux nœuds au temple de Vénus.

S A M S O N .

Non , son culte est impie , et ma loi le condamne ;
Non , je ne puis entrer dans ce temple profane.

D A L I L A .

Si vous m'aimez , il ne l'est plus.

Arrêtez , regardez cette aimable demeure ,

C'est le temple de l'univers ;

Tous les mortels , à tout âge , à toute heure ,

Y viennent demander des fers.

Arrêtez , regardez cette aimable demeure ,

C'est le temple de l'univers.

S C E N E I V .

SAMSON , DALILA , Chœur de différens Peuples,
de Guerriers , de Pasteurs.

(le temple de Vénus paraît dans toute sa splendeur.)

A I R .

AMOUR , volupté pure ,

Ame de la nature ,

Maître des élémens ,

L'univers n'est formé , ne s'anime et ne dure

Que par tes regards bienfefans.
Tendre Vénus , tout l'univers t'implore ,
Tout n'est rien fans tes feux.

On craint les autres dieux , c'est Vénus qu'on adore :
Ils règnent fur le monde , et tu règues fur eux.

G U E R R I E R S.

Vénus , notre fier courage ,
Dans le fang , dans le carnage ,
Vainement s'endurcit ;

Tu nous défarmes ;
Nous rendons les armes :

L'horreur à ta voix s'adoucit.

U N E P R E T R E S S E.

Chantez , oifeaux , chantez ; votre ramage tendre
Est la voix des plaifirs.

Chantez ; Vénus doit vous entendre ;

Portez-lui nos foupirs.

Les filles de Flore
S'empreffent d'éclorre

Dans ce féjour ;

La fraîcheur brillante

De la fleur naiffante

Se paffe en un jour :

Mais une plus belle

Naît auprès d'elle ,

Plaît à fon tour.

Senfible image

Des plaifirs du bel âge ,

Sensible image

Du charmant amour !

S A M S O N .

Je n'y résiste plus : le charme qui m'obsède
Tyrannise mon cœur , enivre tous mes sens :
Possédez à jamais ce cœur qui vous possède ,
Et gouvernez tous mes momens.

Venez : vous vous troublez.

D A L I L A .

Ciel ! que vais-je lui dire ?

S A M S O N .

D'où vient que votre cœur soupire ?

D A L I L A .

Je crains de vous déplaire , et je dois vous parler.

S A M S O N .

Ah ! devant vous c'est à moi de trembler.

Parlez , que voulez-vous ?

D A L I L A .

Cet amour qui m'engage

Fait ma gloire et mon bonheur ;

Mais il me faut un nouveau gage

Qui m'assure de votre cœur.

S A M S O N .

Prononcez ; tout fera possible

A ce cœur amoureux.

D A L I L A .

Dites-moi , par quel charme heureux ,

Par quel pouvoir secret cette force invincible ? . . .

S A M S O N .

S A M S O N.

Que me demandez-vous ? C'est un secret terrible
Entre le ciel et moi.

D A L I L A.

Ainsi vous doutez de ma foi ?

Vous doutez et m'aimez ! . . .

S A M S O N.

Mon cœur est trop sensible ;
Mais ne m'imposez point cette funeste loi.

D A L I L A.

Un cœur sans confiance est un cœur sans tendresse.

S A M S O N.

N'abusez point de ma faiblesse.

D A L I L A.

Cruel ! quel injuste refus !

Notre hymen en dépend ; nos nœuds seraient rompus.

S A M S O N.

Que dites-vous ? . . .

D A L I L A.

Parlez, c'est l'amour qui vous prie.

S A M S O N.

Ah ! cessez d'écouter cette funeste envie.

D A L I L A.

Cessez de m'accabler de refus outrageans.

S A M S O N.

Eh bien , vous le voulez ; l'amour me justifie :
Mes cheveux , à mon Dieu consacrés dès long-temps ,
De ses bontés pour moi sont les sacrés garans :

Théâtre. Tome IX.

† D

Il voulut attacher ma force et mon courage

A de si faibles ornemens :

Ils font à lui ; ma gloire est son ouvrage.

D A L I L A ,

Ces cheveux , dites-vous ? . . .

S A M S O N .

Qu'ai-je dit ? malheureux !

Ma raison revient ; je frissonne

De l'abyme où j'entraîne avec moi les Hébreux.

T O U S D E U X , *ensemble.*

La terre mugit , le ciel tonne ,

Le temple disparaît , l'astre du jour s'enfuit ,

L'horreur épaisse de la nuit

De son voile affreux m'environne.

S A M S O N .

J'ai trahi de mon Dieu le secret formidable.

Amour ! fatale volupté !

C'est toi qui m'as précipité

Dans un piège effroyable ,

Et je sens que Dieu m'a quitté.

SCÈNE V.

LES PHILISTINS, SAMSON, DALILA.

LE GRAND-PRETRE DES PHILISTINS.

VENEZ ; ce bruit affreux , ces cris de la nature ,
Ce tonnerre , tout nous assure
Que du dieu des combats il est abandonné.

DALILA.

Que faites-vous , peuple parjure ?

SAMSON.

Quoi ! de mes ennemis je suis environné ?

(*il combat.*)

Tombez , tyrans

LES PHILISTINS.

Cédez , esclave.

(*ensemble.*)

Frappons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

Arrêtez , cruels ! arrêtez ,

Tournez sur moi vos cruautés.

SAMSON.

Tombez , tyrans

LES PHILISTINS, combattant.

Cédez , esclave.

D 2

S A M S O N .

Ah ! quelle mortelle langueur !
 Ma main ne peut porter cette fatale épée.
 Ah Dieu ! ma valeur est trompée ;
 Dieu retire son bras vainqueur.

L E S P H I L I S T I N S .

Frappons l'ennemi qui nous brave :
 Il est vaincu ; cédez , esclave.

S A M S O N , *entre leurs mains.*

Non , lâches ! non , ce bras n'est point vaincu par vous ;
 C'est Dieu qui me livre à vos coups.

(on l'emmène.)

S C E N E V I .

D A L I L A *seule.*

O désespoir ! ô tourmens ! ô tendresse !
 Roi cruel ! Peuples inhumains !
 O Vénus , trompeuse déesse !
 Vous abusiez de ma faiblesse.
 Vous avez préparé , par mes fatales mains ,
 L'abyme horrible où je l'entraîne ;
 Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains
 Pour hâter sa mort et la mienne.
 Trône , tombez ; brûlez , autels ,
 Soyez réduits en poudre.

Tyrans affreux , Dieux cruels ,
Puisse un Dieu plus puissant écraser de sa foudre
Vous et vos peuples criminels !

CHOEUR , *derrière le théâtre.*

Qu'il périsse ,
Qu'il tombe en sacrifice
A nos dieux.

DALILA.

Voix barbares ! cris odieux !
Allons partager son supplice.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SAMSON *enchaîné*, Gardes.

PROFONDS abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi !

Frappez, tonnerre,
Ecrasez-moi !

Mon bras a refusé de servir mon courage ;
Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage ;
Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux ;
Lumière, tu fuis de mes yeux.

Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur ;
Douce lumière,
Nature entière,

Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triste paupière.
Profonds abymes, &c.

SCÈNE II.

SAMSON, Chœur d'Hébreux.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

HELAS ! nous t'aménon's nos tribus enchainées ,
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple faint , malheureuse race ,
Mon bras relevait ta grandeur ;
Ma faiblesse a fait ta disgrâce.

Quoi ! Dalila me fuit ! Chers amis , pardonnez
A de si honteuses alarmes.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

Elle a fini ses jours infortunés.
Oublions à jamais la cause de nos larmes.

SAMSON.

Quoi ! j'éprouve un malheur nouveau !
Ce que j'adore est au tombeau !
Profonds abymes de la terre ,

Enfer , ouvre-toi !

Frappez , tonnerre ,
Ecrasez-moi !

SAMSON et DEUX CORYPHÉES.

Trio.

Amour , tyran que je déteste ,

Tu détruis la vertu , tu traînes sur tes pas
L'erreur , le crime , le trépas :
Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable et funeste !

U N C O R Y P H É E .

Vos ennemis cruels s'avancent en ces lieux ;
Ils viennent insulter au destin qui nous presse ;
Ils osent imputer au pouvoir de leurs dieux
Les maux affreux où Dieu nous laisse.

S C E N E I I I .

LE ROI , Chœur de Philistins , S A M S O N ,
Chœur d'Hébreux.

LE ROI et LE CHOEUR.

E LEVEZ vos accens vers vos dieux favorables ;
Vengez leurs autels , vengez-nous.

LE CHOEUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens , &c.

CHOEUR D'ISRAELITES.

Terminons nos jours déplorables.

S A M S O N .

O Dieu vengeur ! ils ne font point coupables ;
Tourne sur moi tes coups.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Elevons nos accens vers nos dieux favorables ;
Vengeons leurs autels , vengeons-nous.

S A M S O N .

SAMSON.

O Dieu . . . pardonne.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il se peut, un nouveau châtiment :

Que le trait de la mort, suspendu sur sa tête,

Le menace encore et s'arrête ;

Que Samson dans sa rage entende notre fête,

Que nos plaisirs soient son tourment.

SCÈNE IV.

SAMSON, les Israélites, le Roi, les Prêtresses de
Vénus, les Prêtres de Mars.

UNE PRÊTRESSE.

TOUS nos dieux étonnés, et cachés dans les cieux,

Ne pouvaient sauver notre empire :

Vénus avec un sourire

Nous a rendus victorieux :

Mars a volé, guidé par elle :

Sur son char tout sanglant,

La Victoire immortelle

Tirait son glaive étincelant

Contre tout un peuple infidelle,

Et la nuit éternelle

Va dévorer leur chef interdit et tremblant.

Théâtre. Tome IX.

† E

U N E A U T R E .

C'est Vénus , qui défend aux tempêtes
 De gronder sur nos têtes.
 Notre ennemi cruel
 Entend encor nos fêtes ,
 Tremble de nos conquêtes ,
 Et tombe à son autel.

L E R O I .

Eh bien , qu'est devenu ce dieu si redoutable ,
 Qui par tes mains devait nous foudroyer ?
 Une femme a vaincu ce fantôme effroyable ,
 Et son bras languissant ne peut se déployer.
 Il t'abandonne , il cède à ma puissance ;
 Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les destins ,
 Son tonnerre étouffé dans ses débiles mains
 Se repose dans le silence.

S A M S O N .

Grand Dieu ! j'ai foutenu cet horrible langage ,
 Quand il n'offenfait qu'un mortel :
 On insulte ton nom , ton culte , ton autel ;
 Lève-toi , venge ton outrage.

C H O E U R D E P H I L I S T I N S .

Tes cris , tes cris ne font point entendus.
 Malheureux , ton dieu n'est plus.

S A M S O N .

Tu peux encore armer cette main malheureuse ;
 Accorde-moi du moins une mort glorieuse.

L E R O I.

Non , tu dois sentir à longs traits
L'amertume de ton supplice.

Qu'avec toi ton dieu périsse ,
Et qu'il soit comme toi méprisé pour jamais.

S A M S O N.

Tu m'inspires enfin ; c'est sur toi que je fonde
Mes superbes desseins ;

Tu m'inspires ; ton bras seconde
Mes languissantes mains.

L E R O I.

Vil esclave , qu'oses-tu dire ?

Prêt à mourir dans les tourmens ,

Peux-tu bien menacer ce formidable empire
A tes derniers momens ?

Qu'on l'immole , il est temps ;
Frappez ; il faut qu'il expire.

S A M S O N.

Arrêtez ; je dois vous instruire

Des secrets de mon peuple , et du dieu que je fers :
Ce moment doit servir d'exemple à l'univers.

L E R O I.

Parle , apprends-nous tous les crimes ,
Livre-nous toutes nos victimes.

S A M S O N.

Roi , commande que les Hébreux
Sortent de ta présence et de ce temple affreux ,

E 2

L E R O I .

Tu seras satisfait.

S A M S O N .

La cour qui t'environne ,
 Tes prêtres , tes guerriers , font-ils autour de toi ?

L E R O I .

Ils y font tous , explique-toi.

S A M S O N .

Suis-je auprès de cette colonne
 Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins ?

L E R O I .

Oui , tu la touches de tes mains.

S A M S O N , *ébranlant les colonnes.*

Temple odieux ! que tes murs se renversent ,
 Que tes débris se dispersent
 Sur moi , sur ce peuple en fureur.

C H Œ U R .

Tout tombe , tout périt. O Ciel ! ô Dieu vengeur !

S A M S O N .

J'ai réparé ma honte , et j'expire en vainqueur.

Fin du cinquième et dernier acte.

LA
PRINCESSE
DE
NAVARRRE,
COMEDIE-BALLET.

Fête donnée par le Roi en son château
de Versailles, le 23 février 1745.

La musique des divertissemens était de Rameau.

PRINTED BY

W. A. V. A. R. E.

COMPTON & BARTON

AVERTISSEMENT.

LE roi a voulu donner à madame la *Dauphine* une fête qui ne fût pas seulement un de ces spectacles pour les yeux, tels que toutes les nations peuvent les donner, et qui, passant avec l'éclat qui les accompagne, ne laissent après eux aucune trace. Il a commandé un spectacle qui pût à la fois servir d'amusement à la cour, et d'encouragement aux beaux arts, dont il fait que la culture contribue à la gloire de son royaume. M. le duc de *Richelieu*, premier gentilhomme de la chambre, en exercice, a ordonné cette fête magnifique.

Il a fait élever un théâtre de cinquante-six pieds de profondeur dans le grand manège de Versailles, et a fait construire une salle, dont les décorations et les embellissemens sont tellement ménagés que tout ce qui sert au spectacle doit s'enlever en une nuit, et laisser la salle ornée pour un bal paré, qui doit former la fête du lendemain.

Le théâtre et les loges ont été construits avec la magnificence convenable, et avec le goût qu'on connaît depuis long-temps dans ceux qui ont dirigé ces préparatifs.

On a voulu réunir sur ce théâtre tous les talens qui pourraient contribuer aux

agrémens de la fête, et rassembler à la fois tous les charmes de la déclamation, de la danse et de la musique, afin que la personne auguste à qui cette fête est consacrée, pût connaître tout d'un coup les talens qui doivent être dorénavant employés à lui plaire.

On a donc voulu que celui qui a été chargé de composer la fête fît un de ces ouvrages dramatiques où les divertissemens en musique forment une partie du sujet, où la plaisanterie se mêle à l'héroïque, et dans lesquels on voit un mélange de l'opéra, de la comédie et de la tragédie.

On n'a pu ni dû donner à ces trois genres toute leur étendue; on s'est efforcé seulement de réunir les talens de tous les artistes qui se distinguent le plus, et l'unique mérite de l'auteur a été de faire valoir celui des autres.

Il a choisi le lieu de la scène sur les frontières de la Castille, et il en a fixé l'époque sous le roi de France *Charles V*, prince juste, sage et heureux, contre lequel les Anglais ne purent prévaloir, qui secourut la Castille, et qui lui donna un monarque.

Il est vrai que l'histoire n'a pu fournir de semblables allégories pour l'Espagne,

car il y régnaît alors un prince cruel , à ce qu'on dit , et sa femme n'étoit point une héroïne dont les enfans fussent des héros. Presque tout l'ouvrage est donc une fiction dans laquelle il a fallu s'affervir à introduire un peu de bouffonnerie, au milieu des plus grands intérêts, et des fêtes au milieu de la guerre.

Ce divertissement a été exécuté le 23 février 1745, vers les six heures du soir. Le roi s'est placé au milieu de la salle, environné de la famille royale, des princes et princesses de son sang, et des dames de la cour, qui formaient un spectacle beaucoup plus beau que tous ceux qu'on pouvoit leur donner.

Il eût été à désirer qu'un plus grand nombre de Français eût pu voir cette assemblée, tous les princes de cette maison qui est sur le trône long-temps avant les plus anciennes du monde, cette foule de dames parées de tous les ornemens qui sont encore des chefs-d'œuvre du goût de la nation, et qui étoient effacés par elles; enfin cette joie noble et décente qui occupoit tous les cœurs, et qu'on lisoit dans tous les yeux.

On est sorti du spectacle à neuf heures et demie, dans le même ordre qu'on étoit

entré; alors on a trouvé toute la façade du palais et des écuries illuminée. La beauté de cette fête n'est qu'une faible image de la joie d'une nation qui voit réunir le sang de tant de princes auxquels elle doit son bonheur et sa gloire.

Sa Majesté, fatisfaite de tous les soins qu'on a pris pour lui plaire, a ordonné que ce spectacle fût représenté encore une seconde fois.

P R O L O G U E

DE LA FETE POUR LE MARIAGE

DE MONSIEUR

LE DAUPHIN.

LE SOLEIL *descend dans son char et prononce ces paroles.*

L'INVENTEUR des beaux arts, le dieu de la lumière,
Descend du haut des cieux dans le plus beau séjour
Qu'il puisse contempler en sa vaste carrière.

La gloire, l'hymen, l'amour,
Astres charmans de cette cour,
Y répandent plus de lumière
Que le flambeau du dieu du jour.

J'envifage en ces lieux le bonheur de la France,
Dans ce roi qui commande à tant de cœurs soumis ;
Mais, tout dieu que je suis, et dieu de l'éloquence,
Je reffemble à ses ennemis,
Je suis timide en sa présence.

Faut-il qu'ayant tant d'assurance
Quand je fais entendre son nom,
Il ne m'inspire ici que de la défiance ?
Tout grand homme a de l'indulgence,
Et tout héros aime Apollon.

Qui rend son siècle heureux veut vivre en la mémoire,
Pour mériter Homère, Achille a combattu.

Si l'on dédaignait trop la gloire,

On chérirait peu la vertu.

*(tous les acteurs bordent le théâtre , représentant les Muses
et les beaux Arts.)*

O vous qui lui rendez tant de divers hommages,
Vous qui le couronnez, et dont il est l'appui,
N'espérez pas pour vous avoir tous les suffrages
Que vous réunissez pour lui.

Je fais que de la cour la science profonde

Serait de plaire à tout le monde ;

C'est un art qu'on ignore ; et peut-être les dieux
En ont cédé l'honneur au maître de ces lieux.

Muses, contentez-vous de chercher à lui plaire,

Ne vantez point ici d'une voix téméraire

La douceur de ses lois, les efforts de son bras,

Thémis, la Prudence et Bellone

Conduisant son cœur et ses pas,

La Bonté généreuse assise sur son trône ;

Le Rhin libre par lui, l'Escaut épouvanté,

Les Apennins fumans que sa foudre environne,

Laiſſons ces entretiens à la postérité,

Ces leçons à son fils, cet exemple à la terre :

Vous graverez ailleurs dans les fastes des temps

Tous ces terribles monumens,

Dressés par les mains de la Guerre.

Célébrez aujourd'hui l'hymen de ses enfans,
Déployez l'appareil de vos jeux innocens.
L'objet qu'on désirait, qu'on admire et qu'on aime,
Jette déjà sur vous des regards bienfisans :
On est heureux sans vous ; mais le bonheur suprême
Veut encor des amusemens.

Cueillez toutes les fleurs, et parez-en vos têtes ;
Mêlez tous les plaisirs, unissez tous les jeux,
Souffrez le plaissant même ; il faut de tout aux fêtes,
Et toujours les héros ne sont pas sérieux.

Enchantez un loisir, hélas ! trop peu durable.
Ce peuple de guerriers, qui ne paraît qu'aimable,
Vous écoute un moment, et revole aux dangers.
Leur maître en tous les temps veille sur la patrie.
Les soins sont éternels, ils consomment la vie ;

Les plaisirs sont trop passagers.

Il n'en est pas ainsi de la vertu solide ;
Cet hymen l'éternise : il assure à jamais,
A cette race auguste, à ce peuple intrépide,
Des victoires et des bienfaits.

Muses, que votre zèle à mes ordres réponde.
Le cœur plein des beautés dont cette cour abonde,
Et que ce jour illustre assemble autour de moi,
Je vais voler au ciel, à la source féconde
De tous les charmes que je voi ;
Je vais, ainsi que votre roi,
Recommencer mon cours pour le bonheur du monde.

Fin du Prologue.

NOUVEAU
PROLOGUE
DE LA PRINCESSE
DE NAVARRRE,

ENVOYÉ A M. LE MARECHAL DUC DE
RICHELIEU, POUR LA REPRESENTATION
QU'IL FIT DONNER A BORDEAUX, LE
26 NOVEMBRE 1764.

*Nous osons retracer cette fête éclatante ,
Que donna dans Versailles au plus aimé des rois
Le héros qui le représente ,
Et qui nous fait chérir ses lois.*

*Ses mains en d'autres lieux ont porté la victoire ;
Il porte ici le goût, les beaux arts et les jeux ,
Et c'est une nouvelle gloire.*

Mars fait des conquérans , la paix fait des heureux.

*Des Grecs et des Romains les spectacles pompeux
De l'univers encore occupent la mémoire ;
Aussi-bien que leurs camps, leurs cirques sont fameux.
Melpomène , Thalie , Eutherpe et Terpsicore
Ont enchanté les Grecs et savent plaire encore
A nos Français polis et qui pensent comme eux.*

*La guerre défend la patrie ,
 Le commerce peut l'enrichir ;
 Les lois font son repos , les arts la font fleurir.
 La valeur , les talens , les travaux , l'industrie ,
 Tout brille parmi vous ; que vos heureux remparts.
 Soient le temple éternel de la Paix et des Arts.*

Fin du nouveau Prologue.

PERSONNAGES CHANTANS

DANS TOUS LES CHOEURS.

Quinze femmes et vingt-cinq hommes.

PERSONNAGES DE LA COMEDIE.

CONSTANCE , princesse de Navarre.

LE DUC DE FOIX.

DON MORILLO , seigneur de campagne.

SANCHETTE , fille de *Morillo*.

LEONOR , l'une des femmes de la princesse.

HERNAND , écuyer du duc.

Un Officier des gardes.

Un Alcade.

Un Jardinier.

Suite.

*La scène est dans les jardins de don Morillo ,
sur les confins de la Navarre.*

LA

LA
PRINCESSE
DE
NAVARRRE,
COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LEONOR.

LEONOR.

AH, quel voyage, et quel séjour
Pour l'héritière de Navarre !

Votre tuteur, don Pèdre est un tyran barbare :
Il vous force à fuir de sa cour.

Du fameux duc de Foix vous craignez la tendresse ;
Vous fuyez la haine et l'amour ;
Vous courez la nuit et le jour,
Sans page et sans dame d'atour.
Quel état pour une princesse !
Vous vous exposez tour à tour
A des dangers de toute espèce.

Théâtre, Tome IX.

† F

C O N S T A N C E.

J'espère que demain , ces dangers , ces malheurs ,
De la guerre civile effet inévitable ,
Seront au moins suivis d'un ennui tolérable ;
Et je pourrai cacher mes pleurs
Dans un asile inviolable.

O fort ! à quels chagrins me veux-tu réserver ?
De tous côtés infortunée ,
Don Pèdre aux fers m'avait abandonnée ;
Gaston de Foix veut m'enlever.

L E O N O R.

Je suis de vos malheurs comme vous occupée ;
Malgré mon humeur gaie ils troublent ma raison ;
Mais un enlèvement , ou je suis fort trompée ,
Vaut un peu mieux qu'une prison.

Contre Gaston de Foix quel courroux vous anime ?
Il veut finir votre malheur ;
Il voit ainsi que nous don Pèdre avec horreur.
Un roi cruel qui vous opprime
Doit vous faire aimer un vengeur.

C O N S T A N C E.

Je hais Gaston de Foix autant que le roi même.

L E O N O R.

Eh pourquoi ? parce qu'il vous aime ?

C O N S T A N C E.

Lui , m'aimer ! nos parens se font toujours haïs.

L E O N O R.

Belle raison !

C O N S T A N C E.

Son père accabla ma famille.

L E O N O R.

Le fils est moins cruel , Madame , avec la fille ;
Et vous n'êtes point faits pour vivre en ennemis.

C O N S T A N C E.

De tout temps la haine sépare
Le fang de Foix et le fang de Navarre.

L E O N O R.

Mais l'amour est utile aux raccommodemens.
Enfin dans vos raisons je n'entre qu'avec peine ;
Et je ne crois point que la haine
Produise les enlèvements.

Mais ce beau duc de Foix que votre cœur déteste ,
L'avez-vous vu , Madame ?

C O N S T A N C E.

Au moins mon fort funeste
A mes yeux indignés n'a point voulu l'offrir.
Quelque hasard aux siens m'a pu faire paraître.

L E O N O R.

Vous m'avoûrez qu'il faut connaître
Du moins avant que de haïr.

C O N S T A N C E.

J'ai juré , Léonor , au tombeau de mon père ,
De ne jamais m'unir à ce fang que je hais.

L E O N O R.

Serment d'aimer toujours , ou de n'aimer jamais ,
Me paraît un peu téméraire.

Enfin , de peur des rois et des amans , hélas !
 Vous allez dans un cloître enfermer tant d'appas.

C O N S T A N C E .

Je vais dans un couvent tranquille ,
 Loin de Gaston , loin des combats ,
 Cette nuit trouver un asile.

L E O N O R .

Ah ! c'était à Burgos , dans votre appartement ,
 Qu'était en effet le couvent.

Loin des hommes renfermée ,
 Vous n'avez pas vu seulement
 Ce jeune et redoutable amant
 Qui vous avait tant alarmée.

Grâce aux troubles affreux dont nos Etats sont pleins,
 Au moins dans ce château nous voyons des humains.
 Le maître du logis , ce baron qui vous prie
 A dîner malgré vous, faute d'hôtellerie ,
 Est un baron absurde , ayant assez de bien ,
 Grossièrement galant avec peu de scrupule ;
 Mais un homme ridicule
 Vaut peut-être encor mieux que rien.

C O N S T A N C E .

Souvent dans le loisir d'une heureuse fortune ,
 Le ridicule amuse ; on se prête à ses traits ;
 Mais il fatigue , il importune
 Les cœurs infortunés et les esprits bien faits.

LEONOR.

Mais un esprit bien fait peut remarquer , je pense ,
Ce noble cavalier si prompt à vous servir ,
Qu'avec tant de respects , de soins , de complaisance ,
Au-devant de vos pas nous avons vu venir.

CONSTANCE.

Vous le nommez ?

LEONOR.

Je crois qu'il se nomme Alamir.

CONSTANCE.

Alamir ? il paraît d'une toute autre espèce
Que monsieur le baron.

LEONOR.

Oui , plus de politesse ,
Plus de monde , de grâce.

CONSTANCE.

Il porte dans son air
Je ne fais quoi de grand.

LEONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De noble.

LEONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De fier.

LEONOR.

Oui. J'ai cru même y voir je ne fais quoi de tendre.

C O N S T A N C E.

Oh point. Dans tous les soins qu'ils s'empresse à nous rendre,
Son respect est si retenu !

L E O N O R.

Son respect est si grand qu'en vérité j'ai cru
Qu'il a deviné votre altesse.

C O N S T A N C E.

Les voici ; mais surtout point d'altesse en ces lieux :
Dans mes destins injurieux

Je conserve le cœur, non le rang de princesse.

Garde de découvrir mon secret à leurs yeux ;

Modère ta gaité déplacée, imprudente ;

Ne me parle point en suivante.

Dans le plus secret entretien

Il faut t'accoutumer à passer pour ma tante.

L E O N O R.

Oui, j'aurai cet honneur ; je m'en souviens très-bien.

C O N S T A N C E.

Point de respect, je te l'ordonne.

S C E N E I I.

DON MORILLO et LE DUC DE FOIX
en jeune officier, d'un côté du théâtre.

De l'autre, CONSTANCE et LEONOR.

MORILLO *au duc de Foix, qu'il prend toujours pour
Alamir.*

O H, oh, qu'est-ce donc que j'entends ?
La tante est tutoyée ! Ah, ma foi, je soupçonne
Que cette tante-là n'est pas de ses parens.
Alamir, mon ami, je crois que la friponne
Ayant fur moi du dessein,
Pour renchérir sa personne,
Prit cette tante en chemin.

LE DUC DE FOIX.

Non, je ne le crois pas ; elle paraît bien née.
La vertu, la noblesse éclate en ses regards.
De nos troubles civils les funestes hasards
Près de votre château l'ont sans doute amenée.

MORILLO.

Parbleu, dans mon château je prétends la garder ;
En bon parent tu dois m'aider :
C'est une bonne aubaine ; et des nièces pareilles
Se trouvent rarement, et m'iraient à merveilles.

LE DUC DE FOIX.

Gardez de les laisser échapper de vos mains.

LEONOR à la princesse.

On parle ici de vous , et l'on a des desseins.

MORILLO.

Je réponds de leur complaisance.

(il s'avance vers la princesse de Navarre.)

Madame , jamais mon château

(au duc de Foix.)

Aide-moi donc un peu.

LE DUC DE FOIX, bas.

Ne vit rien de si beau.

MORILLO.

Ne vit rien de si beau Je sens en sa présence

Un embarras tout nouveau ;

Que veut dire cela ? Je n'ai plus d'assurance.

LE DUC DE FOIX.

Son aspect en impose , et se fait respecter.

MORILLO.

A peine elle daigne écouter.

Ce maintien réservé glace mon éloquence ;

Elle jette sur nous un regard bien altier !

Quels grands airs ! Allons donc, fers-moi de chancelier,

Explique-lui le reste , et touche un peu son ame.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! que je le voudrais ! . . . Madame ,

Tout reconnaît ici vos souveraines lois ;

Le ciel , sans doute , vous a faite

Pour en donner aux plus grands rois.

Mais

Mais du sein des grandeurs , on aime quelquefois
A se cacher dans la retraite.

On dit que les dieux autrefois
Dans de simples hameaux se plaifiaient à paraître :
On put souvent les méconnaître ;
On ne peut se méprendre aux charmes que je vois.

M O R I L L O .

Quels discours ampoulés , quel diable de langage !
Es-tu fou ?

L E D U G D E F O I X .

Je crains bien de n'être pas trop sage.

(à Léonor .)

Vous qui semblez la sœur de cet objet divin ,
De nos empressements daignez être attendrie ;
Accordez un seul jour , ne partez que demain ;
Ce jour le plus heureux , le plus beau de ma vie ,
Du reste de nos jours va régler le destin.

(à Morillo .)

Je parle ici pour vous.

M O R I L L O .

Eh bien , que dit la tante ?

L E O N O R .

Je ne vous cache point que cette offre me tente :
Mais Madame , ma nièce.

M O R I L L O à Léonor .

Oh , c'est trop de raison.
A la fin , je serai le maître en ma maison.

Théâtre. Tome IX

† G

Ma tante , il faut souper alors que l'on voyage ;

Petites façons et grands airs ,

A mon avis , font des travers.

Humanisez un peu cette nièce sauvage.

Plus d'une reine en mon château

A couché dans la route , et l'a trouvé fort beau.

C O N S T A N C E .

Ces reines voyageaient en des temps plus paisibles ;

Et vous savez quel trouble agite ces États.

A tous vos soins polis nos cœurs seront sensibles ;

Mais nous partons ; daignez ne nous arrêter pas.

M O R I L L O .

La petite obstinée ! Où courez-vous si vite ?

C O N S T A N C E .

Au couvent.

M O R I L L O .

Quelle idée , et quels tristes projets !

Pourquoi préférez-vous un aussi vilain gîte ?

Qu'y pourriez-vous trouver ?

C O N S T A N C E .

La paix.

L E D U C D E F O I X .

Que cette paix est loin de ce cœur qui soupire !

M O R I L L O .

Eh bien , espères-tu de pouvoir la réduire ?

L E D U C D E F O I X .

Je vous promets du moins d'y mettre tout mon art.

M O R I L L O.

J'emploîrai tout le mien.

L E O N O R.

Souffrez qu'on se retire ;

Il faut ordonner tout pour ce prochain départ.

(elles font un pas vers la porte.)

L E D U C D E F O I X.

Le respect nous défend d'insister davantage ;

Vous obéir en tout est le premier devoir.

(ils font une révérence.)

Mais quand on cesse de vous voir ,

En perdant vos beaux yeux , on garde votre image.

S C E N E I I I.

L E D U C D E F O I X , D O N M O R I L L O.

M O R I L L O.

O N ne partira point, et j'y suis résolu.

L E D U C D E F O I X.

Le sang m'unit à vous , et c'est une vertu

D'aider dans leurs desseins des parens qu'on révère.

M O R I L L O.

La nièce est mon vrai fait, quoiqu'un peu froide et fière ;

La tante fera ton affaire :

Et nous ferons tous deux contens.

Que me conseilles-tu ?

L E D U C D E F O I X.

D'être aimable , de plaire.

G 2

M O R I L L O.

Fais-moi plaire.

L E D U C D E F O I X.

Il y faut mille soins complaisans ,
Les plus profonds respects , des fêtes et du temps.

M O R I L L O.

J'ai très-peu de respect , le temps est long ; les fêtes
Coûtent beaucoup , et ne sont jamais prêtes ;
C'est de l'argent perdu.

L E D U C D E F O I X.

L'argent fut inventé
Pour payer , si l'on peut , l'agréable et l'utile.
Eh , jamais le plaisir fut-il trop acheté ?

M O R I L L O.

Comment t'y prendras-tu ?

L E D U C D E F O I X.

La chose est très-facile.
Laissez-moi partager les frais.
Il vient de venir ici près
Quelques comédiens de France ,
Des troubadours experts dans la haute science ,
Dans le premier des arts , le grand art du plaisir :
Ils ne sont pas dignes , peut-être ,
Des adorables yeux qui les verront paraître ;
Mais ils savent beaucoup , s'ils savent réjouir.

M O R I L L O.

Réjouissons-nous donc,

LE DUC DE FOIX.

Oui, mais avec mystère.

MORILLO.

Avec mystère, avec fracas,

Sers-moi tout comme tu voudras ;

Je trouve tout fort bon quand j'ai l'amour en tête.

Prépare ta petite fête :

De mes menus plaisirs je te fais l'intendant.

Je veux subjuguier la friponne

Avec son air important,

Et je vais pour danser ajuster ma personne.

SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, HERNAND.

LE DUC DE FOIX.

HERNAND, tout est-il prêt ?

HERNAND.

Pouvez-vous en douter ?

Quand Monseigneur ordonne, on fait exécuter.

Par mes soins secrets tout s'apprête

Pour amollir ce cœur et si fier et si grand.

Mais j'ai grand'peur que votre fête

Réussisse aussi mal que votre enlèvement.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! c'est-là ce qui fait la douleur qui me presse ;

Je pleure ces transports d'une aveugle jeunesse,

Et je veux expier le crime d'un moment
Par une éternelle tendresse.

Tout me réussira , car j'aime à la fureur.

H E R N A N D.

Mais en déguisemens vous avez du malheur :
Chez don Pèdre en secret j'eus l'honneur de vous fuivre
En qualité de conjuré ;
Vous fûtes reconnu , tout prêt d'être livré ,
Et nous sommes heureux de vivre ;
Vos affaires ici ne tournent pas trop bien ,
Et je crains tout pour vous.

L E D U C D E F O I X.

J'aime et je ne crains rien :
Mon projet avorté , quoique plein de justice ,
Dut sans doute être malheureux ;
Je ne méritais pas un destin plus propice ,
Mon cœur n'était point amoureux.
Je voulais d'un tyran punir la violence ;
Je voulais enlever Constance ,
Pour unir nos maisons , nos noms et nos amis ;
La seule ambition fut d'abord mon partage.
Belle Constance , je vous vis ;
L'amour seul arme mon courage.

H E R N A N D.

Elle ne vous vit point ; c'est-là votre malheur.
Vos grands projets lui firent peur ;

Et dès qu'elle en fut informée ,
Sa fureur contre vous dès long-temps allumée
En avertit toute la cour.
Il fallut fuir alors.

LE DUC DE FOIX.

Elle fuit à son tour.
Nos communs ennemis la rendront plus traitable.

HERNAND.

Elle hait votre sang.

LE DUC DE FOIX.

Quelle haine indomptable
Peut tenir contre tant d'amour ?

HERNAND.

Pour un héros tout jeune et sans expérience ,
Vous embrassez beaucoup de terrain à la fois :
Vous voudriez finir la méfintelligence
Du sang de Navarre et de Foix ;
Vous avez en secret avec le roi de France
Un chiffre de correspondance.
Contre un roi formidable ici vous conspirez ;
Vous y risquez vos jours et ceux des conjurés.
Vos troupes vers ces lieux s'avancent à la file ;
Vous préparez la guerre au milieu des festins ;
Vous bernez le seigneur qui vous donne un asile ;
Sa fille , pour combler vos singuliers destins ,
Devient folle de vous , et vous tient en contrainte :
Il vous faut employer et l'audace et la feinte ;

G 4

Téméraire en amour et criminel d'Etat,
Perdant votre raison, vous risquez votre tête.

Vous allez livrer un combat,

Et vous préparez une fête ?

LE DUC DE FOIX.

Mon cœur de tant d'objets n'en voit qu'un seul ici ;

Je ne vois, je n'entends que la belle Constance.

Si par mes tendres soins son cœur est adouci,

Tout le reste est en assurance.

Don Père périra, don Père est trop haï.

Le fameux du Guesclin vers l'Espagne s'avance ;

Le fier Anglais notre ennemi

D'un tyran détesté prend en vain la défense :

Par le bras des Français les rois sont protégés ;

Des tyrans de l'Europe ils domptent la puissance ;

Le sort des Castillans fera d'être vengés

Par le courage de la France.

HERNAND.

Et cependant en ce séjour

Vous ne connaissez rien qu'un charmant esclavage.

LE DUC DE FOIX.

Va, tu verras bientôt ce que peut un courage,

Qui sert la patrie et l'amour.

Ici tout ce qui m'inquiète,

C'est cette passion dont m'honore Sanchette,

La fille de notre baron.

HERNAND.

C'est une fille neuve, innocente, indiscrette,

Bonne par inclination ,
 Simple par éducation ,
 Et par instinct un peu coquette ;
 C'est la pure nature en sa simplicité.

LE DUC DE FOIX.

Sa simplicité même est fort embarrassante ,
 Et peut nuire aux projets de mon cœur agité.
 J'étais loin d'en vouloir à cette ame innocente.
 J'apprends que la princesse arrive en ce canton ;
 Je me rends sur la route , et me donne au baron
 Pour un fils d'Alamir , parent de la maison.
 En amour comme en guerre une ruse est permise.

J'arrive , et sur un compliment ,
 Moitié poli , moitié galant ,
 Que par-tout l'usage autorise ,
 Sanchette prend feu promptement ,
 Et son cœur tout neuf s'humanise :
 Elle me prend pour son amant ,
 Se flatte d'un engagement ,
 M'aime , et le dit avec franchise.
 Je crains plus sa naïveté
 Que d'une femme bien apprise
 Je ne craindrais la fausseté.

HERNAND.

Elle vous cherche.

LE DUC DE FOIX.

Je te laisse :
 Tâche de dérouter sa curiosité ;
 Je vole aux pieds de la princesse.

S C E N E V.

S A N C H E T T E , H E R N A N D.

S A N C H E T T E.

J E suis au désespoir.

H E R N A N D.

Qu'est-ce qui vous déplaît,
Mademoiselle ?

S A N C H E T T E.

Votre maître.

H E R N A N D.

Vous déplaît-il beaucoup ?

S A N C H E T T E.

Beaucoup ; car c'est un traître,

Ou du moins il est près de l'être ;

Il ne prend plus à moi nul intérêt.

Avant-hier il vint, et je fus transportée

De son séduisant entretien ;

Hier il m'a beaucoup flattée,

A présent il ne me dit rien.

Il court, ou je me trompe, après cette étrangère :

Moi je cours après lui ; tous mes pas font perdus ;

Et depuis qu'elle est chez mon père,

Il semble que je n'y sois plus.

Quelle est donc cette femme et si belle et si fière,

Pour qui l'on fait tant de façons ?

On va pour elle encor donner les violons,

Et c'est ce qui me désespère.

HERNAND.

Elle va tout gâter. . . . Mademoiselle, eh bien,
Si vous me promettiez de n'en témoigner rien,
D'être discrète.

SANCHETTE.

Oh oui, je jure de me taire,
Pourvu que vous parliez.

HERNAND.

Le secret, le mystère
Rend les plaisirs piquans.

SANCHETTE.

Je ne vois pas pourquoi.

HERNAND.

Mon maître né galant, dont vous tournez la tête,
Sans vous en avertir, vous prépare une fête.

SANCHETTE.

Quoi, tous ces violons !

HERNAND.

Sont tous pour vous.

SANCHETTE.

Pour moi !

HERNAND.

N'en faites point semblant, gardez un beau silence ;
Vous verrez vingt français entrer dans un moment ;
Ils font parés superbement ;
Ils parlent en chançons, ils marchent en cadence,
Et la joie est leur élément.

S A N C H E T T E.

Vingt beaux messieurs français ! j'en ai l'ame ravie ;
J'eus de voir des français toujours très-grande envie :
Entreront-ils bientôt ?

H E R N A N D.

Ils font dans le château.

S A N C H E T T E.

L'aimable nation ! que de galanterie !

H E R N A N D.

On vous donne un spectacle , un plaisir tout nouveau.
Ce que font les Français est si brillant , si beau !

S A N C H E T T E.

Eh ! qu'est-ce qu'un spectacle ?

H E R N A N D.

Une chose charmante.

Quelquefois un spectacle est un mouvant tableau
Où la nature agit , où l'histoire est parlante ,
Où les rois , les héros sortent de leur tombeau :
Des mœurs des nations c'est l'image vivante.

S A N C H E T T E.

Je ne vous entends point.

H E R N A N D.

Un spectacle assez beau

Serait encore une fête galante ;

C'est un art tout français d'expliquer ses désirs ,
Par l'organe des jeux , par la voix des plaisirs ;
Un spectacle est surtout un amoureux mystère ,
Pour courtoiser Sanchette et tâcher de lui plaire ,

Avant d'aller tout uniment
Parler au baron votre père
De notaire , d'engagement ,
De fiançaille et de douaire.

S A N C H E T T E .

Ah ! je vous entends bien ; mais moi , que dois-je faire ?

H E R N A N D .

Rien.

S A N C H E T T E .

Comment , rien du tout ?

H E R N A N D .

Le goût , la dignité
Consistent dans la gravité ,
Dans l'art d'écouter tout finement sans rien dire ,
D'approuver d'un regard , d'un geste , d'un sourire.
Le feu dont mon maître soupire ,
Sous des noms empruntés , devant vous paraîtra ;
Et l'adorable Sanchette ,
Toujours tendre , toujours discrète ,
En silence triomphera.

S A N C H E T T E .

Je comprends fort peu tout cela ;
Mais je vous avoûrai que je suis enchantée
De voir de beaux français , et d'en être fêtée.

S C E N E VI.

SANCHETTE et HERNAND *sont sur le devant*,
 LA PRINCESSE DE NAVARRE *arrive par*
un des côtés du fond sur le théâtre, entre DON
 MORILLO et LE DUC DE FOIX ; Suite.

LEONOR à Morillo.

OUI, Monsieur, nous allons partir.

LE DUC DE FOIX, à part.

Amour, daigne éloigner un départ qui me tue.

SANCHETTE à Hernand.

On ne commence point. Je ne puis me tenir ;
 Quand aurai-je une fête aux yeux de l'inconnue ?
 Je la verrai jalouse, et c'est un grand plaisir.

CONSTANCE *voulant passer par une porte, elle s'ouvre*
et paraît remplie de guerriers.

Que vois-je, ô Ciel ! suis-je trahie ?

Ce passage est rempli de guerriers menaçans !

Quoi ! don Pèdre en ces lieux étend sa tyrannie ?

LEONOR.

La frayeur trouble tous mes sens.

(*les guerriers entrent sur la scène, précédés de trompettes,*
et tous les acteurs de la comédie se rangent d'un côté
du théâtre.)

UN GUERRIER, chantant.

Jeune beauté, cessez de vous plaindre,

Bannissez vos terreurs,

C'est vous qu'il faut craindre :
 Bannissez vos terreurs,
 C'est vous qu'il faut craindre ,
 Réglez sur nos cœurs.

L E C H O E U R *répète.*

Jeune beauté , cessez de vous plaindre , &c.

(*marche de guerriers dansans.*)

U N G U E R R I E R.

Lorsque Vénus vient embellir la terre ,
 C'est dans nos champs qu'elle établit sa cour.

Le terrible dieu de la guerre ,
 Défarmé dans ses bras , fourit au tendre Amour.

Toujours la beauté dispose
 Des invincibles guerriers ;
 Et le charmant Amour est sur un lit de rose
 A l'ombre des lauriers.

L E C H O E U R.

Jeune beauté , cessez de vous plaindre , &c.

(*on danse.*)

U N G U E R R I E R.

Si quelque tyran vous opprime ,
 Il va tomber la victime
 De l'amour et de la valeur ;
 Il va tomber sous le glaive vengeur.

U N G U E R R I E R.

A votre présence
 Tout doit s'enflammer ;
 Pour votre défense

Tout doit s'armer ;
 L'amour , la vengeance
 Doit nous animer.

LE CHOEUR *répète.*

A votre présence
 Tout doit s'enflammer , &c.

(on danse.)

CONSTANCE à Léonor.

Je l'avoûrai , ce divertissement
 Me plaît , m'alarme davantage ;
 On dirait qu'ils ont fu l'objet de mon voyage.
 Ciel ! avec mon état quel rapport étonnant !

LEONOR.

Bon , c'est pure galanterie ,
 C'est un air de chevalerie ,
 Que prend le vieux baron pour faire l'important.
(la princesse veut s'en aller , le chœur l'arrête en chantant)

LE CHOEUR.

Demeurez , présidez à nos fêtes ;
 Que nos cœurs soient ici vos conquêtes.

DEUX GUERRIERS.

Tout l'univers doit vous rendre
 L'hommage qu'on rend aux dieux ;
 Mais en quels lieux
 Pouvez-vous attendre
 Un hommage plus tendre ,
 Plus digne de vos yeux ?

LE CHOEUR.

Demeurez , présidez à nos fêtes ,

Et que nos cœurs soient vos conquêtes.

(les acteurs du divertissement réentrent par le même portique.)

(pendant que Constance parle à Léonor, don Morillo, qui est devant elles, leur fait des mines; et Sanchette qui est alors auprès du duc de Foix, le tire à part sur le devant du théâtre.)

SANCHETTE au duc de Foix.

Ecoutez donc , mon cher amant ;

L'aubade qu'on me donne est étrangement faite :

Je n'ai pas pu danser. Pourquoi cette trompette ?

Qu'est-ce qu'un Mars, Vénus, des tyrans, des combats,

Et pas un seul mot de Sanchette ?

A cette dame-ci tout s'adresse en ces lieux :

Cette préférence me touche.

LE DUC DE FOIX.

Croyez-moi , taisons-nous ; l'Amour respectueux

Doit avoir quelquefois son bandeau sur la bouche ,

Bien plus encor que sur les yeux.

SANCHETTE.

Quel bandeau, quels respects ! ils sont bien ennuyeux !

MORILLO, s'avancant vers la princesse.

Eh bien , que dites-vous de notre sérénade ?

La tante est-elle un peu contente de l'aubade ?

LEONOR.

Et la tante et la nièce y trouvent mille appas.

Théâtre. Tome IX.

† H

LA PRINCESSE à *Léonor*.

Qu'est-ce que tout ceci ? Non , je ne comprends pas
Les contrariétés qui s'offrent à ma vue ;
Cette rusticité du seigneur du château ,
Et ce goût si noble , si beau ,
D'une fête si prompte et si bien entendue.

M O R I L L O .

Eh bien donc , notre tante approuve mon cadeau.

L E O N O R .

Il me paraît brillant , fort heureux et nouveau.

M O R I L L O .

La porte était gardée avec de beaux gendarmes :
Eh , eh , l'on n'est pas neuf dans le métier des armes.

C O N S T A N C E .

C'est magnifiquement recevoir nos adieux ;
Toujours le souvenir m'en fera précieux.

M O R I L L O .

Je le crois. Vous pourriez voyager par le monde
Sans être fêtoyée , ainsi qu'on l'est ici :

Soyez sage , demeurez-y ;

Cette fête , ma foi , n'aura pas sa seconde :
Vous chômerez ailleurs. Quand je vous parle ainsi ,
C'est pour votre seul bien ; car pour moi , je vous jure
Que si vous décampez , de bon cœur je l'endure ;
Et quand il vous plaira , vous pourrez nous quitter.

C O N S T A N C E .

De cette offre polie il nous faut profiter ;
Par cet autre côté permettez que je sorte.

L E O N O R.

On nous arrête encore à la seconde porte ?

C O N S T A N C E.

Que vois-je ? quels objets ! quels spectacles charmans !

L E O N O R.

Ma nièce , c'est ici le pays des romans.

(il sort de cette seconde porte une troupe de danseurs et de danseuses avec des tambours de basque et des tambourins.)

(après cette entrée , Léonor se trouve à côté de Morillo , et lui dit :)

Qui sont donc ces gens-ci ?

M O R I L L O au duc de Foix.

C'est à toi de leur dire

Ce que je ne fais point.

L E D U C D E F O I X à la princesse de Navarre.

Ce sont des gens favans ,

Qui dans le ciel tout courant savent lire ,

Des mages d'autrefois illustres descendans ,

A qui fut réservé le grand art de prédire.

(les astrologues arabes , qui étaient restés sous le portique pendant la danse , s'avancent sur le théâtre , et tous les acteurs de la comédie se rangent pour les écouter.)

U N E D E V I N E R E S S E chante.

Nous enchaînons le temps ; le Plaisir fuit nos pas ;

Nous portons dans les cœurs la flatteuse espérance ;

Nous leur donnons la jouissance

Des biens même qu'ils n'ont pas ;

H 2

Le présent fuit, il nous entraîne ;

Le passé n'est plus rien.

Charme de l'avenir, vous êtes le seul bien

Qui reste à la faiblesse humaine.

Nous enchaînons le temps, &c.

(*on danse.*)

U N A S T R O L O G U E.

L'astre éclatant et doux de la fille de l'onde,

Qui devance ou qui suit le jour,

Pour vous recommençait son tour.

Mars a voulu s'unir pour le bonheur du monde

A la planète de l'Amour.

Mais quand les faveurs célestes

Sur nos jours précieux allaient se rassembler,

Des dieux inhumains et funestes

Se plaissent à les troubler.

U N A S T R O L O G U E, *alternativement avec le chœur.*

Dieux ennemis, dieux impitoyables,

Soyez confondus :

Dieux secourables,

Tendre Vénus,

Soyez à jamais favorables.

C O N S T A N C E.

Ces astrologues me paraissent

Plus instruits du passé que du sombre avenir ;

Dans mon ignorance ils me laissent ;

Comme moi, sur mes maux ils semblent s'attendrir ;

Ils forment comme moi des souhaits inutiles,
 Et des espérances stériles,
 Sans rien prévoir, et sans rien prévenir.

LE DUC DE FOIX.

Peut-être ils prédiront ce que vous devez faire ;
 Des secrets de nos cœurs ils percent le mystère.

UNE DEVINERESSE *s'approche de la princesse, et chante.*

Vous excitez la plus sincère ardeur,
 Et vous ne fentez que la haine ;
 Pour punir votre ame inhumaine
 Un ennemi doit toucher votre cœur.

(ensuite s'avancant vers Sanchette.)

Et vous, jeune beauté que l'Amour veut conduire,
 L'Amour doit vous instruire ;
 Suivez ses douces lois.
 Votre cœur est né tendre ;
 Aimez, mais en faisant un choix,
 Gardez de vous méprendre.

SANCHETTE.

Ah ! l'on s'adresse à moi ; la fête était pour nous.
 J'attendais ; j'éprouvais des transports si jaloux.

UN DEVIN ET UNE DEVINERESSE,
s'adressant à Sanchette.

En mariage

Un fort heureux

Est un rare avantage ;

Ses plus doux feux
Sont un long esclavage.

Du mariage
Formez les nœuds ;
Mais ils sont dangereux.
L'amour heureux
Est trop volage.

Du mariage
Craignez les nœuds ,
Ils sont trop dangereux.

SANCHETTE *au duc de Foix.*

Bon ! quels dangers feraient à craindre en mariage ?
Moi, je n'en vois aucun ; de bon cœur je m'engage :
Nous nous aimons , tout ira bien.

Puisque nous nous aimons , nous ferons fort fidelles ;
Donnez-moi bien souvent des fêtes aussi belles ,
Et je ne me plaindrai de rien.

LE DUC DE FOIX.

Hélas ! j'en donnerais tous les jours de ma vie ,
Et les fêtes sont ma folie ;
Mais je n'espère point faire votre bonheur.

SANCHETTE.

Il est déjà tout fait ; vous enchantez mon cœur.

(on danse.)

(les acteurs de la comédie sont rangés sur les ailes : Sanchette veut danser avec le duc de Foix qui s'en défend ; Morillo prend la princesse de Navarre , et danse avec elle.)

GUILLOT, avec un garçon jardinier, vient interrompre la danse, déränge tout, prend le duc de Foix et Morillo par la main, fait des signes en leur parlant bas, et ayant fait cesser la musique, il dit au duc de Foix :

Oh ! vous allez bientôt avoir une autre danse :

Tout est perdu, comptez sur moi.

LE DUC DE FOIX à Morillo.

Quelle étrange aventure ! Un alcade ! Eh pourquoi ?

MORILLO.

Il vient la demander par ordre exprès du roi.

LE DUC DE FOIX.

De quel roi ?

MORILLO.

De don Pèdre.

LE DUC DE FOIX.

Allez ; le roi de France

Vous défendra bientôt de cette violence.

LEONOR à la princesse.

Il paraît que sur vous roule la conférence.

MORILLO.

Bon ; mais en attendant qu'allons-nous devenir ?

Quand un alcade parle, il faut bien obéir.

LE DUC DE FOIX.

Obéir, moi ?

MORILLO.

Sans doute, et que peux-tu prétendre ?

LE DUC DE FOIX.

Nous battre contre tous, contre tous la défendre.

M O R I L L O.

Qui, toi, te révolter contre un ordre précis,
Emané du roi même ? es-tu de sang raffiné ?

L E D U C D E F O I X.

Le premier des devoirs est de servir les belles ;
Et les rois ne vont qu'après elles.

M O R I L L O.

Ce petit parent-là m'a l'air d'un franc vaurien :
Tu feras. . . Mais, ma foi, je ne m'en mêle en rien.
Rebelle à la justice, allons ! rentrez, Sanchette,
Plus de fête.

*(Morillo pousse Sanchette dans la maison, renvoie la musique,
et sort avec son monde.)*

S A N C H E T T E.

Eh quoi donc !

L E O N O R.

D'où vient cette retraite,
Ce trouble, cet effroi, ce changement soudain ?

C O N S T A N C E.

Je crains de nouveaux coups de mon triste destin.

L E D U C D E F O I X.

Madame, il est affreux de causer vos alarmes :
Nos divertissemens vont finir par des larmes.
Un cruel. . . .

C O N S T A N C E.

Ciel ! qu'entends-je ? Eh quoi ! jusqu'en ces lieux
Gaston poursuivrait-il ses projets odieux ?

L E O N O R.

LEONOR.

Qu'avez-vous dit ?

LE DUC DE FOIX.

Quel nom prononce votre bouche ?
 Gaston de Foix, Madame, a-t-il un cœur farouche ?
 Sur la foi de son nom j'ose vous protester
 Qu'ainfi que moi, pour vous, il donnerait sa vie ;
 Mais d'un autre ennemi craignez la barbarie ;
 De la part de don Pèdre on vient vous arrêter.

CONSTANCE.

M'arrêter ?

LE DUC DE FOIX.

Un alcade avec impatience
 Jusqu'en ces lieux suivit vos pas :
 Il doit venir vous prendre.

CONSTANCE.

Eh ! sur quelle apparence,
 Sous quel nom, quel prétexte ?

LE DUC DE FOIX.

Il ne vous nomme pas,
 Mais il a désigné vos gens, votre équipage ;
 Tout envoyé qu'il est d'un ennemi sauvage,
 Il a surtout désigné vos appas.

LEONOR.

Ah, cachons-nous, Madame.

CONSTANCE.

Où ?

Théâtre. Tome IX.

† I

LEONOR.

Chez la jardinière,

Chez Guillot.

LE DUC DE FOIX.

Chez Guillot on viendra vous chercher :

La beauté ne peut se cacher.

CONSTANCE.

Fuyons.

LE DUC DE FOIX.

Ne fuyez point.

LEONOR.

Restons done.

CONSTANCE.

Ciel ! que faire ?

LE DUC DE FOIX.

Si vous restez, si vous fuyez,

Je mourrai par-tout à vos pieds.

Madame, je n'ai point la coupable imprudence

D'oser vous demander quelle est votre naissance :

Soyez reine ou bergère, il n'importe à mon cœur ;

Et le secret que vous m'en faites

Du soin de vous servir n'affaiblit point l'ardeur ;

Le trône est par-tout où vous êtes.

Cachez, s'il se peut, vos appas,

Je vais voir en ces lieux si l'on peut vous surprendre,

Et je ne me cacherais pas,

Quand il faudra vous défendre.

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR.

LEONOR.

ENFIN, nous avons un appui :
Le brave chevalier ! nous viendrait-il de France ?

CONSTANCE.

Il n'est point d'espagnol plus généreux que lui.

LEONOR.

J'en espère beaucoup, s'il prend votre défense.

CONSTANCE.

Mais que peut-il seul aujourd'hui

Contre le danger qui me presse ?

Le fort a sur ma tête épuisé tous ses coups.

LEONOR.

Je craindrais le fort en courroux,

Si vous n'étiez qu'une princesse ;

Mais vous avez, Madame, un partage plus doux.

La nature elle-même a pris votre querelle.

Puisque vous êtes jeune et belle,

Le monde entier fera pour vous.

Fin du premier acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

SANCHETTE , GUILLOT jardinier.

S A N C H E T T E.
ARRETE , parle-moi , Guillot.

G U I L L O T.

Oh , Guillot est pressé.

S A N C H E T T E.

Guillot , demeure ; un mot :
Que fait notre Alamir ?

G U I L L O T.

Oh , rien n'est plus étrange.

S A N C H E T T E.

Mais que fait-il , dis-moi ?

G U I L L O T.

Moi , je crois qu'il fait tout ,
Libéral comme un roi , jeune et beau comme un ange.

S A N C H E T T E.

L'infidelle me pousse à bout.
N'est-il pas au jardin avec cette étrangère ?

G U I L L O T.

Eh vraiment oui.

S A N C H E T T E.

Qu'elle doit me déplaire !

G U I L L O T.

Eh mon Dieu ! d'où vient ce courroux ?
 Vous devez l'aimer au contraire ,
 Car elle est belle comme vous.

S A N C H E T T E.

D'où vient qu'on a cessé fitôt la sérénade ?

G U I L L O T.

Je n'en fais rien.

S A N C H E T T E.

Que veut dire un alcade ?

G U I L L O T.

Je n'en fais rien.

S A N C H E T T E.

D'où vient que mon père voulait
 M'enfermer sous la clef ? d'où vient qu'il s'en allait ?

G U I L L O T.

Je n'en fais rien.

S A N C H E T T E.

D'où vient qu'Alamir est près d'elle ?

G U I L L O T.

Eh , je le fais , c'est qu'elle est belle :
 Il lui parle à genoux , tout comme on parle au roi ;
 C'est des respects, des foins , j'en suis tout hors de moi.
 Vous en seriez charmée.

S A N C H E T T E.

Ah , Guillot , le perfide !

GUILLOT.

Adieu ; car on m'attend , on a besoin d'un guide ;
Elle veut s'en aller.

*(il sort.)*SANCHETTE *seule.*

Puisse-t-elle partir

Et me laisser mon Alamir !

Oh , que je suis honteuse et dépitée !

Il m'aimait en un jour ; en deux , suis-je quittée ?

Monfieur Hernand m'a dit que c'est là le bon ton ;

Je n'en crois rien du tout. Alamir ! quel fripon !

S'il était fot et laid , il me ferait fidelle ,

Et ne pouvant trouver de conquête nouvelle ,

Il m'aimerait faute de mieux.

Comment faut-il faire à mon âge ?

J'ai des amans constans , ils font tous ennuyeux ;

J'en trouve un feul aimable , et le traître est volage.

S C E N E I I.

SANCHETTE , L'ALCADE et sa Suite.

L'ALCADE.

MES amis , vous avez un important emploi ;

Elle est dans ces jardins ; ah , la voici , c'est elle ;

Le portrait qu'on m'en fit me semble assez fidelle ;

Voilà fon air , sa taille ; elle est jeune , elle est belle ;

Remplissons les ordres du roi.

Soyez prêts à me fuivre , et faites sentinelle.

UN LIEUTENANT DE L'ALCADE.

Nous vous obéirons ; comptez sur notre zèle.

S A N C H E T T E.

Ah , Messieurs , vous parlez de moi.

L' A L C A D E.

Oui, Madame ; à vos traits nous favons vous connaître ;

Votre air nous dit assez ce que vous devez être ;

Nous venons vous prier de venir avec nous ;

La moitié de mes gens marchera devant vous ,

L'autre moitié fuivra ; vous ferez transportée

Surement et fans bruit , et par-tout respectée.

S A N C H E T T E.

Quel étrange propos ! Me transporter ! Qui ? moi !

Eh , qui donc êtes-vous ?

L' A L C A D E.

Des officiers du roi ;

Vous l'offensez beaucoup d'habiter ces retraites ;

Monfieur l'Amirante en fecret ,

Sans nous dire qui vous êtes ,

Nous a fait votre portrait.

S A N C H E T T E.

Mon portrait , dites-vous ?

L' A L C A D E.

Madame , trait pour trait.

S A N C H E T T E.

Mais je ne connais point ce monfieur l'Amirante.

L' A L C A D E.

Il fait pourtant de vous la peinture vivante.

S A N C H E T T E.

Mon portrait à la cour a donc été porté ?

L' A L C A D E.

Apparemment.

S A N C H E T T E.

Voyez ce que fait la beauté.

Et de la part du roi vous m'enlevez ?

L' A L C A D E.

Sans doute ;

C'est notre ordre précis : il le faut , quoi qu'il coûte.

S A N C H E T T E.

Où m'allez-vous mener ?

L' A L C A D E.

A Burgos , à la cour ;

Vous y ferez demain avant la fin du jour.

S A N C H E T T E.

A la cour ! mais vraiment ce n'est pas me déplaire ;

La cour ! j'y consens fort ; mais que dira mon père ?

L' A L C A D E.

Votre père ? il dira tout ce qu'il lui plaira.

S A N C H E T T E.

Il doit être charmé de ce voyage-là !

L' A L C A D E.

C'est un honneur très-grand qui sans doute le flatte.

S A N C H E T T E.

On m'a dit que la cour est un pays si beau !

Hélas ! hors ce jour-ci , la vie en ce château

Fut toujours ennuyeuse et plate.

L' A L C A D E.

Il faut que dans la cour votre personne éclate.

S A N C H E T T E.

Eh, qu'est-ce qu'on y fait ?

L' A L C A D E.

Mais, du bien et du mal ;

On y vit d'espérance, on tâche de paraître ;

Près des belles toujours on a quelque rival,

On en a cent auprès du maître.

S A N C H E T T E.

Eh, quand je ferai là, je verrai donc le roi ?

L' A L C A D E.

C'est lui qui veut vous voir.

S A N C H E T T E.

Ah, quel plaisir pour moi !

Ne me trompez-vous point ? eh quoi, le roi fouhaite

Que je vive à sa cour ? il veut avoir Sanchette ?

Hélas ! de tout mon cœur : il m'enlève, partons.

Est-il comme Alamir ? quelles sont ses façons ?

Comment en use-t-il, Messieurs, avec les belles ?

L' A L C A D E.

Il ne m'appartient pas d'en favoir des nouvelles ;

A ses ordres sacrés je ne fais qu'obéir.

S A N C H E T T E.

Vous emmenez sans doute à la cour Alamir ?

L' A L C A D E.

Comment ? quel Alamir ?

S A N C H E T T E.

L'homme le plus aimable,
Le plus fait pour la cour, brave, jeune, adorable.

L' A L C A D E.

Si c'est un gentilhomme à vous,
Sans doute, il peut venir; vous êtes la maîtresse.

S A N C H E T T E.

Un gentilhomme à moi, plutôt à Dieu!

L' A L C A D E.

Le temps presse,
La nuit vient, les chemins ne sont pas sûrs pour nous:
Partons.

S A N C H E T T E.

Ah! volontiers.

S C E N E I I I.

MORILLO, SANCHETTE, LE DUC DE FOIX,
Suite.

M O R I L L O.

MESSIEURS, êtes-vous fous?
Arrêtez donc; qu'allez-vous faire?
Où menez-vous ma fille?

S A N C H E T T E.

A la cour, mon cher père.

M O R I L L O.

Elle est folle; arrêtez, c'est ma fille.

L' A L C A D E.

Comment ?

Ce n'est pas cette dame, à qui je, . . .

M O R I L L O.

Non vraiment,

C'est ma fille, et je suis don Morillo son père ;

Jamais on ne l'enlèvera.

S A N C H E T T E.

Quoi, jamais !

M O R I L L O.

Emmenez, s'il le faut, l'étrangère,

Mais ma fille me restera.

S A N C H E T T E.

Elle aura donc sur moi toujours la préférence ;

C'est elle qu'on enlève !

M O R I L L O.

Allez en diligence.

S A N C H E T T E.

L'heureuse créature ! on l'emmène à la cour :

Hélas ! quand fera-ce mon tour ?

M O R I L L O.

Vous voyez que du roi la volonté sacrée

Est chez don Morillo comme il faut révérée ;

Vous en rendrez compte.

L' A L C A D E.

Oui, fiez-vous à nos soins.

S A N C H E T T E.

Messieurs, ne prenez qu'elle au moins.

SCÈNE IV.

MORILLO, SANCHETTE.

MORILLO.

JE suis faisi de crainte ; ah ! l'affaire est fâcheuse.

SANCHETTE.

Eh , qu'ai-je à craindre , moi ?

MORILLO.

La chose est sérieuse ;

C'est affaire d'Etat , vois-tu , que tout ceci.

SANCHETTE.

Comment d'Etat ?

MORILLO.

Eh , oui , j'apprends que près d'ici

Tous les Français font en campagne

Pour donner un maître à l'Espagne.

SANCHETTE.

Qu'est-ce que cela fait ?

MORILLO.

On dit qu'en ce canton

Alamir est leur espion ;

Cette dame est errante , et chez moi se déguise ;

Elle a tout l'air d'être comprise

Dans quelque conspiration ;

Et si tu veux que je le dise ,

Tout cela sent la pendaïson.

J'ai fait une grosse sottise

De faire entrer dans ma maison
 Cette dame en ce temps de crise ,
 Et cet agréable fripon
 Qui me joue , et qui la courtise :
 Je veux qu'il parte tout de bon ,
 Et qu'ailleurs il s'impatronise.

S A N C H E T T E.

Lui , mon père , ce beau garçon ?

M O R I L L O.

Lui-même ; il peut ailleurs donner la sérénade.

S C E N E V.

MORILLO, SANCHETTE, GUILLOT.

G U I L L O T , *tout essoufflé.*

Au secours , au secours ! ah , quelle étrange aubade !

M O R I L L O.

Quoi donc ?

S A N C H E T T E.

Qu'a-t-il donc fait ?

G U I L L O T.

Dans ces jardins là-bas.

M O R I L L O.

Eh bien ?

G U I L L O T.

Cet Alamir et ce monsieur l'Alcade ,
 Les gens d'Alamir , des soldats ,
 Ayant du fer par-tout , en tête , au dos , aux bras ,

L'étrangère enlevée au milieu des gens-d'armes ,
 Et le brave Alamir tout brillant sous les armes ,
 Qui la reprend soudain , et fait tomber à bas ,
 Tout alentour de lui , nez , mentons , jambes , bras ,
 Et la belle étrangère en larmes ,
 Des chevaux renversés , et des maîtres dessous ,
 Et des valets dessus , des jambes fracassées ,
 Des vainqueurs , des fuyards , des cris , du sang , des coups ,
 Des lances à la fois , et des têtes cassées ,
 Et la tante , et ma femme , et ma fille , avec moi ,
 C'est horrible à penser , je suis tout mort d'effroi.

S A N C H E T T E.

Eh , n'est-il point blessé ?

G U I L L O T.

C'est lui qui blesse et tue ;

C'est un héros , un diable.

M O R I L L O.

Ah , quelle étrange issue !

Quel maudit Alamir ! quel enragé , quel fou !

S'attaquer à son maître , et hasarder son cou !

Et le mien , qui pis est ! Ah , le maudit esclandre !

Qu'allons-nous devenir ? Le plus grand châtement

Sera le digne fruit de cet emportement ;

Et moi bien sot aussi de vouloir entreprendre

De retenir chez moi cette fière beauté ;

Voilà ce qu'il m'en a coûté.

Assemblons nos parens , allons chez votre mère ,

Et tâchons d'affoupir cette effroyable affaire.

S A N C H E T T E , *en s'en allant.*

Ah, Guillot ! prends bien soin de ce jeune officier ;
Il a tort , en effet , mais il est bien aimable ,
Il est si brave !

S C E N E V I.

G U I L L O T *seul.*

AH, oui, c'est un homme admirable !
On ne peut mieux se battre, on ne peut mieux payer :
Que j'aime les héros quand ils sont de l'espèce
De cet amoureux chevalier !
J'ai vu ça tout d'un coup. La dame a sa tendresse.
J'aime à voir un jeune guerrier
Bien payer ses amis, bien servir sa maîtresse ;
C'est comme il faut me plaire.

S C E N E V I I.

C O N S T A N C E , L E O N O R , G U I L L O T.

C O N S T A N C E.

Où me réfugier ?
Hélas ! qu'est devenu ce guerrier intrépide ,
Dont l'ame généreuse et la valeur rapide
Étalent tant d'exploits avec tant de vertu ?
Comme il me défendait ! comme il a combattu !
L'aurais-tu vu ? réponds.

GUILLOT.

J'ai vu , je n'ai rien vu ;
Je ne vois rien encore. Une semblable fête
Trouble terriblement les yeux.

LEONOR.

Eh , va donc t'informer.

GUILLOT.

Où , Madame ?

CONSTANCE.

En tous lieux.

Va , vole , réponds donc : que fait-il ? cours , arrête :
Aurait-il succombé ? Que ne puis-je à mon tour
Défendre ce héros et lui sauver le jour !

LEONOR.

Hélas , plus que jamais , le danger est extrême ;
Le nombre était trop grand.

GUILLOT.

Contre un ils étaient dix.

LEONOR.

Peut-être qu'on vous cherche , et qu'Alamir est pris.

GUILLOT.

Qui ? lui ! vous vous moquez ; il aurait pris lui-même
Tous les alcades d'un pays.

Allez , croyez sans vous méprendre ,
Qu'il fera mort cent fois avant que de se rendre.

CONSTANCE.

Il serait mort ?

LEONOR.

L E O N O R.

Va donc.

C O N S T A N C E.

(*il sort.*)

Tâche de t'éclaircir.

Va vite. . . . Il ferait mort !

L E O N O R.

Je vous en vois frémir ;

Il le mérite bien ; votre ame est attendrie ;

Mais sur quoi jugez-vous qu'il ait perdu la vie ?

C O N S T A N C E.

S'il vivait , Léonor , il ferait près de moi.

De l'honneur qui le guide il connaît trop la loi.

Sa main , pour me fervir par le ciel réservée ,

M'abandonnerait-elle après m'avoir sauvée ?

Non ; je crois qu'en tout temps il ferait mon appui.

Puisqu'il ne paraît pas , je dois trembler pour lui.

L E O N O R.

Tremblez aussi pour vous , car tout vous est contraire ,

En vain par-tout vous savez plaire ,

Par-tout on vous poursuit , on menace vos jours ;

Chacun craint ici pour sa tête.

Le maître du château , qui vous donne une fête ,

N'ose vous donner du secours ;

Alamir seul vous sert , le reste vous opprime.

C O N S T A N C E.

Que devient Alamir , et quel sera son sort ?

L E O N O R.

Songez au vôtre , hélas ! quel transport vous anime !

Théâtre. Tome IX.

† K

C O N S T A N C E.

Léonor , ce n'est point un aveugle transport ,

C'est un sentiment légitime.

Ce qu'il a fait pour moi. . . .

S C E N E V I I I.

CONSTANCE, LEONOR, LE DUC DE FOIX.

L E D U C D E F O I X.

J'AI fait ce que j'ai dû.
J'exécutais votre ordre , et vous avez vaincu.

C O N S T A N C E.

Vous n'êtes point blessé ?

L E D U C D E F O I X.

Le ciel , le ciel propice ,
De votre cause en tout seconda la justice.
Puisse un jour cette main , par de plus heureux coups,
De tous vos ennemis vous faire un sacrifice !
Mais un de vos regards doit les défarmer tous.

C O N S T A N C E.

Hélas ! du fort encor je ressens le courroux ;
De vous récompenser il m'ôte la puissance.
Je ne puis qu'admirer cet excès de vaillance.

L E D U C D E F O I X.

Non , c'est moi qui vous dois de la reconnaissance.
Vos yeux me regardaient ; je combattais pour vous :
Quelle plus belle récompense !

C O N S T A N C E.

Ce que j'entends , ce que je vois ,
 Votre fort et le mien , vos discours , vos exploits ,
 Tout étonne mon ame ; elle en est confondue ;
 Quel destin nous rassemble , et par quel noble effort ,
 Par quelle grandeur d'ame en ces lieux peu connue ,
 Pour ma seule défense affrontiez-vous la mort ?

L E D U C D E F O I X.

Eh , n'est-ce pas assez que de vous avoir vue ?

C O N S T A N C E.

Quoi , vous ne connaissez ni mon nom ni mon fort ,
 Ni mes malheurs , ni ma naissance ?

L E D U C D E F O I X.

Tout cela dans mon cœur eût-il été plus fort
 Qu'un moment de votre présence ?

C O N S T A N C E.

Alamir , je vous dois ma juste confiance ,
 Après des services si grands.

Je suis fille des rois et du sang de Navarre ;
 Mon fort est cruel et bizarre :

Je fuyais ici deux tyrans :

Mais vous de qui le bras protège l'innocence ,
 A votre tour daignez vous découvrir.

L E D U C D E F O I X.

Le fort juste une fois me fit pour vous servir ,
 Et ce bonheur me tient lieu de naissance :

Quoi ! puis-je encor vous secourir ?

Quels sont ces deux tyrans de qui la violence

Vous persécutait à la fois ?
 Don Pèdre est le premier ? Je brave sa vengeance.
 Mais l'autre , quel est-il ?

C O N S T A N C E .

L'autre est le duc de Foix.

L E D U C D E F O I X .

Ce duc de Foix qu'on dit et si juste , et si tendre !
 Eh , que pourrai-je contre lui ?

C O N S T A N C E .

Alamir , contre tous vous ferez mon appui ;
 Il cherche à m'enlever.

L E D U C D E F O I X .

Il cherche à vous défendre ;
 On le dit , il le doit , et tout le prouve assez.

C O N S T A N C E .

Alamir ! Et c'est vous ! c'est vous qui l'excusez !

L E D U C D E F O I X .

Non , je dois le haïr si vous le haïssez.
 Vous étant odieux , il doit l'être à lui-même ;
 Mais comment condamner un mortel qui vous aime ?
 On dit que la vertu l'a pu seule enflammer ;
 S'il est ainsi , grand Dieu , comme il doit vous aimer !
 On dit que devant vous il tremble de paraître ,
 Que ses jours aux remords sont tous sacrifiés ;
 On dit qu'enfin si vous le connaissiez ,
 Vous lui pardonneriez peut-être.

C O N S T A N C E.

C'est vous seul que je veux connaître,
Parlez-moi de vous seul, ne trompez plus mes vœux.

L E D U C D E F O I X.

Ah ! daignez épargner un soldat malheureux ;
Ce que je suis dément ce que je peux paraître.

C O N S T A N C E.

Vous êtes un héros, et vous le paraissez.

L E D U C D E F O I X.

Mon sang me fait rougir : il me condamne assez.

C O N S T A N C E.

Si votre sang est d'une source obscure,

Il est noble par vos vertus,

Et des destins j'effacerai l'injure.

Si vous êtes forti d'une source plus pure,

Je.... Mais vous êtes prince, et je n'en doute plus ;

Je n'en veux que l'aveu, le reste me l'affure :

Parlez.

L E D U C D E F O I X.

J'obéis à vos lois ;

Je voudrais être prince ; alors que je vous vois.

Je suis un cavalier....

S C E N E I X.

CONSTANCE, LE DUC DE FOIX,
LEONOR, SANCHETTE.

S A N C H E T T E.

Vous ? vous êtes un traître ;
Vous n'échapperez pas , et je prétends connaître
Pour qui la fête était , qui vous trompiez des deux.

LE DUC DE FOIX.

Je n'ai trompé personne , et si je fais des vœux ,
Ces vœux font trop cachés , et tremblent de paraître.
Ne jugez point de moi par ces frivoles jeux.

Une fête est un hommage

Que la galanterie , ou bien la vanité ,
Sans en prendre aucun avantage ,
Quelquefois donne à la beauté.

Si j'aimais, si j'osais m'abandonner aux flammes
De cette passion , vertu des grandes ames ,
J'aimerais constamment sans espoir de retour ;

Je mêlerais dans le silence –

Les plus profonds respects au plus ardent amour.
J'aimerais un objet d'une illustre naissance.

S A N C H E T T E , *à part.*

Mon père est bon baron.

LE DUC DE FOIX.

Un objet ingénu.

S A N C H E T T E.

Je la fuis fort.

LE DUC DE FOIX.

Doux , fier , éclairé , retenu ,
Qui joindrait sans effort l'esprit et l'innocence.

S A N C H E T T E , à part.

Est-ce moi ?

LE DUC DE FOIX.

J'aimerais certain air de grandeur ,
Qui produit le respect sans inspirer la crainte ,
La beauté sans orgueil , la vertu sans contrainte ,
L'auguste majesté sur le visage empreinte ,
Sous les voiles de la douceur.

S A N C H E T T E.

De la majesté ! moi !

LE DUC DE FOIX.

Si j'écoutais mon cœur ,
Si j'aimais , j'aimerais avec délicatesse ,
Mais en brûlant avec transport ;
Et je cacherais ma tendresse ,
Comme je dois cacher mes malheurs et mon sort.

L E O N O R.

Eh bien , connaissez-vous la personne qu'il aime ?

C O N S T A N C E à Léonor.

Je ne me connais pas moi-même ;
Mon cœur est trop ému pour oser vous parler.

S C E N E X.

MORILLO et les personnages précédens.

M O R I L L O .

HELAS ! tout cela fait trembler :

Ta mère en va mourir ; que deviendra ma fille ?
L'enfer est déchaîné , mon château , ma famille ,
Mon bien , tout est pillé , tout est à l'abandon :
Le duc de Foix a fait investir ma maison.

C O N S T A N C E .

Le duc de Foix ? Qu'entends-je ? O Ciel , ta tyrannie
Veut encor par ses mains persécuter ma vie !

M O R I L L O .

Bon , ce n'est là que la moindre partie
De ce qu'il nous faut essuyer.

Un certain du Guesclin , brigand de son métier ,
Turc de religion , et breton d'origine ,
Avec des spadassins , devers Burgos chemine.
Ce traître duc de Foix vient de s'affocier
Avec toute cette racaille.

Contre eux , tout près d'ici , le roi va guerroyer ,
Et nous allons avoir bataille.

C O N S T A N C E .

Ainsi donc à mon sort je n'ai pu résister ;
Son inévitable poursuite
Dans le piège me précipite ,
Par les mêmes chemins choisis pour l'éviter.

Toujours

Toujours le duc de Foix ! sa funeste tendresse
Est pire que la haine ; il me poursuit sans cesse.

M O R I L L O.

C'est bien moi qu'il poursuit , si vous le trouvez bon :
Serait-ce donc pour vous que je suis au pillage ?

On fera sauter ma maison.

Est-ce vous qui causez tout ce maudit ravage ?

Quelle personne étrange êtes-vous , s'il vous plaît ,

Pour que les rois et les princes

Prennent à vous tant d'intérêt ,

Et qu'on coure après vous au fond de nos provinces ?

C O N S T A N C E.

Je suis infortunée , et c'est assez pour vous ,
Si vous avez un cœur.

S C E N E X I.

Les acteurs précédens , UN OFFICIER du duc
de Foix , Suite.

L' O F F I C I E R.

VOYEZ à vos genoux ,
Madame , un envoyé du duc de Foix mon maître ;
De sa part je mets en vos mains
Cette place où lui-même il n'oserait paraître :
En son nom je viens reconnaître
Vos commandemens souverains.
Mes soldats sous vos lois vont , avec allégresse ,

Théâtre. Tome IX.

† L

Vous fuivre, où vous garder, ou sortir de ces lieux ;
Et quand le duc de Foix combat pour vos beaux yeux ,
Nous répondons ici des jours de votre altesse.

M O R I L L O .

Son altesse ! Eh bon Dieu ! quoi, Madame est princesse ?

L' O F F I C I E R .

Princesse de Navarre , et suprême maîtresse
De vos jours et des miens , et de votre maison.

C O N S T A N C E .

Je suis hors de moi-même.

M O R I L L O .

Ah, Madame, pardon :
Je me jette à vos pieds.

L E O N O R .

Vous voilà reconnue.

M O R I L L O .

De mes desseins coquets la singulière issue !

S A N C H E T T E .

Quoi, vous êtes princesse, et faite comme nous !

L' O F F I C I E R .

Nous attendons ici vos ordres à genoux.

C O N S T A N C E .

Je rends grâce à vos soins , mais ils font inutiles ;

Je ne crains rien dans ces asiles ;

Alamir est ici ; contre mes oppresseurs

Je n'aurai pas besoin de nouveaux défenseurs.

L'OFFICIER.

Alamir ! de ce nom je n'ai point connaissance ;
 Mais je respecte en lui l'honneur de votre choix ;
 S'il combat pour votre défense ,
 Nous ferons trop heureux de servir sous ses lois.
 Je vous ramène aussi vos compagnes fidelles ,
 Vos premiers officiers , vos dames du palais ;
 Echappés aux tyrans , ils nous suivent de près.

L E O N O R.

Ah ! les agréables nouvelles !

C O N S T A N C E.

Ciel ! qu'est-ce que je vois ?

LES TROIS GRACES *et une troupe d'Amours et
 de Plaisirs paraissent sur la scène.*

L E O N O R.

Les Grâces, les Amours !

L E D U C D E F O I X.

Ainsi Gaston de Foix veut vous servir toujours.

(*on danse.*)

S A N C H E T T E *au duc de Foix.*

(*interrompant la danse.*)

Ce sont donc là ses domestiques ?

Que les grands sont heureux, et qu'ils sont magnifiques !
 Quoi ! de toute princesse est-ce là la maison ?

Ah ! que j'en fois , je vous conjure.

Quel cortège ! quel train !

L E D U C D E F O I X.

Ce cortège est un don

L 2

Qui vient des mains de la nature ;
Toute femme y prétend.

S A N C H E T T E.

Puis-je y prétendre aussi ?

L E D U C D E F O I X.

Oui, sans doute, avec vous les grâces font ici :

Les grâces suivent la jeuneffe,
Et vous les partagez avec cette princesse.

S A N C H E T T E.

Il le faut avouer, on n'a point de parent

Plus agréable et plus galant.

Venez que je vous parle ; expliquez-moi de grâce
Ce qu'est un duc de Foix, et tout ce qui se passe :
Restez auprès de moi, contez-moi tout cela,
Et parlez-moi toujours, pendant qu'on dansera.

(elle s'assied auprès du duc de Foix.)

(on danse.)

L E S T R O I S G R A C E S *chantent.*

La nature, en vous formant,

Près de vous nous fit naître ;

Loin de vos yeux nous ne pouvions paraître :

Nous vous servons fidèlement :

Mais le charmant Amour est notre premier maître.

(on danse.)

U N E D E S G R A C E S.

Vents furieux, tristes tempêtes,

Fuyez de nos climats :

Beaux jours, levez-vous sur nos têtes,

Fleurs , naiffez fur nos pas.

(*on danse.*)

Echo , voix errante ,

Légère habitante

De ce féjour ,

Echo , fille de l'amour ,

Doux roffignol , bois épais , onde pure ,

Répétez avec moi ce que dit la nature :

Il faut aimer à fon tour.

(*on danse.*)

U N P L A I S I R .

(*paroles sur un menuet.*)

(*premier couplet.*)

Non , le plus grand empire

Ne peut remplir un cœur :

Charmant vainqueur ,

Dieu féducteur ,

C'est ton délire

Qui fait le bonheur.

(*on danse.*)

U N E B E R G E R E .

J'aime, et je crains ma flamme;

Je crains le repentir.

Tendre désir ,

Premier plaisir ,

Dieu de mon ame ,

Fais-moi moins gémir.

U N B E R G E R .

Ah ! le refus , la feinte

Ont des charmes puissans ;

Défirs naiffans ,

Combats charmans ,

Tendre contrainte ,

Tout fert les amans.

(*on danse.*)

UN AMOUR , *alternativement avec le chœur.*

Divinité de cet heureux séjour ,
 Triomphe et fais grâce ,
 Pardonne à l'audace ,
 Pardonne à l'amour.

(*on danse.*)

LE MEME AMOUR.

Toi seule es cause
 De ce qu'il ose ;
 Toi seule allumas ses feux .
 Quel crime est plus pardonnable ?
 C'est celui de tes beaux yeux ;
 En les voyant tout mortel est coupable.

LE CHOEUR.

Divinité de cet heureux séjour ,
 Triomphe et fais grâce ,
 Pardonne à l'audace ,
 Pardonne à l'amour.

CONSTANCE.

On pardonne à l'amour , et non pas à l'audace :
 Un téméraire amant , ennemi de ma race ,
 Ne pourra m'apaiser jamais.

LE DUC DE FOIX.

Je connais son malheur , et sans doute il l'accable ;
 Mais ferez-vous toujours inexorable ?

CONSTANCE.

Alamir , je vous le promets.

LE DUC DE FOIX.

On ne fuit point sa destinée :
 Les devins ont prédit à votre ame étonnée
 Qu'un jour votre ennemi ferait votre vainqueur.

C O N S T A N C E.

Les devins se trompaient ; fiez-vous à mon cœur.

LE C H O E U R *chante.*

On diffère vainement ;

Le fort nous entraîne ,

L'amour nous amène

Au fatal moment.

(trompettes et timbales.)

C O N S T A N C E.

Mais d'où partent ces cris, ces sons, ce bruit de guerre ?

HERNAND, *arrivant avec précipitation.*

On marche, et les Français précipitent leurs pas :

Ils n'attendent personne.

LE DUC DE FOIX.

Ils ne m'attendront pas ;

Et je vole avec eux.

C O N S T A N C E.

Les jeux et les combats

Tour à tour aujourd'hui partagent-ils la terre ?

Où fuyez-vous, où portez-vous vos pas ?

LE DUC DE FOIX.

Je fers sous les Français, et mon devoir m'appelle ;

Ils combattent pour vous : jugez s'il m'est permis

De rester un moment loin d'un peuple fidelle
Qui vient vous délivrer de tous vos ennemis.

(il sort.)

C O N S T A N C E à Léonor.

Ah, Léonor ! cachons un trouble si funeste.
La liberté des pleurs est tout ce qui me reste.

(elles sortent.)

S A N C H E T T E.

Sans ce brave Alamir que devenir hélas !

M O R I L L O.

Que d'aventures, quel fracas !
Quels démons en un jour assemblent des alcades,
Des Alamir, des sérénades,
Des princesses et des combats !

S A N C H E T T E.

Vous allez donc aussi servir cette princesse ?
Vous suivrez Alamir, vous combattrez ?

M O R I L L O.

Qui, moi !

Quelque sot ! Dieu m'en garde.

S A N C H E T T E.

Et pourquoi non ?

M O R I L L O.

Pourquoi ?

C'est que j'ai beaucoup de sagesse.
Deux rois s'en vont combattre à cinq cents pas d'ici,
Ce sont des affaires fort belles ;
Mais ils pourront sans moi terminer leurs querelles,
Et je ne prends point de parti.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LEONOR, HERNAND.

LEONOR.

QUEL est notre destin ?

HERNAND.

Délivrance et victoire.

CONSTANCE.

Quoi, don Pèdre est défait ?

HERNAND.

Oui, rien ne peut tenir

Contre un peuple né pour la gloire,

Pour vaincre et pour vous obéir.

On poursuit les fuyards.

CONSTANCE.

Et le brave Alamir ?

HERNAND.

Madame, on doit à sa personne

La moitié du succès que ce grand jour nous donne :

Invincible aux combats, comme avec vous soumis,

Il vole à la mêlée aussi-bien qu'aux aubades ;

Il a traité nos ennemis

Comme il a traité les alcades.

Il est en ce moment avec le duc de Foix,

Dont nos foldats charmés célèbrent les exploits ;

Mais il pense à vous seule, et, pénétré de joie,
 A vos pieds Alamir m'envoie ;
 Et je sens, comme lui, les transports les plus doux,
 Qu'il ait deux fois vaincu pour vous.

C O N S T A N C E.

Je veux absolument favoir de votre bouche. . . .

H E R N A N D.

Eh quoi, Madame ?

C O N S T A N C E.

Un secret qui me touche ;
 Je veux favoir quel est ce généreux guerrier.

H E R N A N D.

Puis-je parler, Madame, avec quelque assurance ?

C O N S T A N C E.

Ah, parlez ; est-ce à lui de cacher sa naissance ?
 Qu'est-il ? répondez-moi.

H E R N A N D.

C'est un brave officier
 Dont l'ame est assez peu commune ;
 Elle est au-dessus de son rang :
 Comme tant de Français, il prodigue son sang :
 Il se ruine enfin pour faire sa fortune.

L E O N O R.

Il la fera sans doute.

C O N S T A N C E.

Eh, quel est son projet ?

HERNAND.

D'être toujours votre fujet,
 D'aller à votre cour, d'y fervir avec zèle,
 De combattre pour vous, de vivre et de mourir,
 De vous voir, de vous obéir,
 Toujours généreux et fidelle ;
 Appartenir à vous est tout ce qu'il prétend.

CONSTANCE,

Ah, le ciel lui devait un sort plus éclatant !
 Rien qu'un simple officier ! mais dans cette occurrence
 Quel parti prend le duc de Foix ?

HERNAND.

Votre parti, le parti de la France,
 Le parti du meilleur des rois.

CONSTANCE.

Que n'osera-t-il point ? que va-t-il entreprendre ?
 Où va-t-il ?

HERNAND.

A Burgos il doit bientôt se rendre.
 Je cours vers Almir ; ne lui pourrai-je apprendre
 Si mon message est bien reçu ?

CONSTANCE.

Allez ; et dites-lui que le cœur de Constance
 S'intéresse à tant de vertu
 Plus encor qu'à ma délivrance.

SCENE II.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

RIEN qu'un simple officier !

LEONOR.

 Tout le monde le dit.

CONSTANCE.

Mon cœur ne peut le croire, et mon front en fougite.

LEONOR.

J'ignore de quel fang le destin l'a fait naître,
Mais on est ce qu'on veut avec un si grand cœur.
C'est à lui de choisir le nom dont il veut être,
 Il lui fera beaucoup d'honneur.

CONSTANCE.

 Que de vertu ! que de grandeur !
Combien sa modestie illustre sa valeur !

LEONOR.

C'est peu d'être modeste, il faut avoir encore
 De quoi pouvoir ne l'être pas.

Mais ce héros a tout, courage, esprit, appas ;
S'il a quelques défauts, pour moi je les ignore,
 Et vos yeux ne les verraient pas.

J'ai vu quelques héros assez insupportables ;
 Et l'homme le plus vertueux
 Peut être le plus ennuyeux ;

Mais comment résister à des vertus aimables ?

CONSTANCE.

Alamir fera mon malheur.
Je lui dois trop d'estime et de reconnaissance.

LEONOR.

Déjà dans votre cœur il a sa récompense ;
J'en crois assez votre rougeur ;
C'est de nos sentimens le premier témoignage.

CONSTANCE.

C'est l'interprète de l'honneur.
Cet honneur attaqué dans le fond de mon cœur
S'en indigne sur mon visage.
O Ciel ! que devenir , s'il était mon vainqueur !
Je le crains , je me crains moi-même ,
Je tremble de l'aimer , et je ne fais s'il m'aime.

LEONOR.

Il voit que votre orgueil serait trop offensé
Par ce mot dangereux , si charmant et si tendre ;
Il ne vous l'a pas prononcé ,
Mais qu'il fait bien le faire entendre !

CONSTANCE.

Ah ! son respect encore est un charme de plus.
Alamir , Alamir a toutes les vertus.

LEONOR.

Que lui manque-t-il donc ?

CONSTANCE.

Le hasard , la naissance.
Quelle injustice ! ô Ciel ! . . . mais sa magnificence ,

Ces fêtes, cet éclat, ses étonnans exploits,
Ce grand air, ses discours, son ton même, sa voix...

L E O N O R.

Ajoutez-y l'amour qui parle en sa défense.

Sans doute il est du sang des rois.

C O N S T A N C E.

Tout me le dit, et je le crois.

Son amour délicat voulait que je rendisse

A tant de grandeur d'ame, à ce rare service,

Ce qu'ailleurs on immole à son ambition.

Ah ! si pour m'éprouver il m'a caché son nom,

S'il n'a jamais d'autre artifice,

S'il est prince, s'il m'aime!... O Ciel ! que me veut-on ?

S C E N E I I I.

CONSTANCE, LEONOR, SANCHETTE.

S A N C H E T T E.

MADAME, à vos genoux souffrez que je me jette ;

Madame, protégez Sanchette.

Je vous ai mal connue, et pourtant malgré moi

Je sentais du respect, sans savoir bien pourquoi.

Vous voilà, je crois, reine ; il faut à tout le monde

Faire du bien à tout moment,

A commencer par moi.

C O N S T A N C E.

Si le fort me seconde,

C'est mon projet, du moins.

L E O N O R.

Eh bien, ma belle enfant,
Madame a des bontés ; quel bien faut-il vous faire ?

S A N C H E T T E.

On dit le duc de Foix vainqueur ;
Mais je prends peu de part au destin de la guerre ;
Tout cela m'épouvante et ne m'importe guère ;
J'aime, et c'est tout pour moi.

C O N S T A N C E.

Votre aimable candeur
M'intéresse pour vous ; parlez, foyez sincère.

S A N C H E T T E.

Ah, je suis de très-bonne foi.
J'aime Alamir, Madame, et j'avais su lui plaire ;
Il devait parler à mon père ;
Il est de mes parens ; il vint ici pour moi.

C O N S T A N C E, *se retournant vers Léonor.*
Son parent, Léonor !

S A N C H E T T E.

En écoutant ma plainte,
D'un profond déplaisir votre ame semble atteinte !

C O N S T A N C E.

Il l'aimait !

S A N C H E T T E.

Votre cœur paraît bien agité !

C O N S T A N C E.

Je vous ai donc perdue, illusion flatteuse !

S A N C H E T T E.

Peut-on se voir princesse, et n'être pas heureuse !

C O N S T A N C E.

Hélas ! votre simplicité

Croit que dans la grandeur est la félicité ;

Vous vous trompez beaucoup ; ce jour doit vous apprendre

Que dans tous les états il est des malheureux,

Vous ne connaissez pas mes destins rigoureux.

Au bonheur, croyez-moi, c'est à vous de prétendre.

Mon cœur de ce grand jour est encore effrayé ;

Le ciel me conduisit de disgrâce en disgrâce,

Mon sort peut-il être envié ?

S A N C H E T T E.

Votre altesse me fait pitié ;

Mais je voudrais être à sa place.

Il ne tiendrait qu'à vous de finir mon tourment.

Alamir est tout fait pour être mon amant.

Je bénis bien le ciel que vous foyez princesse,

Il faut un prince à votre altesse ;

Un simple gentilhomme est peu pour vos appas.

Seriez-vous assez rigoureuse

Pour m'ôter mon amant, en ne le prenant pas,

Vous qui semblez si généreuse ?

C O N S T A N C E, *ayant un peu rêvé.*

Allez... ne craignez rien... quoi ! le sang vous unit ?

S A N C H E T T E.

Oui, Madame.

C O N S T A N C E.

CONSTANCE.

Il vous aime !

SANCHETTE.

Oui , d'abord il l'a dit ,
Et d'abord je l'ai cru ; souffrez que je le croie :
Madame , tout mon cœur avec vous se déploie.
Chez messieurs mes parens je me mourais d'ennui ;
Il faut qu'en l'époufant , pour comble de ma joie ,
J'aïlle dans votre cour vous servir avec lui.

CONSTANCE.

Vous ! avec Alamir !

SANCHETTE.

Vous connaissez son zèle ;
Madame , qu'avec lui votre cour fera belle !
Quel plaisir de vous y servir !
Ah ! quel charme de voir et sa reine et son prince !
Un chagrin à la cour donne plus de plaisir
Que mille fêtes en province.
Mariez-nous , Madame , et faites-nous partir.

CONSTANCE.

Etouffe tes soupirs , malheureuse Constance ;
Soyons en tous les temps digne de ma naissance....
Oui , vous l'épouferez.... comptez sur mon appui.
Au vaillant Alamir je dois ma délivrance ;
Il a tout fait pour moi.... je vous unis à lui ;
Et vous ferez sa récompense.

SANCHETTE.

Parlez donc à mon père.

Théâtre. Tome IX.

† M

C O N S T A N C E.

Oui.

S A N C H E T T E.

Parlez aujourd'hui,

Tout à l'heure.

C O N S T A N C E.

Oui... quel trouble et quel effort extrême !

S A N C H E T T E.

Quel excès de bonté ! je tombe à vos genoux,
Madame, et je ne fais qui j'aime
Le plus sincèrement d'Alamir ou de vous.

(elle fait quelques pas pour s'en aller.)

C O N S T A N C E.

De mon fort ennemi la rigueur est constante.

S A N C H E T T E, *revenant.*

C'est à condition que vous m'emmènerez ?

C O N S T A N C E.

C'en est trop.

S A N C H E T T E.

De nous deux vous ferez si contente.

(à Léonor.)

Avertissez-moi, vous, lorsque vous partirez.

(en s'en allant.)

Que je suis une heureuse fille !

Qu'on va me respecter ce soir dans ma famille !

SCÈNE IV.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

A quels maux différens tous mes jours sont livrés !
Léonor, connais-tu ma peine et mon outrage ?

LEONOR.

Je supportais, Madame, avec tranquillité

Les persécutions, le couvent, le voyage ;

J'effuyais même avec gaiété

Ces infortunes de passage.

Vous me faites enfin connaître la douleur ;

Tout le reste n'est rien près des peines du cœur :

Le vrai malheur est son ouvrage.

CONSTANCE.

Je suis accoutumée à dompter le malheur.

LEONOR.

Ainsi par vos bontés sa parente l'épouse.

Il méritait d'autres appas.

CONSTANCE.

Si j'étais son égale, hélas !

Que mon ame ferait jalouse !

Oublions Alamir, ses vertus, ses attraits,

Ce qu'il est, ce qu'il devrait être,

Tout ce qui de mon cœur s'est presque rendu maître...

Non, je ne l'oublirai jamais.

M 2

L E O N O R.

Vous ne l'oublîerez point ! vous le cédez !

C O N S T A N C E.

Sans doute.

L E O N O R.

Hélas ! que cet effort vous coûte !

Mais ne ferait-il point un effort généreux ,

Non moins grand , beaucoup plus heureux ?

Celui d'être au-dessus de la grandeur suprême ?

Vous pouvez aujourd'hui disposer de vous-même.

Elever un héros , est-ce vous avilir ?

Est-ce donc par orgueil qu'on aime ?

N'a-t-on que des rois à choisir ?

Alamir ne l'est pas , mais il est brave et tendre.

C O N S T A N C E.

Non , le devoir l'emporte , et tel est son pouvoir.

L E O N O R.

Hélas ! gardez-vous bien de prendre

La vanité pour le devoir.

Que résolvez-vous donc ?

C O N S T A N C E.

Moi ! d'être au désespoir ,

D'obéir en pleurant à ma gloire importune ,

D'éloigner le héros dont je me sens charmer ,

De goûter le bonheur de faire sa fortune ,

Ne pouvant me livrer au bonheur de l'aimer.

(on entend derrière le théâtre un bruit de trompettes.)

CHOEUR.

Triomphe, Victoire,
L'équité marche devant nous ;
Le ciel y joint la gloire,
L'ennemi tombe sous nos coups :
Triomphe, Victoire.

LEONOR.

Est-ce le duc de Foix qui prétend par des fêtes
Vous mettre encor, Madame, au rang de ses conquêtes ?

CONSTANCE.

Ah ! je déteste le parti
Dont la victoire a secondé ses armes ;
Quel qu'il soit, Léonor, il est mon ennemi.
Puisse le duc de Foix auteur de mes alarmes,
Puisse don Pèdre et lui l'un par l'autre périr !
Mais, ô Ciel ! conservez mon vengeur Alamir,
Dût-il ne point m'aimer, dût-il causer mes larmes !

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, CONSTANCE,
LEONOR.

LE DUC DE FOIX.

MADAME, les Français ont délivré ces lieux ;
Don Pèdre est descendu dans la nuit éternelle.

Gaston de Foix victorieux

Attend encore une gloire plus belle,
Et demande l'honneur de paraître à vos yeux.

C O N S T A N C E.

Que dites-vous , et qu'osez-vous m'apprendre ?

Il paraîtrait en des lieux où je suis !

Don Pèdre est mort , et mes ennuis

Survivraient encore à sa cendre !

L E D U C D E F O I X.

Gaston de Foix vainqueur en ces lieux va se rendre.

J'ai combattu sous lui ; j'ai vu dans ce grand jour

Ce que peut le courage , et ce que peut l'amour.

Pour moi , seul malheureux , (si pourtant je puis l'être

Quand des jours plus fereins pour vous semblent renaître)

Pénétré , plein de vous jusqu'au dernier soupir ,

Je n'ai qu'à m'éloigner , ou plutôt qu'à vous fuir.

C O N S T A N C E.

Vous partez !

L E D U C D E F O I X.

Je le dois.

C O N S T A N C E.

Arrêtez , Alamir.

L E D U C D E F O I X.

Madame !

C O N S T A N C E.

Demeurez ; je fais trop quelle vue

Vous conduisit en ce séjour.

L E D U C D E F O I X.

Quoi , mon ame vous est connue ?

C O N S T A N C E.

Oui.

LE DUC DE FOIX.

Vous sauriez ?

CONSTANCE.

Je fais que d'un tendre retour
On peut payer vos vœux ; je fais que l'innocence ,
Qui des dehors du monde a peu de connaissance ,

Peut plaire et connaître l'amour ;

Je fais qui vous aimiez , et même avant ce jour ;
Elle est votre parente , et doublement heureuse.

Je ne m'étonne point qu'une ame vertueuse

Ait pu vous chérir à son tour.

Ne partez point ; je vais en parler à sa mère.

La doter richement est le moins que je dois ;

Devenant votre épouse , elle me fera chère ;

Ce que vous aimerez aura des droits sur moi.

Dans vos enfans je chérirai leur père ;

Vos parens , vos amis me tiendront lieu des miens ;

Je les comblerai tous de dignités , de biens :

C'est trop peu pour mon cœur , et rien pour vos services.

Je ne ferai jamais d'assez grands sacrifices ;

Après ce que je dois à vos heureux secours ,

Cherchant à m'acquitter je vous devrai toujours.

LE DUC DE FOIX.

Je ne m'attendais pas à cette récompense.

Madame , ah ! croyez-moi , votre reconnaissance

Pourrait me tenir lieu des plus grands châtimens.

Non , vous n'ignorez pas mes secrets sentimens ;

Non, vous n'avez point cru qu'une autre ait pu me plaire.
 Vous voulez, je le vois, punir un téméraire ;
 Mais laissez-le à lui-même, il est assez puni.
 Sur votre renommée, à vous seule affervi,
 Je me crus fortuné pourvu que je vous visse ;
 Je crus que mon bonheur était dans vos beaux yeux ;
 Je vous vis dans Burgos, et ce fut mon supplice.

Oui, c'est un châtement des dieux
 D'avoir vu de trop près leur chef-d'œuvre adorable :
 Le reste de la terre en est insupportable :
 Le ciel est sans clarté, le monde est sans douceurs :
 On vit dans l'amertume, on dévore ses larmes ;
 Et l'on est malheureux auprès de tant de charmes,
 Sans pouvoir être heureux ailleurs.

C O N S T A N C E.

Quoi, je ferais la cause et l'objet de vos peines !

Quoi, cette innocente beauté

Ne vous tenait pas dans ses chaînes !

Vous osez !

L E D U C D E F O I X.

Cet aveu plein de timidité,
 Cet aveu de l'amour le plus involontaire,
 Le plus pur à la fois et le plus emporté,
 Le plus respectueux, le plus sûr de déplaire ;
 Cet aveu malheureux peut-être a mérité
 Plus de pitié que de colère.

C O N S T A N C E.

Alamir, vous m'aimez !

LE DUC DE FOIX.

Oui, dès long-temps ce cœur
 D'un feu toujours caché brûlait avec fureur ;
 De ce cœur éperdu voyez toute l'ivresse ;
 A peine encor connu par ma faible valeur,
 Né simple cavalier, amant d'une princesse,
 Jaloux d'un prince et d'un vainqueur,
 Je vois le duc de Foix amoureux, plein de gloire,
 Qui, du grand du Guesclin compagnon fortuné,
 Aux yeux de l'Anglais consterné,
 Va vous donner un roi des mains de la victoire.
 Pour toute récompense, il demande à vous voir ;
 Oubliant ses exploits, n'osant s'en prévaloir,
 Il attend son arrêt, il l'attend en silence.
 Moins il espère, et plus il semble mériter ;

Est-ce à moi de rien disputer

Contre son nom, sa gloire, et surtout sa constance ?

CONSTANCE.

A quoi suis-je réduite ! Alamir, écoutez :
 Vos malheurs sont moins grands que mes calamités ;
 Jugez-en ; concevez mon désespoir extrême ;
 Sachez que mon devoir est de ne voir jamais
 Ni le duc de Foix ni vous-même.
 Je vous ai déjà dit à quel point je le hais,
 Je vous dis encor plus : son crime impardonnable
 Excitait mon juste courroux ;
 Ce crime jusqu'ici le fit seul haïffable,
 Et je crains à présent de le haïr pour vous.

Théâtre. Tome IX.

† N

Après un tel discours , il faut que je vous quitte.

LE DUC DE FOIX.

Non , Madame , arrêtez ; il faut que je mérite
Cet oracle étonnant qui passe mon espoir.
Donner pour vous ma vie est mon premier devoir ;
Je puis punir encor ce rival redoutable ;
Même au milieu des siens je puis percer son flanc ,
Et noyer tant de maux dans les flots de son sang ;
J'y cours.

C O N S T A N C E .

Ah ! demeurez ; quel projet effroyable !
Ah ! respectez vos jours à qui je dois les miens ;
Vos jours me font plus chers que je ne hais les siens.

LE DUC DE FOIX.

Mais est-il en effet si sûr de votre haine ?

C O N S T A N C E .

Hélas ! plus je vous vois , plus il m'est odieux.

LE DUC DE FOIX , *se jetant à genoux , et
présentant son épée.*

Punissez donc son crime en terminant sa peine ,
Et puisqu'il doit mourir , qu'il expire à vos yeux.
Il bénira vos coups : frappez ; que cette épée
Par vos divines mains soit dans son sang trempée ,
Dans ce sang malheureux , brûlant pour vos attraits.

C O N S T A N C E , *l'arrêtant.*

Ciel ! Alamir , que vois-je , et qu'avez-vous pu dire ?
Alamir , mon vengeur , vous par qui je respire....

Etes-vous celui que je hais ?

LE DUC DE FOIX.

Je suis celui qui vous adore ;
 Je n'ose prononcer encore
 Ce nom haï long-temps , et toujours dangereux ;
 Mais parlez : de ce nom faut-il que je jouisse ?
 Faudra-t-il qu'avec moi ma mort l'ensevelisse ,
 Ou que de tous les noms il soit le plus heureux ?
 J'attends de mon destin l'arrêt irrévocable ;
 Faut-il vivre , faut-il mourir ?

C O N S T A N C E .

Ne vous connaissant pas , je croyais vous haïr ;
 Votre offense à mes yeux semblait inexcusable.
 Mon cœur à son courroux s'était abandonné ;
 Mais je sens que ce cœur vous aurait pardonné ,
 S'il avait connu le coupable.

LE DUC DE FOIX.

Quoi ! ce jour a donc fait ma gloire et mon bonheur !

C O N S T A N C E .

De don Pèdre et de moi vous êtes le vainqueur.

S C E N E V I.

MORILLO, SANCHETTE, HERNAND
et les acteurs de la scène précédente, Suite.

M O R I L L O.

ALLONS, une princesse est bonne à quelque chose;
Puisqu'elle veut te marier,
Et que ton bon cœur s'y dispose,
Je vais au plus vite, et pour cause,
Avec Alamir te lier,
Et conclure à l'instant la chose.

*{ apercevant Alamir qui parle bas et qui embrasse les genoux
de la princesse. }*

Oh, oh! que fait donc là mon petit officier?
Avec elle tout bas il cause
D'un air tant soit peu familier.

S A N C H E T T E.

A genoux il va la prier
De me donner à lui pour femme:
Elle ne répond point; ils font d'accord.

*C O N S T A N C E au duc de Foix, à qui elle parlait
bas auparavant.*

Mon ame,
Mes Etats, mon destin, tout est au duc de Foix;
Je vous le dis encor: vos vertus, vos exploits
Me font moins chers que votre flamme.

SANCHETTE.

Le duc de Foix! mon père, avez-vous entendu?

MORILLO.

Lui, duc de Foix! te moques-tu?

Il est notre parent.

SANCHETTE.

S'il allait ne plus l'être?

HERNAND.

Il vous faut avouer que ce héros mon maître,
 Qui fut votre parent pendant une heure ou deux,
 Est un prince puissant, galant, victorieux;
 Et qu'il s'est fait enfin connaître.

LE DUC DE FOIX, *en se retournant vers Hernand.*

Ah! dites seulement qu'il est un prince heureux;
 Dites que pour jamais il consacre ses vœux
 A cet objet charmant notre unique espérance,
 La gloire de l'Espagne et l'amour de la France.

SANCHETTE.

Adieu mon mariage! Hélas! trop bonnement,
 Moi j'ai cru qu'on m'aimait.

MORILLO.

Quelle étrange journée!

SANCHETTE.

A qui ferai-je donc?

CONSTANCE.

A ma cour amenée,
 Je vous promets un établissement;
 J'aurai soin de votre hymenée.

L E O N O R.

Ce fera, s'il vous plaît, avec un autre amant.

S A N C H E T T E à la princesse.

Si je vis à vos pieds, je suis trop fortunée.

M O R I L L O.

Le duc de Foix, comme je voi,

Me fefait donc l'honneur de se moquer de moi.

L E D U C D E F O I X.

Il faudra bien qu'on me pardonne.

La victoire et l'amour ont comblé tous nos vœux ;

Qu'au plaisir déformais ici tout s'abandonne :

Constance daigne aimer, l'univers est heureux.

Fin du troisième et dernier acte.

DIVERTISSEMENT

QUI TERMINE LE SPECTACLE.

*Le théâtre représente les Pyrénées, L'AMOUR descend
sur un char, son arc à la main.*

L' A M O U R.

DE rochers entassés amas impénétrable,
Immense Pyrénée, en vain vous séparez
Deux peuples généreux à mes lois consacrés.

Cédez à mon pouvoir aimable ;

Cessez de diviser les climats que j'unis ;

Superbe montagne, obéis ;

Disparaissez, tombez, impuissante barrière ;

Je veux dans mes peuples chéris

Ne voir qu'une famille entière.

Reconnaissez ma voix et l'ordre de Louis :

Disparaissez, tombez, impuissante barrière.

C H O E U R D' A M O U R S.

Disparaissez, tombez, impuissante barrière.

*(la montagne s'abyme insensiblement, les Acteurs chantans
et dansans sur le théâtre qui n'est pas encore orné.)*

L' A M O U R.

Par les mains d'un grand roi, le fier dieu de la guerre

A vu les remparts écroulés

Sous les coups redoublés

De son nouveau tonnerre ;

Je dois triompher à mon tour :

Pour changer tout sur la terre

Un mot suffit à l'Amour.

CHOEUR des suivans de l'Amour.

Disparaissez, tombez, impuissante barrière.

Il se forme à la place de la montagne un vaste et magnifique temple consacré à l'Amour, au fond duquel est un trône que l'Amour occupe.

Ce temple est rempli de quatre quadrilles distinguées par leurs habits et par leurs couleurs; chaque quadrille a ses drapeaux.

Celle de FRANCE porte dans son drapeau pour devise un lis entouré de rejetons. Lilia per orbem.

L'ESPAGNE un soleil et un parélie. Sol è Sole.

La quadrille de NAPLES. Receptit et servat.

La quadrille de DON PHILIPPE. Spe et animo.

(on danse.)

(paroles sur une chaconne.)

Amour, dieu charmant, ta puissance

A formé ce nouveau séjour ;

Tout ressent ici ta puissance,

Et le monde entier est ta cour.

U N E F R A N Ç A I S E.

Les vrais fujets du tendre amour

Sont le peuple heureux de la France.

L E C H O E U R.

Amour, dieu charmant, ta puissance
A formé ce nouveau séjour, &c.

(on danse.)

Après la danse UNE VOIX chante alternativement avec
le chœur.

Mars, Amour font nos dieux ;

Nous les fervons tous deux.

Accourez après tant d'alarmes ;

Volez, Plaisirs, enfans des cieux ;

Au cri de Mars, au bruit des armes

Mêlez vos sons harmonieux :

A tant d'exploits victorieux,

Plaisirs, mesurez tous vos charmes.

(on danse.)

C H O E U R.

La gloire toujours nous appelle,

Nous marchons sous ses étendards,

Brûlant de l'ardeur la plus belle

Pour Louis, pour l'Amour et Mars.

D U O.

Charmans plaisirs, nobles hafards,

Quel peuple vous est plus fidelle ?

C H O E U R.

Mars, Amour font nos dieux,

Nous les fervons tous deux.

(on continue la danse.)

154 DIVERTISSEMENT.

UN FRANÇAIS.

Amour, dieu des héros, sois la source féconde
De nos exploits victorieux ;
Fais toujours de nos rois les premiers rois du monde,
Comme tu l'es des autres dieux.

(on danse.)

UN ESPAGNOL et UN NAPOLITAIN.

A jamais de la France
Recevons nos rois,
Que la même vaillance
Triomphe sous les mêmes lois.

(on danse.)

(Air de trompettes, suivi d'un air de musettes. Parodies
sur l'un et l'autre.)

UN FRANÇAIS.

Hymen, frère de l'Amour,
Descends dans cet heureux séjour.

Vois ta plus brillante fête
Dans ton empire le plus beau ;
C'est la gloire qui l'apprête :
Elle allume ton flambeau ;
Ses lauriers ceignent ta tête.

Hymen, frère de l'Amour,
Descends dans cet heureux séjour.

(L'HYMEN descend dans un char accompagné de l'AMOUR, pendant que le chœur chante ; l'HYMEN et l'AMOUR forment une danse caractérisée ; ils se fuient , ils se chassent tour à tour ; ils se réunissent , ils s'embrassent et changent de flambeau.

D U O .

Charmant Hymen , dieu tendre , dieu fidelle ,
 Sois la source éternelle
 Du bonheur des humains :
 Régniez , race immortelle ,
 Féconde en souverains.

P R E M I E R E V O I X . S E C O N D E V O I X .

Donnez de justes lois. Triomphez par les armes.

P R E M I E R E V O I X .

Epargnez tant de sang , effuyez tant de larmes.

S E C O N D E V O I X .

Non , c'est à la victoire à nous donner la paix.

Ensemble.

Dans vos mains gronde le tonnerre ,

Effrayez }
 Rassurez } la terre.

Frappez vos ennemis , répandez vos bienfaits.
 (*on reprend.*)

Charmant Hymen , dieu tendre , &c.

(*on danse.*)

BALLET GENERAL DES QUATRE QUADRILLES.

GRAND CHOEUR.

Régnez, race immortelle,
Féconde en souverains, &c.

Fin du Divertissement.

LE TEMPLE

DE

LA GLOIRE.

Fête donnée à Versailles le 27 novembre
1745.

Mis en musique par Rameau.

LE TEMPLE

DE

L'ACROÏRE

Le don de l'Académie de Vellestrie le 27 novembre

1743

Mis en dépôt par l'Académie

P R E F A C E.

A P R È S une victoire signalée, après la prise de sept villes à la vue d'une armée ennemie, et la paix offerte par le vainqueur, le spectacle le plus convenable qu'on pût donner au souverain et à la nation qui ont fait ces grandes actions, était le Temple de la Gloire.

Il était temps d'essayer si le vrai courage, la modération, la clémence qui suit la victoire, la félicité des peuples, étaient des sujets aussi susceptibles d'une musique touchante que de simples dialogues d'amour, tant de fois répétés sous des noms différens, et qui semblaient réduire à un seul genre la poésie lyrique.

Le célèbre *Metastasio*, dans la plupart des fêtes qu'il composa pour la cour de l'empereur *Charles VI*, osa faire chanter des maximes de morale, et elles plurent; on a mis ici en action ce que ce génie singulier avait eu la hardiesse de présenter sans le secours de la fiction et sans l'appareil du spectacle.

Ce n'est pas une imagination vaine et romanesque que le trône de la Gloire élevé auprès du séjour des Muses, et la caverne de l'Envie placée entre ces deux temples. Que la Gloire doive nommer l'homme le plus digne d'être couronné par elle, ce n'est là que l'image sensible du jugement des honnêtes gens, dont l'approbation est le prix le plus flatteur que puissent se proposer les princes; c'est cette estime des contemporains qui assure celle de la postérité; c'est elle qui a mis les *Titus* au-dessus des *Domitiens*, *Louis XII* au-dessus de *Louis XI*, et qui a distingué *Henri IV* de tant de rois.

On introduit ici trois espèces d'hommes qui se présentent à la Gloire, toujours prête à recevoir ceux qui le méritent, et à exclure ceux qui sont indignes d'elle.

Le second acte désigne, sous le nom de *Bélus*, les conquérans injustes et sanguinaires dont le cœur est faux et farouche.

Bélus, enivré de son pouvoir, méprisant ce qu'il a aimé, sacrifiant tout à une ambition cruelle, croit que des actions barbares

et

et heureuses doivent lui ouvrir ce temple ; mais il en est chassé par les Muses qu'il dédaigne , et par les dieux qu'il brave.

Bacchus, conquérant de l'Inde , abandonné à la mollesse et aux plaisirs , parcourant la terre avec ses bacchantes , est le sujet du troisième acte ; dans l'ivresse de ses passions , à peine cherche-t-il la Gloire ; il la voit , il en est touché un moment , mais les premiers honneurs de ce temple ne sont pas dûs à un homme qui a été injuste dans ses conquêtes et effréné dans ses voluptés.

Cette place est dûe au héros qui paraît au quatrième acte ; on a choisi *Trajan* parmi les empereurs romains qui ont fait la gloire de Rome et le bonheur du monde. Tous les historiens rendent témoignage que ce prince avait les vertus militaires et sociales , et qu'il les couronnait par la justice. Plus connu encore par ses bienfaits que par ses victoires , il était humain , accessible ; son cœur était tendre , et cette tendresse était dans lui une vertu ; elle répandait un charme inexprimable sur ces grandes qualités qui prennent souvent un caractère de dureté dans une ame qui n'est que juste.

Théâtre. Tome IX.

+ O -

Il savait éloigner de lui la calomnie ; il cherchait le mérite modeste pour l'employer et le récompenser , parce qu'il était modeste lui-même ; et il le démêlait , parce qu'il était éclairé : il déposait avec ses amis le faste de l'empire , fier avec ses seuls ennemis ; et la clémence prenait la place de cette hauteur après la victoire. Jamais on ne fut plus grand et plus simple ; jamais prince ne goûta comme lui , au milieu des soins d'une monarchie immense , les douceurs de la vie privée et les charmes de l'amitié. Son nom est encore cher à toute la terre ; sa mémoire même fait encore des heureux : elle inspire une noble et tendre émulation aux cœurs qui sont nés dignes de l'imiter.

Trajan , dans ce poëme , ainsi que dans sa vie , ne court pas après la Gloire ; il n'est occupé que de son devoir , et la Gloire vole au-devant de lui ; elle le couronne , elle le place dans son temple ; il en fait le temple du bonheur public. Il ne rapporte rien à soi , il ne songe qu'à être bienfaiteur des hommes ; et les éloges de l'empire entier viennent le chercher , parce qu'il ne cherchait que le bien de l'empire.

Voilà le plan de cette fête, il est au-
 dessus de l'exécution, et au-dessous du sujet;
 mais quelque faiblement qu'il soit traité,
 on se flatte d'être venu dans un temps où
 ces seules idées doivent plaire.

PERSONNAGES CHANTANS

DANS TOUS LES CHOEURS.

Du côté du Roi, huit femmes et seize hommes.

Du côté de la Reine, huit femmes et seize hommes.

Mufettes, haut-bois, bassons.

PERSONNAGES chantans au premier acte.

L'ENVIE.

APOLLON.

UNE MUSE.

Démons de la fuite de l'*Envie*.

Muses et Héros de la fuite d'*Apollon*.

PERSONNAGES dansans au premier acte.

Huit Démons.

Sept Héros.

Les neuf Muses.

LE TEMPLE

DE

LA GLOIRE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la caverne de l'ENVIE. On voit à travers les ouvertures de la caverne une partie du TEMPLE DE LA GLOIRE qui est dans le fond, et les berceaux des Muses qui sont sur les ailes.

L'ENVIE et ses suivans, *une torche à la main.*

L'ENVIE.

PROFONDS abymes du Ténare,
Nuit affreuse, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, dieux du Tartare,
Eclipsez le jour qui me luit ;
Démons, apportez-moi votre secours barbare
Contre le dieu qui me poursuit.

Les Muses et la Gloire ont élevé leur temple

Dans ces paisibles lieux :

Qu'avec horreur je les contemple !

Que leur éclat blesse mes yeux !

Profonds abymes du Ténare ,
 Nuit affreuse , éternelle nuit ,
 Dieux de l'oubli , dieux du Tartare ,
 Eclipez le jour qui me luit ;
 Démons , apportez-moi votre secours barbare
 Contre le dieu qui me poursuit.

S U I T E D E L' E N V I E .

Notre gloire est de détruire ,
 Notre fort est de nuire ;
 Nous allons renverser ces affreux monumens :
 Nos coups redoutables
 Sont plus inévitables
 Que les traits de la mort et le pouvoir du temps.

L' E N V I E .

Hâtez-vous , vengez mon outrage ;
 Des Muses que je hais embrasez le bocage ;
 Ecrasez sous ces fondemens
 Et la Gloire, et son temple, et ses heureux enfans
 Que je hais encor davantage.
 Démons , ennemis des vivans ,
 Donnez ce spectacle à ma rage.

*Les suivans de l'ENVIE dansent et forment un ballet figuré ;
 un héros vient au milieu de ces furies étonnées à son
 approche ; il se voit interrompu par les suivans de l'ENVIE,
 qui veulent en vain l'effrayer.*

APOLLON entre, suivi des Muses, de demi-dieux et de héros.

A P O L L O N.

Arrêtez, monstres furieux.

Fuis mes traits, crains mes feux, implacable Furie.

L' E N V I E.

Non, ni les mortels ni les dieux

Ne pourront défarmer l'Envie.

A P O L L O N.

Oses-tu fuivre encor mes pas ?

Oses-tu soutenir l'éclat de ma lumière ?

L' E N V I E.

Je troublerai plus de climats

Que tu n'en vois dans ta carrière.

A P O L L O N.

Muses et demi-dieux, vengez-moi, vengez-vous.

Les héros et les demi-dieux saisissent l'ENVIE.

L' E N V I E.

Non, c'est en vain que l'on m'arrête.

A P O L L O N.

Etouffez ces serpens qui sifflent sur sa tête.

L' E N V I E.

Ils renaîtront cent fois pour servir mon courroux.

A P O L L O N.

Le ciel ne permet pas que ce monstre périsse ;

Il est immortel comme nous :

Qu'il souffre un éternel supplice.

Que du bonheur du monde il soit infortuné ;

Qu'auprès de la Gloire il gémissé,

Qu'à son trône il soit enchaîné.

L'antre de l'ENVIE s'ouvre , et laisse voir LE TEMPLE DE LA GLOIRE ; on l'enchaîne aux pieds du trône de cette déesse.

CHOEUR DES MUSES ET DEMI-DIEUX.

Ce monstre toujours terrible
Sera toujours abattu :
Les arts , la gloire , la vertu
Nourriront sa rage inflexible.

A P O L L O N *aux Muses.*

Vous , entre sa caverne horrible
Et ce temple où la Gloire appelle les grands cœurs ,
Chantez , filles des Dieux , sur ce coteau paisible :
La Gloire et les Muses sont sœurs.

La caverne de l'ENVIE achève de disparaître. On voit les deux coteaux du Parnasse ; des berceaux ornés de guirlandes de fleurs sont à mi-côte , et le fond du théâtre est composé de trois arcades de verdure , à travers lesquelles on voit le temple de la GLOIRE dans le lointain.

A P O L L O N *continue.*

Pénétrez les humains de vos divines flammes ,
Charmez , instruisez l'univers ,
Régnez , répandez dans les âmes
La douceur de vos concerts.

Pénétrez les humains de vos divines flammes ,
Charmez , instruisez l'univers.

Danse des Muses et des héros.

CHOEUR

CHOEUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes ,
 Nous chantons , nous donnons la paix ;
 Mais tous les cœurs ne sont pas faits
 Pour sentir le prix de nos charmes.

UNE MUSE.

Qu'à nos lois à jamais dociles ,
 Dans nos champs , nos tendres pasteurs ,
 Toujours simples , toujours tranquilles ,
 Ne cherchent point d'autres honneurs :
 Que quelquefois , loin des grandeurs ,
 Les rois viennent dans nos afiles.

CHOEUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes ,
 Nous chantons , nous donnons la paix ;
 Mais tous les cœurs ne sont pas faits
 Pour sentir le prix de nos charmes.

Fin du premier acte.

PERSONNAGES chantans au deuxième acte.

LIDIE.

ARSINE, confidente de *Lidie*.

BERGERS ET BERGERES.

UNE BERGERE.

UN BERGER.

UN AUTRE BERGER.

BELUS.

Rois captifs, et Soldats de la fuite de *Bélus*.

APOLLON.

Les neuf Muses.

PERSONNAGES dansans au deuxième acte.

BERGERS ET BERGERES.

ACTE II. (a)

Le théâtre représente le bocage des Muses. Les deux côtés du théâtre sont formés des deux collines du Parnasse : des berceaux entrelacés de lauriers et de fleurs règnent sur le penchant des collines ; au-dessous sont des grottes percées à jour , ornées comme les berceaux , dans lesquelles sont des bergers et bergères ; le fond est composé de trois grands berceaux en architecture.

LIDIE, ARSINE, BERGERS
et BERGERES.

LIDIE.

OUI , parmi ces bergers aux Muses consacrés,
Loin d'un tyran superbe et d'un amant volage ,
Je trouverai la paix , je calmerai l'orage

Qui trouble mes sens déchirés.

ARSINE.

Dans ces retraites paisibles

Les Muses doivent calmer

Les cœurs purs , les cœurs sensibles ,

Que la cour peut opprimer.

Cependant vous pleurez ; votre œil en vain contemple

Ces bois , ces nymphes , ces pasteurs ;

De leur tranquillité suivez l'heureux exemple.

LIDIE.

La Gloire a vers ces lieux fait élever son temple ,

La honte habite dans mon cœur !
 La Gloire en ce jour même, au plus grand roi du monde
 Doit donner de ses mains un laurier immortel ;
 Bélus va l'obtenir.

A R S I N E.

Votre douleur profonde
 Redouble à ce nom si cruel.

L I D I E.

Bélus va triompher de l'Asie enchaînée ;
 Mon cœur et mes Etats font au rang des vaincus.
 L'ingrat me promettait un brillant hymenée ;
 Il me trompait du moins ; il ne me trompe plus ,
 Il me laisse ; je meurs , et meurs abandonnée !

A R S I N E.

Il a trahi vingt rois ; il trahit vos appas :
 Il ne connaît qu'une aveugle puissance.

L I D I E.

Mais , vers la Gloire il adresse ses pas ;
 Pourra-t-il sans rougir soutenir ma présence ?

A R S I N E.

Les tyrans ne rougissent pas.

L I D I E.

Quoi , tant de barbarie avec tant de vaillance !
 O Muses , foyez mon appui ;
 Secourez-moi contre moi-même ;
 Ne permettez pas que j'aime
 Un roi qui n'aime que lui.

LES BERGERS ET LES BERGERES,
*consacrés aux muses, sortent des antres du Parnasse, au
 son des instrumens champêtres.*

L I D I E *aux Bergers.*

VENEZ, tendres Bergers, vous qui plaignez mes larmes,
 Mortels heureux, des Muses inspirés,
 Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
 De la paix que vous célébrez.

LES BERGERS EN CHOEUR.

Oserons-nous chanter sur nos faibles mufettes,
 Lorsque les horribles trompettes
 Ont épouvanté les échos ?

U N E B E R G E R E.

Que veulent donc tous ces héros ?
 Pourquoi troublent-ils nos retraites ?

L I D I E.

Au temple de la Gloire ils cherchent le bonheur.

LES BERGERS.

Il est aux lieux où vous êtes,
 Il est au fond de notre cœur.

U N B E R G E R.

Vers ce temple, où la mémoire
 Consacre les noms fameux,
 Nous ne levons point nos yeux ;
 Les Bergers sont assez heureux

Pour voir au moins que la Gloire
N'est point faite pour eux.

(on entend un bruit de timbales et de trompettes.)

CHOEUR DE GUERRIERS qu'on ne voit pas encore.

La guerre sanglante ,

La mort , l'épouvante

Signalent nos fureurs.

Livrons-nous un passage ,

A travers le carnage ,

Au faite des grandeurs.

PETIT CHOEUR DE BERGERS.

Quels sons affreux , quel bruit sauvage !

O Muses , protégez nos fortunés climats.

U N B E R G E R.

O Gloire dont le nom semble avoir tant d'appas ,

Serait-ce là votre langage ?

BELUS paraît sous le berceau du milieu , entouré de ses guerriers ; il est sur un trône porté par huit rois enchaînés.

B E L U S.

R O I S qui portez mon trône , esclaves couronnés ,

Que j'ai daigné choisir pour orner ma victoire ;

Allez , allez m'ouvrir le temple de la Gloire ,

Préparez les honneurs qui me sont destinés.

(il descend et continue.)

Je veux que votre orgueil seconde

Les foins de ma grandeur ;

La Gloire , en m'élevant au premier rang du monde ,
Honore assez votre malheur.

(sa suite sort.)

On entend une musique douce.

Mais quels accens pleins de mollesse
Offensent mon oreille et révoltent mon cœur !

L I D I E.

L'humanité , grands Dieux , est-elle une faiblesse ?

Parjure amant , cruel vainqueur ,

Mes cris te poursuivront sans cesse.

B E L U S.

Vos plaintes et vos cris ne peuvent m'arrêter ;

La Gloire loin de vous m'appelle ;

Si je pouvais vous écouter ,

Je deviendrais indigne d'elle.

L I D I E.

Non , la Gloire n'est point barbare et sans pitié ;

Non , tu te fais des Dieux à toi-même semblables ;

A leurs autels tu n'as sacrifié

Que les pleurs et le sang des mortels misérables.

B E L U S.

Ne condamnez point mes exploits ;

Quand on se veut rendre le maître ,

On est malgré soi quelquefois

Plus grand qu'on ne voudrait être.

L I D I E.

Que je hais tes exploits heureux !

Que le fort t'a changé ! que ta grandeur t'égare !

Peut-être es-tu né généreux :
Ton bonheur t'a rendu barbare.

B E L U S.

Je suis né pour dompter , pour changer l'univers :
Le faible oiseau dans un bocage
Fait entendre ses doux concerts ;
L'aigle qui vole au haut des airs
Porte la foudre et le ravage.

Cessez de m'arrêter par vos murmures vains,
Et laissez-moi remplir mes augustes destins.

(*Bélus sort pour aller au temple.*)

L I D I E.

O Muses , puissantes Déesse,
De cet ambitieux fléchissez la fierté ;
Secourez-moi contre sa cruauté,
Ou du moins contre mes faiblesses.

A POLLON et les Muses descendent dans un char qui
repose par les deux bouts sur les deux collines du Parnasse.

(*elles chantent en chœur.*)

Nous adoucissons
Par nos arts aimables
Les cœurs impitoyables,
Ou nous les punissons.

A P O L L O N.

Bergers , qui dans ces bocages
Apprîtes nos chants divins ,

Vous calmez les monstres sauvages ,
Fléchissez les cruels humains.

LES BERGERS *dansent.*

A P O L L O N.

Vole, Amour, Dieu des Dieux, embellis mon empire,

Défarme la guerre en fureur :

D'un regard, d'un mot, d'un sourire

Tu calmes le trouble et l'horreur ;

Tu peux changer un cœur,

Je ne peux que l'instruire.

Vole, Amour, Dieu des Dieux, embellis mon empire,

Défarme la guerre en fureur.

B E L U S *rentre, suivi de ses guerriers.*

Quoi, ce temple pour moi ne s'ouvre point encore ?

Quoi, cette Gloire que j'adore

Près de ces lieux prépara mes autels ;

Et je ne vois que de faibles mortels,

Et de faibles dieux que j'ignore ?

CHOEUR DE BERGERS.

C'est assez vous faire craindre ;

Faites-vous enfin chérir ;

Ah qu'un grand cœur est à plaindre,

Quand rien ne peut l'attendrir !

U N E B E R G E R E.

D'une beauté tendre et soumise

Si tu trahis les appas,

Cruel vainqueur, n'espère pas

Que la Gloire te favorise.

U N B E R G E R.

Quoi, vers la Gloire il a porté ses pas,
Et son cœur serait infidelle ?

Ah, parmi nous une honte éternelle
Est le supplice des ingrats.

B E L U S.

Qu'entends-je ! il est au monde un peuple qui m'offense ?
Quelle est la faible voix qui murmure en ces lieux,
Quand la terre tremble en silence ?
Soldats, délivrez-moi de ce peuple odieux.

L E C H O E U R D E S M U S E S.

Arrêtez, respectez les Dieux
Qui protègent l'innocence.

B E L U S.

Des Dieux ! Oseraient-ils suspendre ma vengeance ?

A P O L L O N *et les Muses.*

Ciel, couvrez-vous de feux ; tonnerres, éclatez :
Tremble, fuis les dieux irrités.

(*on entend le tonnerre, et des éclairs partent du char où sont
les Muses avec Apollon.*)

A P O L L O N *seul.*

Loin du temple de la Gloire,
Cours au temple de la Fureur :
On gardera de toi l'éternelle mémoire,
Avec une éternelle horreur.

L E C H O E U R *d'Apollon et des Muses.*

Cœur implacable,
Apprends à trembler :

La mort te fuit , la mort doit immoler
 Ce fortuné coupable.
 Cœur implacable ,
 Apprends à trembler.

B E L U S.

Non , je ne tremble point , je brave le tonnerre ;
 Je méprise ce temple , et je hais les humains :
 J'embraferai de mes puissantes mains
 Les tristes restes de la terre.

C H O E U R.

Cœur implacable ,
 Apprends à trembler :
 La mort te fuit , la mort doit immoler
 Ce fortuné coupable.
 Cœur implacable ,
 Apprends à trembler.

A P O L L O N *et les Muses, à Lidie.*

Toi qui gémiss d'un amour déplorable ,
 Eteins ses feux , brise ses traits :
 Goûte par nos bienfaits
 Un calme inaltérable.

(*les Bergers et les Bergères emmènent Lidie.*)

Fin du second acte.

PERSONNAGES chantans au troisieme acte.

LE GRAND-PRETRE de la Gloire.

UNE PRETRESSE.

CHOEUR de Prêtres et de Prêtresses de la Gloire.

UN GUERRIER, fuyant de *Bacchus*.

UNE BACCHANTE.

BACCHUS.

ERIGONE.

Guerriers, Egypans, Bacchantes et Satyres
de la fuite de *Bacchus*.

PERSONNAGES dansans au troisieme acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Cinq Prêtresses de la Gloire.

Quatre Héros.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Neuf Bacchantes.

Six Egypans.

Huit Satyres.

ACTE III.

Le théâtre représente l'avenue et le frontispice du TEMPLE DE LA GLOIRE. Le trône que la Gloire a préparé pour celui qu'elle doit nommer le plus grand des hommes est vu dans l'arrière-théâtre ; il est supporté par des vertus, et l'on y monte par plusieurs degrés.

LE GRAND-PRETRE de la Gloire , couronné de lauriers , une palme à la main , entouré des Prêtres et des Prêtresses de la Gloire.

U N E P R E T R E S S E .

GLOIRE enchanteresse,
 Superbe maîtresse
 Des rois , des vainqueurs ,
 L'ardente jeuneffe ,
 La froide vieilleffe
 Briguent tes faveurs.

L E C H O E U R .

Gloire enchanteresse , &c.

L A P R E T R E S S E .

Le prétendu sage
 Croit avoir brisé
 Ton noble esclavage :
 Il s'est abusé ;
 C'est un amant méprisé :
 Son dépit est un hommage.

LE GRAND-PRETRÉ.

Déesse des héros, du vrai sage et des rois,

Source noble et féconde

Et des vertus et des exploits,

O Gloire, c'est ici que ta puissante voix

Doit nommer par un juste choix

Le premier des maîtres du monde.

Venez, volez, accourez tous,

Arbitres de la paix, et foudres de la guerre,

Vous qui domptez, vous qui calmez la terre,

Nous allons couronner le plus digne de vous.

(Danse de héros, avec les prêtresses de la Gloire.)

Les suivans de BACCHUS arrivent avec des Bacchantes,

et des Menades, couronnés de lierre, le thyrsé à la main.

UN GUERRIER, suivant de Bacchus.

BACCHUS est en tous lieux notre guide invincible ;

Ce héros fier et bienfaisant

Est toujours aimable et terrible :

Préparez le prix qui l'attend.

UNE BACCHANTE ET LE CHOEUR.

Le Dieu des plaisirs va paraître,

Nous annonçons notre maître ;

Ses douces fureurs

Dévorent nos cœurs.

(pendant ce chœur, les prêtres de la Gloire rentrent dans
le temple, dont les portes se ferment.)

LE GUERRIER.

Les tigres enchaînés conduisent sur la terre

Erigone et Bacchus ;

Les victorieux , les vaincus ,

Tous les dieux des plaisirs , tous les dieux de la guerre

Marchent ensemble confondus.

(on entend le bruit des trompettes , des hautbois et des flûtes , alternativement.)

LA BACCHANTE.

Je vois la tendre Volupté

Sur le char sanglant de Bellone ;

Je vois l'Amour qui couronne

La valeur et la beauté.)

(Bacchus et Erigone paraissent sur un char traîné par des tigres , entouré de Guerriers , de Bacchantes , d'Egyptiens et de Satyres.)

BACCHUS.

Erigone , objet plein de charmes ,

Objet de ma brûlante ardeur ,

Je n'ai point inventé dans les horreurs des armes

Ce nectar des humains , nécessaire au bonheur ,

Pour consoler la terre , et pour sécher ses larmes ;

C'était pour enflammer ton cœur.

Bannissons la raison de nos brillantes fêtes :

Non , je ne la connus jamais

Dans mes plaisirs , dans mes conquêtes ;

Non , je t'adore , et je la hais.

Bannissons la raison de nos brillantes fêtes,

E R I G O N E.

Conservez-la plutôt pour augmenter vos feux ;
Bannissez seulement le bruit et le ravage :

Si par vous le monde est heureux ,
Je vous aimerai davantage.

B A C C H U S.

Les faibles sentimens offensent mon amour ;

Je veux qu'une éternelle ivresse
De gloire , de grandeur , de plaisirs , de tendresse ,
Règne sur mes sens tour à tour.

E R I G O N E.

Vous alarmez mon cœur ; il tremble de se rendre ;
De vos emportemens il est épouvanté :

Il ferait plus transporté,
Si le vôtre était plus tendre.

B A C C H U S.

Partagez mes transports divins ;
Sur mon char de victoire , au sein de la mollesse ,
Rendez le ciel jaloux , enchaînez les humains ;
Un dieu plus fort que moi nous entraîne et nous presse.

Que le thyrsè règne toujours
Dans les plaisirs et dans la guerre ;

Qu'il tienne lieu du tonnerre
Et des flèches des amours.

L E C H O E U R.

Que le thyrsè règne toujours
Dans les plaisirs et dans la guerre ;

Qu'il

Qu'il tienne lieu du tonnerre ,
Et des flèches des amours.

E R I G O N E.

Quel dieu de mon ame s'empare !

Quel désordre impétueux !

Il trouble mon cœur , il l'égare :

L'amour seul rendrait plus heureux.

B A C C H U S.

Mais quel est dans ces lieux ce temple solitaire ?

A quels dieux est-il consacré ?

Je suis vainqueur ; j'ai su vous plaire :

Si Bacchus est connu , Bacchus est adoré.

UNDES SUIVANS *de Bacchus.*

La Gloire est dans ces lieux le seul dieu qu'on adore ;

Elle doit aujourd'hui placer sur ses autels

Le plus auguste des mortels.

Le vainqueur bienfaisant des peuples de l'aurore

Aura ces honneurs solennels.

E R I G O N E.

Un si brillant hommage

Ne se refuse pas.

L'amour seul me guidait sur cet heureux rivage ;

Mais on peut détourner ses pas ,

Quand la Gloire est sur le passage.

(ensemble.)

La Gloire est une vaine erreur ;

Mais avec vous c'est le bonheur suprême :

C'est vous que j'aime ,

C'est vous qui remplissez mon cœur.

Théâtre. Tome IX.

† Q

B A C C H U S.

Le temple s'ouvre,
La Gloire se découvre.

L'objet de mon ardeur y fera couronné ;
Suivez-moi.

(*le temple de la Gloire paraît ouvert.*)

L E G R A N D - P R E T R E *de la Gloire.*

Téméraire , arrête ;

Ce laurier ferait profané ,

S'il avait couronné ta tête !

Bacchus qu'on célèbre en tous lieux

N'a point ici la préférence ;

Il est une vaste distance

Entre les noms connus et les noms glorieux.

E R I G O N E.

Eh quoi , de ses présens la Gloire est-elle avare

Pour ses plus brillans favoris ?

B A C C H U S.

J'ai versé des bienfaits sur l'univers soumis.

Pour qui sont ces lauriers que votre main prépare ?

L E G R A N D - P R E T R E.

Pour des vertus d'un plus haut prix.

Contentez-vous , Bacchus , de régner dans vos fêtes ,

D'y noyer tous les maux que vos fureurs ont faits.

Laissez-nous couronner de plus belles conquêtes

Et de plus grands bienfaits.

B A C C H U S.

Peuple vain , peuple fier , enfans de la tristesse ,

Vous ne méritez pas des dons si précieux.

Bacchus vous abandonne à la froide sagesse ;

Il ne saurait vous punir mieux.

Volez , suivez-moi , troupe aimable ,

Venez embellir d'autres lieux.

Par la main des plaisirs , des amours et des jeux ,

Versez ce nectar délectable ,

Vainqueur des mortels et des dieux ;

Volez , suivez-moi , troupe aimable ,

Venez embellir d'autres lieux.

B A C C H U S E T E R I G O N E.

Parcourons la terre

Au gré de nos désirs ,

Du temple de la guerre

Au temple des plaisirs.

(on danse.)

U N E B A C C H A N T E avec le Chœur.

Bacchus , fier et doux vainqueur ,

Conduis mes pas , règne en mon cœur ;

La Gloire promet le bonheur ,

Et c'est Bacchus qui nous le donne.

Raison , tu n'es qu'une erreur ,

Et le chagrin t'environne.

Plaisir , tu n'es point trompeur ,

Mon ame à toi s'abandonne.

Bacchus , fier et doux vainqueur , &c.

Fin du troisième acte.

Q 2

PERSONNAGES chantans au quatrième acte.

PLAUTINE.

JUNIE, }
FANIE, } confidentes de *Plautine*.

PRETRES de *Mars* et PRETRESSES de *Vénus*.

TRAJAN.

GUERRIERS de la fuite de *Trajan*.

Six ROIS vaincus à la fuite de *Trajan*.

ROMAINS et ROMAINES.

LA GLOIRE.

SUIVANS de la *Gloire*.

PERSONNAGES dansans au quatrième acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Quatre Prêtres de *Mars*.

Cinq Prêtresses de *Vénus*.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Suivans de la *Gloire*, cinq hommes et quatre femmes.

A C T E I V.

Le théâtre représente la ville d'Artaxate à demi-ruinée , au milieu de laquelle est une place publique ornée d'arcs de triomphe , chargés de trophées.

PLAUTINE, JUNIE, FANIE.

PLAUTINE.

REVIENS, divin Trajan, vainqueur doux et terrible;
Le monde est mon rival, tous les cœurs font à toi;
Mais, est-il un cœur plus sensible,
Et qui t'adore plus que moi ?

Les Parthes font tombés sous ta main foudroyante ;
Tu punis , tu venges les rois.
Rome est heureuse et triomphante ;
Tes bienfaits passent tes exploits.

Reviens, divin Trajan, vainqueur doux et terrible ;
Le monde est mon rival, tous les cœurs font à toi ;
Mais, est-il un cœur plus sensible,
Et qui t'adore plus que moi ?

FANIE.

Dans ce climat barbare, au sein de l'Arménie,
Osez-vous affronter les horreurs des combats ?

PLAUTINE.

Nous étions protégés par son puissant génie,
Et l'amour conduisait mes pas.

J U N I E.

L'Europe reverra son vengeur et son maître ;
Sous ces arcs triomphaux on dit qu'il va paraître.

P L A U T I N E.

Ils sont élevés par mes mains.

Quel doux plaisir succède à ma douleur profonde !
Nous allons contempler dans le maître du monde
Le plus aimable des humains.

J U N I E.

Nos soldats triomphans , enrichis , pleins de gloire,
Font voler son nom jusqu'aux cieux.

F A N I E.

Il se dérobe à leur chants de victoire ,
Seul , sans pompe et sans fuite , il vient orner ces lieux.

P L A U T I N E.

Il faut à des héros vulgaires
La pompe et l'éclat des honneurs ;
Ces vains appuis sont nécessaires
Pour les vaines grandeurs.
Trajan seul est suivi de sa gloire immortelle ;
On croit voir près de lui l'univers à genoux ;
Et c'est pour moi qu'il vient ! ce héros m'est fidelle !
Grands Dieux , vous habitez dans cette ame si belle ,
Et je la partage avec vous !

TRAJAN, PLAUTINE, Suite.

PLAUTINE, courant au-devant de Trajan.

ENFIN, je vous revois ; le charme de ma vie
M'est rendu pour jamais.

TRAJAN.

Le ciel me vend cher ses bienfaits,
Ma félicité m'est ravie.

Je reviens un moment pour m'arracher à vous,
Pour m'animer d'une vertu nouvelle,
Pour mériter, quand Mars m'appelle,
D'être empereur de Rome et d'être votre époux.

PLAUTINE.

Que dites-vous ? Quel mot funeste !

Un moment ! vous, ô Ciel ! un seul moment me reste,
Quand mes jours dépendaient de vous revoir toujours.

TRAJAN.

Le ciel en tous les temps m'accorda son secours ;
Il me rendra bientôt aux charmes que j'adore.

C'est pour vous qu'il a fait mon cœur.

Je vous ai vue, et je ferai vainqueur.

PLAUTINE.

Quoi, ne l'êtes-vous pas ? Quoi, serait-il encore
Un roi que votre main n'aurait pas défarmé ?

Tout n'est-il pas soumis, du couchant à l'aurore ?

L'univers n'est-il pas calmé ?

T R A J A N.

On ose me trahir.

P L A U T I N E.

Non , je ne puis vous croire ;
On ne peut vous manquer de foi,

T R A J A N.

Des Parthes terrassés l'inexorable roi
S'irrite de sa chute , et brave ma victoire.
Cinq rois qu'il a féduits sont armés contre moi ;
Ils ont joint l'artifice aux excès de la rage ;
Ils font au pied de ces remparts ;
Mais j'ai pour moi les dieux, les Romains, mon courage,
Et mon amour et vos regards.

P L A U T I N E.

Mes regards vous suivront ; je veux que sur ma tête
Le ciel épuisse son courroux.
Je ne vous quitte pas , je braverai leurs coups ;
J'écarterai la mort qu'on vous apprête ,
Je mourrai du moins près de vous.

T R A J A N.

Ah , ne m'accablez point ; mon cœur est trop sensible ;
Ah , laissez-moi vous mériter.
Vous m'aimez , il suffit , rien ne m'est impossible ,
Rien ne pourra me résister.

P L A U T I N E.

Cruel , pouvez-vous m'arrêter ?
J'entends déjà les cris d'un ennemi perfide.

T R A J A N.

T R A J A N.

J'entends la voix du devoir qui me guide.
 Je vole ; demeurez ; la victoire me fuit.
 Je vole ; attendez tout de mon peuple intrépide ,
 Et de l'amour qui me conduit.

(ensemble.)

Je vais }
 Allez } punir un barbare ,

Terrasser sous { mes } coups
 vos }

L'ennemi qui nous sépare ,
 Qui m'arrache un moment à vous.

P L A U T I N E.

Il m'abandonne à ma douleur mortelle ;
 Cher amant , arrêtez : ah ! détournez les yeux ,
 Voyez encor les miens.

T R A J A N , au fond du théâtre.

O Dieux ! ô justes Dieux !
 Veillez sur l'empire et sur elle.

P L A U T I N E.

Il est déjà loin de ces lieux.
 Devoir , es-tu content ? Je meurs , et je l'admire.

Ministres du Dieu des combats ,
 Prêtresses de Vénus , qui veillez sur l'em pire ,
 Percez le ciel de cris , accompagnez mes pas ,
 Secondez l'amour qui m'inspire.

Théâtre. Tome IX.

† R

CHOEUR DES PRETRES DE MARS.

Fier Dieu des alarmes,
 Protège nos armes,
 Conduis nos étendards.

CHOEUR DES PRETRESSES DE VENUS.

Déesse des Grâces,
 Vole sur ses traces,
 Enchaîne le dieu Mars.

(on danse.)

CHOEUR DES PRETRESSES.

Mère de Rome et des amours paisibles,
 Viens tout ranger sous ta charmante loi,
 Viens couronner nos Romains invincibles ;
 Ils font tous nés pour l'amour et pour toi.

P L A U T I N E.

Dieux puissans , protégez votre vivante image ;
 Vous étiez autrefois des mortels comme lui ;
 C'est pour avoir régné comme il règne aujourd'hui
 Que le ciel est votre partage.

(on danse.)

(on entend un CHOEUR de Romains qui avancent lentement
 sur le théâtre.)

Charmant héros , qui pourra croire
 Des exploits si prompts et si grands ?
 Tu te fais en peu de temps
 La plus durable mémoire.

J U N I E.

Entendez-vous ces cris et ces chants de victoire ?

F A N I E.

Trajan revient vainqueur.

P L A U T I N E.

En pouviez-vous douter ?

Je vois ces rois captifs , ornemens de sa gloire ;
Il vient de les combattre , il vient de les dompter.

J U N I E.

Avant de les punir par ses lois légitimes ,

Avant de frapper ses victimes ,

A vos genoux il veut les présenter.

TRAJAN paraît, entouré des aigles romaines et de faisceaux ;
les rois vaincus sont enchaînés à sa suite.

T R A J A N.

Rois qui redoutez ma vengeance ,

Qui craignez les affronts aux vaincus destinés ,

Soyez désormais enchaînés

Par la seule reconnaissance.

Plautine est en ces lieux , il faut qu'en sa présence

Il ne soit point d'infortunés.

LES ROIS se relevant , chantent avec le chœur.

O grandeur ! O clémence !

Vainqueur égal aux dieux ,

Vous avez leur puissance ,

Vous pardonnez comme eux.

P L A U T I N E.

Vos vertus ont passé mon espérance même ;

Mon cœur est plus touché que celui de ces rois.

R 2

T R A J A N.

Ah , s'il est des vertus dans ce cœur qui vous aime ,
 Vous favez à qui je les dois.

J'ai voulu des humains mériter le suffrage ,
 Dompter les rois , briser leurs fers ,
 Et vous apporter mon hommage
 Avec les vœux de l'univers.

Ciel ! que vois-je en ces lieux ?

LA GLOIRE *descend d'un vol précipité, une couronne
 de laurier à la main.*

L A G L O I R E.

Tu vois ta récompense,
 Le prix de tes exploits , surtout de ta clémence ;
 Mon trône est à tes pieds ; tu règnes avec moi.

(le théâtre change et représente le Temple de la Gloire.)

Elle continue.

Plus d'un héros , plus d'un grand roi ,
 Jaloux en vain de sa mémoire ,
 Vola toujours après la Gloire ,
 Et la Gloire vole après toi.

LES SUIVANS *de la Gloire , mêlés aux romains et aux
 romaines , forment des danses.*

U N R O M A I N.

Régnez en paix après tant d'orages ,
 Triomphez dans nos cœurs satisfaits.
 Le fort préside aux combats , aux ravages ;
 La Gloire est dans les bienfaits.

Tonnerre , écarte-toi de nos heureux rivages ;
Calme heureux , reviens pour jamais.

Régnez en paix , &c.

C H O E U R.

Le ciel nous seconde ,

Célébrons son choix :

Exemple des rois ,

Délices du monde ,

Vivons sous tes lois.

J U N I E.

Tendre Vénus , à qui Rome est soumise ,

A nos exploits joins tes tendres appas ;

Ordonne à Mars enchanté dans tes bras

Que pour Trajan sa faveur s'éternise.

L E C H O E U R.

Le ciel nous seconde ,

Célébrons son choix :

Exemple des rois ,

Délices du monde ,

Vivons sous tes lois.

T R A J A N.

Des honneurs si brillans sont trop pour mon partage ;

Dieux dont j'éprouve la faveur ,

Dieux de mon peuple , achevez votre ouvrage ,

Changez ce temple auguste en celui du bonheur.

Qu'il serve à jamais aux fêtes

Des fortunés humains ;

R 3

Qu'il dure autant que les conquêtes,
Et que la gloire des Romains.

L A G L O I R E.

Les Dieux ne refusent rien

Au héros qui leur ressemble :

Volez , plaisirs , que sa vertu rassemble ;

Le temple du bonheur fera toujours le mien.

Fin du quatrième acte.

PERSONNAGES chantans au cinquième acte.

Une ROMAINE.

Une BERGERE.

BERGERS et BERGERES.

Un ROMAIN.

Jeunes ROMAINS et ROMAINES.

Tous les acteurs du quatrième acte.

PERSONNAGES dansans au cinquième acte.

ROMAINS et ROMAINES de différens états.

PREMIERE QUADRILLE.

Trois hommes et deux femmes.

DEUXIEME QUADRILLE.

Trois hommes et deux femmes.

TROISIEME QUADRILLE.

Trois femmes et deux hommes.

QUATRIEME QUADRILLE.

Trois femmes et deux hommes.

ACTE V.

Le théâtre change et représente LE TEMPLE DU BONHEUR ; il est formé de pavillons d'une architecture légère , de péristiles , de jardins , de fontaines , &c. Ce lieu délicieux est rempli de Romains et de Romaines de tous états.

CHOEUR.

CHANTONS en ce jour solennel ,

Et que la terre nous réponde :

Un mortel , un seul mortel

A fait le bonheur du monde.

(on danse.)

UNE ROMAINE.

Tout rang , tout sexe , tout âge

Doit aspirer au bonheur.

LE CHOEUR.

Tout rang , tout sexe , tout âge

Doit aspirer au bonheur.

LA ROMAINE.

Le printemps volage ,

L'été plein d'ardeur ,

L'automne plus sage ,

Raïson , badinage ,

Retraite , grandeur ,

Tout rang , tout sexe , tout âge

Doit aspirer au bonheur.

LE CHOEUR.

Tout rang , &c.

(des bergers et des bergères entrent en dansant.)

R 4

U N E B E R G E R E.

Ici les plus brillantes fleurs

N'effacent point les violettes ;

Les étendards et les houlettes

Sont ornés des mêmes couleurs.

Les chants de nos tendres pasteurs

Se mêlent au bruit des trompettes ;

L'amour anime en ces retraites

Tous les regards et tous les cœurs.

Ici les plus brillantes fleurs

N'effacent point les violettes ;

Les étendards et les houlettes

Sont ornés des mêmes couleurs.

*(les seigneurs et les dames romaines se joignent en dansant
aux bergers et aux bergères.)*

U N R O M A I N.

Dans un jour si beau,

Il n'est point d'alarmes ;

Mars est sans armes,

L'Amour sans bandeau.

L E C H O E U R.

Dans un jour si beau, &c.

L E R O M A I N.

La Gloire et les Amours en ces lieux n'ont des ailes

Que pour voler dans nos bras.

La Gloire aux ennemis présentait nos soldats,

Et l'Amour les présente aux belles.

L E C H O E U R.

Dans un jour si beau

Il n'est point d'alarmes ;
 Mars est fans armes ,
 L'Amour fans bandeau.

(on danse.)

TRAJAN paraît avec PLAUTINE , et tous les Romains
 se rangent autour de lui.

CHOEUR.

Toi que la victoire
 Couronne en ce jour ,
 Ta plus belle gloire
 Vient du tendre Amour.

TRAJAN.

O Peuples de héros qui m'aimez et que j'aime ,
 Vous faites mes grandeurs ;
 Je veux régner sur vos cœurs ,
 (montrant Plautine.)

Sur tant d'appas et sur moi-même ;

Montez au haut du ciel , encens que je reçois ,
 Retournez vers les dieux , hommages que j'attire :
 Dieux , protégez toujours ce formidable empire ,
 Inspirez toujours tous les rois.

Montez au haut du ciel , encens que je reçois ,
 Retournez vers les dieux , hommages que j'attire.

Toutes les différentes troupes recommencent leurs danses
 autour de TRAJAN et de PLAUTINE , et terminent
 la fête par un ballet général.

Fin du cinquième et dernier acte.

V A R I A N T E S
DU TEMPLE DE LA GLOIRE.

A C T E I I. (1)

B E L U S.

P E R S O N N A G E S.

LIDIE.

ARSINE, confidente de *Lidie*.

BERGERS ET BERGERES.

UN BERGER.

UNE BERGERE.

BELUS.

Rois captifs, et foldats de la fuite de *Bélus*.

(1) Cet acte, différent de celui qu'on a lu, a été tiré d'une partition du célèbre *Rameau*. Nous ignorons si c'est ici la première idée du poëte, ou si ces changemens avaient été faits pour la reprise du Temple de la Gloire, en 1746. Cependant cet opéra donné à la cour en 1745, en cinq actes, fut représenté à Paris, en 1746, en trois actes seulement, et celui-ci fut alors supprimé.

S C E N E P R E M I E R E .

L I D I E , A R S I N E .

L I D I E .

MUSES, filles du ciel, la paix règne en vos fêtes ;
 Vous suspendez les mortelles douleurs ;
 Dans les cœurs des humains vous calmez les tempêtes ;
 Les jours fereins naissent de vos faveurs.
 Amour, fors de mon cœur ; Amour, brise ma chaîne ,
 Bélus m'abandonne aujourd'hui ;
 Dépit vengeur , trop juste haine ,
 Soyez , s'il se peut , mon appui.
 Amour, fors de mon cœur ; Amour, brise ma chaîne ,
 Ne fois pas tyran comme lui.

A R S I N E .

Les Muses quelquefois calment un cœur sensible ,
 Et pour les implorer vous quittez votre cour ;
 Mais craignez d'y chercher ce guerrier invincible :
 Au temple de la Gloire il vole en ce grand jour ;
 Il en fera plus inflexible.

L I D I E .

Non, je veux dans son cœur porter le repentir.
 Il cherche ici la Gloire, et ce nom me rassure ;
 La Gloire ne pourra choisir
 Un vainqueur injuste et parjure.
 Hélas ! je l'ai cru vertueux.
 Que le fort l'a changé ! que sa grandeur l'égare !
 Je l'ai cru bienfaisant, sensible, généreux ;
 Son bonheur l'a rendu barbare.

A R S I N E .

Il insulte à des rois qu'a domptés sa valeur ;
 Devant lui marche la vengeance ,
 L'orgueil, le faste, la terreur ;
 Et l'Amour fuit de sa présence.

L I D I E.

Que de crimes, ô ciel ! avec tant de vaillance !
 Déeses de ces lieux , appuis de l'innocence ,
 Consolez mon cœur alarmé ,
 Secourez-moi contre moi-même ,
 Et ne permettez pas que j'aime
 Un héros enivré de sa grandeur suprême ,
 Qui n'est plus digne d'être aimé.

S C E N E II.

LIDIE, ARSINE, BERGERS et BERGERES.

(les bergers et bergères entrent en dansant au son des musettes.)

L I D I E.

VENEZ, tendres Bergers, vous qui plaignez mes larmes,
 Mortels heureux, des Muses inspirés,
 Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
 De la paix que vous célébrez.

C H O E U R D E S B E R G E R S.

Oserons-nous chanter sur nos faibles musettes,
 Lorsque les horribles trompettes
 Ont épouvanté les échos ?

U N E B E R G E R E.

Nous fuyons devant ces héros
 Qui viennent troubler nos retraites.

L I D I E.

Ne fuyez point Bélus ; employez l'art des Dieux
 A fléchir ce grand cœur autrefois vertueux.

Les Muses, dans ces bocages,
 Inspirent vos chants divins ;
 Vous calmez les monstres sauvages ;
 Enchantez les cruels humains.

C H O E U R.

Enchantons les cruels humains.

(ils recommencent leurs danses.)

U N E B E R G E R E.

Le dieu des beaux arts peut seul nous instruire,
Mais le seul Amour peut changer les cœurs ;
Pour les adoucir, il faut les séduire :
Du seul dieu d'amour les traits sont vainqueurs.

(on danse.)

U N E B E R G E R E.

Descends, Dieu charmant, viens monter ta lyre,
Viens former les sons du dieu des neuf sœurs ;
Prête à la vertu ta voix, ton sourire,
Tes traits, ton flambeau, tes liens de fleurs.

(on danse.)

U N B E R G E R.

Vers ce temple où la mémoire
Confacre les noms fameux,
Nous ne levons point nos yeux ;
Les bergers sont assez heureux
Pour voir au moins que la gloire
N'est point faite pour eux.

(on entend un bruit de timbales et de trompettes.)

S C E N E I I I.

C H O E U R D E G U E R R I E R S.

LA guerre sanglante,
La mort, l'épouvante
Signalent nos fureurs.
Livrons-nous un passage,
A travers le carnage,
Au faite des grandeurs.

CHOEUR DE BERGERS.

Quels sons affreux, quel bruit sauvage !
O Muses, protégez nos fortunés climats.

U N B E R G E R.

O Gloire dont le nom semble avoir tant d'appas,
Serait-ce là votre langage ?

CHOEUR DE GUERRIERS.

Les éclairs embrasent les cieux,
La foudre menace la terre ;
Déclarez-vous, grands Dieux,
Par la voix du tonnerre,
Que Bélus arrive en ces lieux ?

S C E N E I V.

B E L U S et les précédens.

B E L U S.

O u suis-je ? qu'ai-je vu ?
Non, je ne puis le croire ;
Ce temple qui m'est dû,
Ce séjour de la Gloire
S'est fermé devant moi.
Mes soldats ont pâli d'effroi.
La foudre a dévoré les dépouilles sanglantes
Que j'allais consacrer à Mars ;
Elle a brisé mes étendards
Dans mes mains triomphantes.
Dieux implacables, Dieux jaloux,
Qu'ai-je donc fait qui vous outrage ?
J'ai fait trembler l'univers sous mes coups,
J'ai mis des rois à mes genoux,
Et leurs sujets dans l'esclavage ;
Je me suis vengé comme vous,
Que demandez-vous davantage ?

CHOEUR DE BERGERS.

On n'imite point les Dieux
Par les horreurs de la guerre ;
Il faut pour être aimé d'eux
Se faire aimer sur la terre.

UNE BERGERE.

Un roi que rien n'attendrit
Est des rois le plus à plaindre ;
Bientôt lui-même il gemit
Quand il se fait toujours craindre.

CHOEUR DE BERGERS.

Un roi que rien n'attendrit, &c.

BELUS.

Quoi, dans ces lieux on brave ma fureur,
Quand le monde à mes pieds se tait dans l'épouvante ?

(on entend le son des musettes.)

Un plaisir inconnu me surprend et m'enchanté
Dans le sein même de l'horreur.

(les musettes continuent.)

De ces simples bergers la candeur innocente
Dans mon cœur étonné fait passer sa douceur.

(on danse.)

UNE BERGERE.

Un roi, s'il veut être heureux,
Doit combler nos vœux ;
Le vrai bonheur le couronne
Quand il le donne.

Dans les palais, dans les bois
On chérit ses douces lois.

Il goûte, il verse en tous lieux
Les bienfaits des Dieux.

A sa voix les vertus renaissent ;

Les Ris, les Jeux le caressent ;

La Gloire et l'Amour

Partagent sa cour :

Dans son rang suprême,

C'est lui seul qu'on aime ;

C'est lui plus que ses faveurs
Qui charme les cœurs.

Un roi, s'il veut, &c.

C H O E U R D E B E R G E R S.

Un roi que rien n'attendrit
Est des rois le plus à plaindre;
Bientôt lui-même il gémit
Quand il se fait toujours craindre.

L A B E R G E R E.

Ecoutez dans nos chants le dieu qui nous inspire,
Rendez tous les cœurs satisfaits,
De vos sévères lois adoucissez l'empire;
La gloire est dans les bienfaits.

C H O E U R.

Un roi que rien, &c.

B E L U S.

Plus j'écoute leurs chants, plus je deviens sensible.
Dieux! m'avez-vous conduit dans ce séjour paisible
Pour m'éclairer d'un nouveau jour?
Des flatteurs m'aveuglaient, ils égaraient leur maître;
Et des bergers me font connaître
Ce que j'ignorais dans ma cour.

L I D I E.

Connaissez encor plus, voyez toute ma flamme.
Je vous ai suivi dans ces lieux;
Pour vous je demandais aux Dieux
D'adoucir, de toucher votre ame.
Vos vertus autrefois avaient su m'enflammer;
Vous avez tout quitté pour l'horreur de la guerre.
Ah! je voudrais vous voir adoré de la terre,
Dussiez-vous ne me point aimer.

B E L U S.

C'en est trop, je me rends au charme qui m'attire.
Peut-être que des Dieux j'aurais bravé l'empire;

Mais

Mais ils empruntent votre voix,
 Ils ont guidé vos pas, leur bonté vous inspire ;
 Je suis défarmé, je soupire :
 J'ose espérer qu'un jour j'obtiendrai sous vos lois
 La gloire immortelle où j'aspire.

Ces Dieux, garants de mes vœux,
 Apaiseront leur colère ;
 Et pour mériter de vous plaire,
 Je rendrai les mortels heureux.

L I D I E et B E L U S.

Descends des cieus, lance tes flammes,
 Triomphe, Amour, dieu des grands cœurs ;
 Anime les vertus et les nobles ardeurs
 Qui doivent régner dans nos ames.

C H O E U R.

Entre la gloire et les amours,
 Dans une paix profonde,
 Allez donner tous deux au monde
 De justes lois et de beaux jours.

Fin de la Variante.

Mais les empereurs sans eux
La courtoisie vos pas
Je suis de la gloire
Les époux de la gloire
La gloire, immortelle de l'époux

Ces Dieux, éternels de nos vœux
Apparaissent dans leurs cieux
Et leur gloire de nos vœux
Le temple de la gloire

LE DIEU DE LA GLOIRE
De la gloire de nos vœux
Triomphe, Amour, Dieu des grands cœurs
Amour, la vertu et les nobles vœux
Qui doivent régner dans nos vœux

LE DIEU DE LA GLOIRE
Entre la gloire et la vertu
Le temple de la gloire
Le temple de la gloire
Le temple de la gloire

Fin de la Volonté

P A N D O R E ,

O P E R A .

Mis en musique par *Royer* , et ensuite par
M. de *la Borde*.

P E R S O N N A G E S .

PROMETHÉE , fils du Ciel et de la Terre ,
demi-dieu.

PANDORE.

JUPITER.

MERCURE.

NEMESIS.

NYMPHES.

TITANS.

DIVINITÉS célestes.

DIVINITÉS infernales.

P A N D O R È ,

O P E R A .

A C T E P R E M I E R .

(*le théâtre représente une campagne , et des montagnes dans le fond.*)

S C E N E P R E M I E R E .

PROMETHÉE *seul* , CHOEUR , PANDORE
dans l'enfoncement , couchée sur une estrade.

P R O M E T H É E .

PRODIGE de mes mains , charmes que j'ai fait naître,
Je vous appelle en vain ; vous ne m'entendez pas.

Pandore , tu ne peux connaître

Ni mon amour ni tes appas.

Quoi ! j'ai formé ton cœur , et tu n'es pas sensible !

Tes beaux yeux ne peuvent me voir !

Un impitoyable pouvoir

Oppose à tous mes vœux un obstacle invincible ;

Ta beauté fait mon désespoir.

Quoi ! toute la nature autour de toi respire !

Oiseaux , tendres oiseaux , vous chantez , vous aimez ;

Et je vois ses appas languir inanimés ;

La mort les tient sous son empire.

S C E N E I I.

P R O M E T H É E , les Titans ENCELADE
et TYPHON , &c.

ENCELADE et TYPHON.

ENFANT de la Terre et des Cieux ,
Tes plaintes et tes cris ont ému ce bocage.
Parle , quel est celui des dieux
Qui t'ose faire quelque outrage ?

P R O M E T H É E , *en montrant Pandore.*

Jupiter est jaloux de mon divin ouvrage ;
Il craint que cet objet n'ait un jour des autels ;
Il ne peut sans courroux voir la terre embellie ;
Jupiter à Pandore a refusé la vie !
Il rend mes chagrins éternels.

T Y P H O N.

Jupiter ? quoi ! c'est lui qui formerait nos ames ?
L'usurpateur des cieux peut être notre appui ?
Non , je sens que la vie et ses divines flammes
Ne viennent point de lui.

ENCELADE , *en montrant Typhon son frère.*

Nous avons pour aïeux la Nuit et le Tartare.
Invoquons l'éternelle Nuit ;
Elle est avant le jour qui luit :
Que l'Olympe cède au Ténare.

TYPHON.

Que l'enfer, que mes dieux répandent parmi nous
 Le germe éternel de la vie :
 Que Jupiter en frémisse d'envie,
 Et qu'il soit vainement jaloux.

PROMETHÉE et LES DEUX TITANS.

Ecoutez-nous, Dieux de la nuit profonde,
 De nos astres nouveaux contemplez la clarté ;
 Accourez du centre du monde ;
 Rendez féconde
 La terre qui m'a porté ;
 Animez la beauté ;
 Que votre pouvoir seconde
 Mon heureuse témérité.

PROMETHÉE.

Au séjour de la nuit vos voix ont éclaté.
 Le jour pâlit, la terre tremble.
 Le monde est ébranlé, l'Erèbe se rassemble.
*(le théâtre change et représente le Chaos. Tous les dieux
 de l'enfer viennent sur la scène.)*

CHOEURS DES DIEUX INFERNAUX.

Nous détestons
 La lumière éternelle ;
 Nous attendons
 Dans nos gouffres profonds
 La race faible et criminelle,
 Qui n'est pas née encore, et que nous haïssons.

N E M E S I S.

Les ondes du Léthé, les flammes du Tartare
Doivent tout ravager.

Parlez, qui voulez-vous plonger
Dans les profondeurs du Ténare ?

P R O M E T H É E.

Je veux servir la terre, et non pas l'opprimer.
Hélas ! à cet objet j'ai donné la naissance,
Et je demande en vain qu'il s'anime, qu'il pense,
Qu'il soit heureux, qu'il sache aimer.

L E S T R O I S P A R Q U E S.

Notre gloire est de détruire ;
Notre pouvoir est de nuire :
Tel est l'arrêt du fort.

Le ciel donne la vie, et nous donnons la mort.

P R O M E T H É E.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire ;
Vous êtes mal-fefans, vous n'êtes point mes dieux.

Fuyez, destructeurs odieux
De tout le bien que je veux faire ;
Dieux des malheurs, Dieux des forfaits,
Ennemis funèbres,
Replongez-vous dans les ténèbres ;
Ennemis funèbres,
Laissez le monde en paix.

N E M E S I S.

Tremble, tremble pour toi-même.
Crains notre retour,

Crains

Crains Pandore et l'Amour.

Le moment suprême

Vole sur tes pas.

Nous allons déchaîner les démons des combats ;

Nous ouvrirons les portes du trépas.

Tremble , tremble pour toi-même.

(les dieux des enfers disparaissent. On revoit la campagne éclairée et riante. Les nymphes des bois et des campagnes sont de chaque côté du théâtre.)

P R O M E T H É E.

Ah ! trop cruels amis ! pourquoi déchaîniez-vous ,

Du fond de cette nuit obscure ,

Dans ces champs fortunés , et sous un ciel si doux ,

Ces ennemis de la nature ?

Que l'éternel chaos élève entre eux et nous

Une barrière impénétrable.

L'enfer implacable

Doit-il animer

Ce prodige aimable

Que j'ai su former ?

Un dieu favorable

Le doit enflammer.

E N C E L A D E.

Puisque tu mets ainsi la grandeur de ton être

A verser des bienfaits sur ce nouveau séjour ,

Tu méritais d'en être le seul maître.

Monte au ciel , dont tu tiens le jour :

Va ravir la céleste flamme :

Théâtre. Tome IX.

† T

Ose former une ame ,
Et fois créateur à ton tour.

P R O M E T H É E.

L'Amour est dans les cieus : c'est là qu'il faut me rendre :

L'amour y règne sur les dieux.

Je lancerai ses traits ; j'allumerai ses feux.

C'est le dieu de mon cœur , et j'en dois tout attendre.

Je vole à son trône éternel :

Sur les ailes des vents l'Amour m'enlève au ciel.

(*il s'envole.*)

C H O E U R D E N Y M P H E S.

Volez , fendez les airs , et pénétrez l'enceinte

Des palais éternels ;

Ramenez les Plaisirs du féjour de la crainte ;

En répandant des biens , méritez des autels.

Fin du premier acte.

A C T E I I.

(le théâtre représente la même campagne. Pandore inanimée est sur une estrade. Un char brillant de lumière descend du ciel.)

P R O M E T H É E , P A N D O R E , N y m p h e s ,
T i t a n s , C h œ u r s , & c .

U N E D R Y A D E .

CHANTEZ, nymphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi-dieu qui commande à la terre :
Il vous apporte un nouveau jour ;
Il revient dans ce doux séjour
Du séjour brillant du tonnerre ;
Il revole en ces lieux sur le char de l'Amour.

C H O E U R D E N Y M P H E S .

Quelle douce aurore
Se lève sur nous !
Terre jeune encore,
Embellissez-vous.
Brillantes fleurs , qui parez nos campagnes ,
Sommets des superbes montagnes ,
Qui divisez les airs , et qui portez les cieux ;
O nature naissante ,
Devenez plus charmante ,
Plus digne de ses yeux.

T 2

PROMETHÉE, descendant du char le flambeau à la main.

Je le ravis aux dieux , je l'apporte à la terre ,
 Ce feu sacré du tendre Amour ,
 Plus puissant mille fois que celui du tonnerre ,
 Et que les feux du dieu du jour.

LE CHOEUR DES NYMPHES.

Fille du ciel , ame du monde ,
 Passez dans tous les cœurs :
 L'air , la terre et l'onde
 Attendent vos faveurs.

PROMETHÉE, approchant de l'estrade où est Pandore.

Que ce feu précieux , l'astre de la nature ,
 Que cette flamme pure
 Te mette au nombre des vivans.

Terre , fois attentive à ces heureux instans :

Lève-toi , cher objet , c'est l'Amour qui l'ordonne :
 A sa voix obéis toujours :

Lève-toi , l'Amour te donne

La vie , un cœur et de beaux jours.

(Pandore se lève sur son estrade , et marche sur la scène.)

CHOEUR.

Ciel ! ô Ciel ! elle respire !

Dieu d'amour , quel est ton empire !

P A N D O R E.

Où suis-je ? et qu'est-ce que je voi ?

Je n'ai jamais été ; quel pouvoir m'a fait naître ?

J'ai passé du néant à l'être ;
Quels objets ravissans semblent nés avec moi !

(on entend une symphonie.)

Ces sons harmonieux enchantent mes oreilles ;
Mes yeux font éblouis de l'amas des merveilles
Que l'auteur de mes jours prodigue sur mes pas.

Ah ! d'où vient qu'il ne paraît pas ?
De moment en moment je pense et je m'éclaire.
Terre, qui me portez, vous n'êtes point ma mère

Un dieu sans doute est mon auteur :
Je le sens, il me parle, il respire en mon cœur.

(elle s'assied au bord d'une fontaine.)

Ciel ! est-ce moi que j'envifage ?
Le crystal de cette onde est le miroir des cieux.
La nature s'y peint : plus j'y vois mon image,
Plus je dois rendre grâce aux dieux.

N Y M P H E S et T I T A N S.

(on danse autour d'elle.)

Pandore, fille de l'Amour,
Charmes naissans, beauté nouvelle,
Inspirez à jamais, fentez à votre tour
Cette flamme immortelle,
Dont vous tenez le jour.

(on danse.)

P A N D O R E, apercevant Prométhée au milieu des Nymphes.

Quel objet attire mes yeux ?
De tout ce que je vois dans ces aimables lieux,

C'est vous , c'est vous , fans doute , à qui je dois la vie.
 Du feu de vos regards que mon ame est remplie !
 Vous semblez encor m'animer.

P R O M E T H É E.

Vos beaux yeux ont su m'enflammer
 Lorsqu'ils ne s'ouvraient pas encore ;
 Vous ne pouviez répondre , et j'osais vous aimer :
 Vous parlez , et je vous adore.

P A N D O R E.

Vous m'aimez ! cher auteur de mes jours commencés ,
 Vous m'aimez ! et je vous dois l'être !
 La terre m'enchantait ; que vous l'embellissez !
 Mon cœur vole vers vous , il se rend à son maître ;
 Et je ne puis connaître
 Si ma bouche en dit trop , ou n'en dit pas assez.

P R O M E T H É E.

Vous n'en sauriez trop dire , et la simple nature
 Parle fans feinte et fans détour.
 Que toujours la race future
 Prononce ainsi le nom d'Amour.

(ensemble.)

Charmant Amour , éternelle puissance ,
 Premier Dieu de mon cœur ,
 Amour , ton empire commence :
 C'est l'empire du bonheur.

P R O M E T H É E.

Ciel, quelle épaisse nuit, quels éclats du tonnerre
 Détruivent les premiers instans
 Des innocens plaisirs que possédait la terre !
 Quelle horreur a troublé mes sens !

(ensemble.)

La terre frémit, le ciel gronde ;
 Des éclairs menaçans
 Ont percé la voûte profonde
 De ces astres naissans.

Quel pouvoir ébranle le monde
 Jusqu'en ses fondemens ?

(on voit descendre un char sur lequel sont Mercure ,
 la Discorde , Némésis , &c.)

M E R C U R E.

Un héros téméraire a pris le feu céleste ;
 Pour expier ce vol audacieux ,
 Montez , Pandore , au sein des dieux.

P R O M E T H É E.

Tyrans cruels !

P A N D O R E.

Ordre funeste !

Larmes que j'ignorais , vous coulez de mes yeux.

M E R C U R E.

Obéissez , montez aux cieux.

P A N D O R E.

Ah ! j'étais dans le ciel en voyant ce que j'aime.

T 4

P R O M E T H É E.

Cruels , ayez pitié de ma douleur extrême.

P A N D O R E et P R O M E T H É E.

Barbares , arrêtez.

M E R C U R E.

Venez , montez aux cieux , partez ,

Jupiter commande ;

Il faut qu'on se rende

A ses volontés.

Venez , montez aux cieux , partez.

Vents , obéissez-nous , et déployez vos ailes ;

Vents , conduisez Pandore aux voûtes éternelles.

(*le char disparaît.*)

P R O M E T H É E.

On l'enlève ; tyrans jaloux ,

Dieux , vous m'arrachez mon partage ;

Il était plus divin que vous ;

Vous étiez malheureux , vous étiez en courroux

Du bonheur qui fut mon ouvrage ;

Je ne devais qu'à moi ce bonheur précieux.

J'ai fait plus que Jupiter même :

Je me suis fait aimer. J'animais ces beaux yeux :

Ils m'ont dit en s'ouvrant, vous m'aimez, je vous aime.

Elle vivait par moi , je vivais dans son cœur.

Dieux jaloux , respectez nos chaînes.

O Jupiter ! ô fureurs inhumaines !

Eternel persécuteur
 De l'infortuné créateur,
 Tu sentiras toutes mes peines.
 Je braverai ton pouvoir :
 Ta foudre épouvantable
 Sera moins redoutable
 Que mon amour au désespoir.

Fin du second acte.

A C T E I I I.

(*le théâtre représente le palais de Jupiter brillant d'or
et de lumière.*)

J U P I T E R , M E R C U R E.

J U P I T E R.

JE l'ai vu cet objet sur la terre animé ,
Je l'ai vu , j'ai senti des transports qui m'étonnent ;
Le ciel est dans ses yeux , les grâces l'entourent ;
Je sens que l'Amour l'a formé.

M E R C U R E.

Vous régnez , vous plairez , vous la rendrez sensible.
Vous allez éblouir ses yeux à peine ouverts.

J U P I T E R.

Non , je ne fus jamais que puissant et terrible ,
Je commande à l'olympé , à la terre , aux enfers ;
Les cœurs sont à l'Amour. Ah ! que le sort m'outrage !
Quand il donna les cieux , quand il donna les mers ,
Quand il divisa l'univers ,
L'Amour eut le plus beau partage.

M E R C U R E.

Que craignez-vous ? Pandore à peine a vu le jour ,
Et d'elle-même encore à peine a connaissance :
Aurait-elle senti l'amour
Dès le moment de sa naissance ?

J U P I T E R.

L'Amour instruit trop aisément.

Que ne peut point Pandore? elle est femme, elle est belle.
La voilà ; jouissons de son étonnement.

Retirons-nous pour un moment
Sous les arcs lumineux de la voûte éternelle.
Cieux , enchantez ses yeux et parlez à son cœur ;
Vous déploîrez en vain ma gloire et ma splendeur :
Vous n'avez rien de si beau qu'elle.

(il se retire.)

P A N D O R E seule.

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie ;
Mes yeux s'ouvraient au jour , mon cœur à mon amant :
Je n'ai respiré qu'un moment.

Douce félicité , pourquoi m'es-tu ravie ?

On m'avait fait craindre la mort ;
Je l'ai connue , hélas ! cette mort menaçante :
N'est-ce pas mourir , quand le fort
Nous ravit ce qui nous enchante ?

Dieux , rendez-moi la terre et mon obscurité ,
Ce bocage où j'ai vu l'amant qui m'a fait naître ;

Il m'avait deux fois donné l'être ;
Je respirais , j'aimais , quelle félicité !

A peine j'ai goûté l'aurore de ma vie , &c.

(tous les dieux avec tous leurs attributs entrent sur la scène.)

C H O E U R D E S D I E U X.

Que les astres se réjouissent ,
Que tous les dieux applaudissent

Au dieu de l'univers.

Devant lui les soleils pâlisent.

N E P T U N E.

Que le sein des mers ,

P L U T O N.

Le fond des enfers ,

C H O E U R D E S D I E U X.

Les mondes divers

Retentissent

D'éternels concerts.

Que les astres , &c.

P A N D O R E.

Que tout ce que j'entends conspire à m'effrayer !

Je crains , je hais , je fuis cette grandeur suprême.

Qu'il est dur d'entendre louer

Un autre dieu que ce que j'aime !

L E S T R O I S G R A C E S.

Fille du charmant Amour ,

Régnez dans son empire ;

La terre vous désire ,

Le ciel est votre cour.

P A N D O R E.

Mes yeux sont offensés du jour qui m'environne.

Rien ne me plaît , et tout m'étonne.

Mes déserts avaient plus d'appas.

Disparaissez , ô splendeur infinie ;

Mon amant ne vous voit pas :

(on entend une symphonie.)

Cessez, inutile harmonie ;

Il ne vous entend pas.

(le chœur recommence. Jupiter sort d'un nuage.)

J U P I T E R.

Nouveau charme de la nature ,

Digne d'être éternel ,

Vous tenez de la terre un corps faible et mortel ,

Et vous devez cette ame inaltérable et pure

Au feu sacré du ciel.

C'est pour les dieux que vous venez de naître :

Commencez à jouir de la divinité :

Goûtez auprès de votre maître

L'heureuse immortalité.

P A N D O R E.

Le néant d'où je fors à peine

Est cent fois préférable à ce présent cruel ;

Votre immortalité , sans l'objet qui m'enchaîne ,

N'est rien qu'un supplice immortel.

J U P I T E R.

Quoi ! méconnaissez-vous le maître du tonnerre ?

Dans les palais des dieux regrettez-vous la terre ?

P A N D O R E.

La terre était mon vrai séjour ;

C'est là que j'ai senti l'amour.

J U P I T E R.

Non , vous n'en connaissez qu'une image infidelle ,

Dans un monde indigne de lui.

Que l'amour tout entier , que sa flamme éternelle ,
 Dont vous sentiez une étincelle ,
 De tous ses traits de feu nous embrase aujourd'hui.

P A N D O R E.

Je les ai tous sentis , du moins j'ose le croire ;
 Ils ont égalé mes tourmens.

Ah ! vous avez pour vous la grandeur et la gloire ;
 Laissez les plaisirs aux amans.

Vous êtes dieu , l'encens doit vous suffire ;

Vous êtes dieu , comblez mes vœux.

Consolez tout ce qui respire ;

Un dieu doit faire des heureux.

J U P I T E R.

Je veux vous rendre heureuse , et par vous je veux l'être.

Plaisirs , qui suivez votre maître ,

Ministres plus puissans que tous les autres dieux ,

Déployez vos attraits , enchantez ses beaux yeux.

Plaisirs , vous triomphez dès qu'on peut vous connaître.

(*les Plaisirs dansent autour de Pandore en chantant*

ce qui suit.)

C H O E U R.

Aimez , aimez , et régnez avec nous ;

Le Dieu des dieux est seul digne de vous.

U N E V O I X.

Sur la terre on poursuit avec peine

Des plaisirs l'ombre légère et vaine ;

Elle échappe , et le dégoût la fuit.
 Si Zéphyre un moment plaît à Flore ,
 Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore ;
 Un seul jour les forme et les détruit.

C H O E U R.

Aimez , aimez , et régnez avec nous ;
 Le Dieu des dieux est seul digne de vous.

U N E V O I X.

Les fleurs immortelles
 Ne font qu'en nos champs.
 L'Amour et le Temps
 Ici n'ont point d'ailes.

C H O E U R.

Aimez , aimez , et régnez avec nous ;
 Le Dieu des dieux est seul digne de vous.

P A N D O R E.

Oui, j'aime, oui, doux Plaisirs, vous redoublez ma flamme ;
 Mais vous redoublez ma douleur.
 Dieux charmans , si c'est vous qui faites le bonheur ,
 Allez au maître de mon ame.

J U P I T E R.

Ciel ! ô Ciel ! quoi ! mes soins ont ce succès fatal ?
 Quoi ! j'attendris son ame , et c'est pour mon rival !

M E R C U R E , *arrivant sur la scène.*

Jupiter , arme-toi du foudre ;
 Prends tes feux , va réduire en poudre
 Tes ennemis audacieux.
 Prométhée est armé , les Titans furieux

Menacent les voûtes des cieux ;
 Ils entassent des monts la masse épouvantable :
 Déjà leur foule impitoyable
 Approche de ces lieux.

J U P I T E R.

Je les punirai tous. . . Seul je suffis contre eux.

P A N D O R E.

Quoi ! vous le puniriez , vous qui causez sa peine ?
 Vous n'êtes qu'un tyran jaloux et tout-puissant.
 Aimez-moi d'un amour encor plus violent ,
 Je vous punirai par ma haine.

J U P I T E R.

Marchons , et que la foudre éclate devant moi.

P A N D O R E.

Cruel ! ayez pitié de mon mortel effroi :
 Jugez de mon amour , puisque je vous implore.

J U P I T E R à *Mercure.*

Prends soin de conduire Pandore.

Dieux , que mon cœur est défolé !

J'éprouve les horreurs qui menacent le monde.
 L'univers reposait dans une paix profonde ;
 Une beauté paraît : l'univers est troublé.

(*il sort.*)

P A N D O R E *seule.*

O jour de ma naissance ! ô charmes trop funestes !
 Désirs naissans , que vous étiez trompeurs !

Quoi !

Quoi ! la beauté, l'amour, et les faveurs célestes,
Tous les biens ont fait mes malheurs ?

Amour, qui m'as fait naître, apaise tant d'alarmes ;
N'es-tu pas souverain des dieux ?

Viens fécher mes larmes,
Enchaîné et défarmes
La terre et les cieux.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

(le théâtre représente les Titans armés , et des montagnes dans le fond ; plusieurs géans sont sur les montagnes , et entassent des rochers.)

E N C E L A D E.

OUI , nos frères et nous , et toute la nature ,
 Ont senti ta cruelle injure.
 La terrible vengeance est déjà dans nos mains ;
 Vois-tu ces monts pendans en précipices ?
 Vois-tu ces rochers entassés ?
 Ils feront bientôt renversés
 Sur les barbares dieux qui nous ont offensés.
 Nous punirons les injustices
 De ces tyrans jaloux , par nos mains terrassés.

P R O M E T H É E.

Terre , contre le ciel apprends à te défendre.
 Trompettes et tambours , organes des combats ,
 Pour la première fois vos sons se font entendre ;
 Eclatez , guidez nos pas.

(on marche au son des trompettes.)

Le ciel fera le prix de votre heureux courage.
 Amis , je ne prétends que Pandore et sa foi.
 Laissez-moi ce juste partage ;
 Marchez , Titans , et suivez-moi.

CHOEUR DE TITANS.

Courons aux armes
 Contre ces dieux cruels ;
 Répandons les alarmes
 Dans les cœurs immortels.

Courons aux armes,
 Vengeons l'univers.

PROMETHÉE.

Le tonnerre en éclats répond à nos trompettes.

*(un char , qui porte les dieux , descend sur les montagnes
 au bruit du tonnerre. Pandore est auprès de Jupiter.
 Prométhée continue.)*

Jupiter quitte ses retraites ;
 La foudre a donné le signal :
 Commençons ce combat fatal.

(les géans montent.)

CHOEUR DE NYMPHES, qui bordent le théâtre.

Tambours, trompettes et tonnerre,
 Dieux et Titans, que faites-vous ?
 Vous confondez, par vos terribles coups,
 Les enfers, le ciel et la terre.

(bruit du tonnerre et des trompettes.)

LES TITANS.

Cédez, tyrans de l'univers ;
 Soyez punis de vos fureurs cruelles :
 Tombez, tyrans.

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

V 2

L E S T I T A N S.

Tombez , descendez dans nos fers.

L E S D I E U X.

Précipitez-vous aux enfers.

P A N D O R E.

Terre , Ciel , ô douleur profonde !

Dieux , Titans , calmez mon effroi.

J'ai causé les malheurs du monde ;

Terre , Ciel ! tout périt pour moi.

L E S T I T A N S.

Lançons nos traits.

L E S D I E U X.

Frappez , tonnerre.

L E S T I T A N S.

Renverfons les dieux.

L E S D I E U X.

Détruifons la terre.

(ensemble.) { Tombez , descendez dans nos fers ;
Précipitez-vous aux enfers.

(il se fait un grand silence ; un nuage bril'ant descend ;
le Destin paraît au milieu du nuage.)

L E D E S T I N.

Arrêtez ; le Destin , qui vous commande à tous ,
Veut suspendre vos coups.

(il se fait encore un silence.)

P R O M E T H É E.

Etre inaltérable,
Souverain des temps,
Dicte à nos tyrans
Ton ordre irrévocable.

C H O E U R.

O Destin, parle, explique-toi :
Les dieux fléchiront sous ta loi.

LE DESTIN, *au milieu des dieux, qui se rassemblent
autour de lui.*

Cessez, cessez, guerre funeste,
Ce jour forme un autre univers.
Souverains du séjour céleste,
Rendez Pandore à ses déserts.

Dieux, comblez cet objet de tous vos dons divers.

Titans, qui jusqu'au ciel avez porté la guerre,
Malheureux, foyez terrassés ;

A jamais gémissiez

Sous ces monts renversés,

Qui vont retomber sur la terre.

*(les rochers se détachent et retombent. Le char des dieux
descend sur la terre. On remet Pandore à Prométhée.)*

J U P I T E R.

O Destin, le maître des dieux

Est l'esclave de ta puissance,

Eh bien ! fois obéi ; mais que ce jour commence

Le divorce éternel de la terre et des cieux.

Néméfis, fors des sombres lieux.

(*Némésis sort du fond du théâtre , et Jupiter continue.*)

Séduis le cœur , trompe les yeux

De la beauté qui m'offense.

Pandore , connais ma vengeance ,

Jusque dans mes dons précieux.

Que cet instant commence

Le divorce éternel de la terre et des cieux.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

(le théâtre représente un bocage , à travers lequel on voit
les débris des rochers.)

P R O M E T H É E , P A N D O R E.

P A N D O R E , *tenant la boîte.*

Eh quoi ! vous me quittez , cher amant que j'adore ?
Etes-vous soumis ou vainqueur ?

P R O M E T H É E.

La victoire est à moi , si vous m'aimez encore.
L'Amour et le Destin parlent en ma faveur.

P A N D O R E.

Eh quoi ! vous me quittez , cher amant que j'adore ?

P R O M E T H É E.

Les Titans sont tombés ; plaignez leur sort affreux.
Je dois soulager leur chaîne.

Apprenons à la race humaine

À secourir les malheureux.

P A N D O R E.

Demeurez un moment. Voyez votre victoire.
Ouvrons ce don charmant du souverain des dieux :
Ouvrons.

P R O M E T H É E.

Que faites-vous ? Hélas ! daignez me croire.
Je crains tout d'un rival , et ces soins curieux
Sont des pièges nouveaux que vous tendent les dieux.

P A N D O R E.

Quoi ! vous pensez ? . . .

P R O M E T H É E.

Songez à ma prière,

Songez à l'intérêt de la nature entière ,

Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

P A N D O R E.

Eh bien , vous le voulez ; il faut vous satisfaire.

Je foudmets ma raison ; je ne veux que vous plaire.

Je jure , je promets à mes tendres amours

De vous croire toujours.

P R O M E T H É E.

Vous me le promettez ?

P A N D O R E.

J'en jure par vous-même.

On obéit dès que l'on aime.

P R O M E T H É E.

C'en est assez , je pars , et je suis rassuré.

Nymphes des bois , redoublez votre zèle ;

Chantez cet univers détruit et réparé.

Que tout s'embellisse à son gré ,

Puisque tout est formé pour elle.

(il sort.)

U N E N Y M P H E.

Voici le siècle d'or , voici le temps de plaire.

Doux loisir ! Ciel pur , heureux jours ,

Tendres amours ,

La

La nature est votre mère,
Comme elle durez toujours.

U N E A U T R E N Y M P H E.

La discorde, la triste guerre
Ne viendront plus nous affliger :
Le bonheur est né sur la terre ;
Le malheur était étranger.
Les fleurs commencent à paraître ;
Quelle main pourrait les flétrir ?
Les plaisirs s'empressent de naître ;
Quels tyrans les feraient périr ?

L E C H O E U R *répète.*

Voici le siècle d'or, &c.

U N E N Y M P H E.

Vous voyez l'éloquent Mercure ;
Il est avec Pandore ; il confirme en ces lieux,
De la part du maître des dieux,
La paix de la nature.

*(les Nymphes se retirent ; Pandore s'avance avec Némésis,
qui paraît sous la figure de Mercure.)*

N E M E S I S.

Je vous l'ai déjà dit, Prométhée est jaloux,
Il abuse de sa puissance.

P A N D O R E.

Il est l'auteur de ma naissance,
Mon roi, mon amant, mon époux.

Théâtre. Tome IX.

† X

N E M E S I S.

Il porte à trop d'excès les droits qu'il a sur vous.

Devait-il jamais vous défendre
De voir ce don charmant , que vous tenez des dieux ?

P A N D O R E.

Il craint tout ; son amour est tendre ,
Et j'aime à complaire à ses vœux.

N E M E S I S.

Il en exige trop , adorable Pandore ;
Il n'a point fait pour vous ce que vous méritez.
Il put en vous formant vous donner des beautés
Dont vous manquez peut-être encore.

P A N D O R E.

Il m'a fait un cœur tendre , il me charme , il m'adore ;
Pouvait-il mieux m'embellir ?

N E M E S I S.

Vos charmes périront.

P A N D O R E.

Vous me faites frémir.

N E M E S I S.

Cette boîte mystérieuse
Immortalise la beauté.

Vous ferez , en ouvrant ce trésor enchanté ,
Toujours belle , toujours heureuse.

Vous régnerez sur votre époux ;

Il fera soumis et facile.

Craignez un tyran jaloux ,

Formez un sujet docile.

P A N D O R E.

Non , il est mon amant , il doit l'être à jamais ;
 Il est mon roi , mon dieu , pourvu qu'il soit fidelle.
 C'est pour l'aimer toujours qu'il faut être immortelle ;
 C'est pour le mieux charmer que je veux plus d'attraits.

N E M E S I S.

Ah ! c'est trop vous en défendre ;
 Je fers vos tendres amours ;
 Je ne veux que vous apprendre
 A plaire , à brûler toujours.

P A N D O R E.

Mais n'abusez-vous point de ma faible innocence ?
 Auriez-vous tant de cruauté ?

N E M E S I S.

Ah ! qui pourrait tromper une jeune beauté ?
 Tout prendrait votre défense.

P A N D O R E.

Hélas ! je mourrais de douleur ,
 Si je méritais sa colère ,
 Si je pouvais déplaire
 Au maître de mon cœur.

N E M E S I S.

Au nom de la nature entière ,
 Au nom de votre époux , rendez-vous à ma voix.

P A N D O R E.

Ce nom l'emporte , et je vous crois ;
 Ouvrons.

(elle ouvre la boîte ; la nuit se répand sur le théâtre , et on entend un bruit souterrain.)

Quelle vapeur épaisse , épouvantable ,
M'a dérobé le jour et troublé tous mes sens ?
Dieu trompeur ! ministre implacable !
Ah , quels maux affreux je ressens !
Je me vois punie et coupable.

N E M E S I S.

Fuyons de la terre et des airs.
Jupiter est vengé , rentrons dans les enfers.
(Némésis s'abyme ; Pandore est évanouie sur un lit de gazon.)

P R O M E T H É E arrive du fond du théâtre.

O surprise ! ô douleur profonde !
Fatale absence ! horribles changemens !
Quels astres malfefans
Ont flétri la face du monde ?
Je ne vois point Pandore , elle ne répond pas
Aux accens de ma voix plaintive.
Pandore ! mais hélas ! de l'inférieure rive
Les monstres déchaînés volent dans ces climats.

LES FURIES et LES DEMONS , accourant sur le théâtre.

Les temps sont remplis ;
Voici notre empire ;
Tout ce qui respire
Nous fera soumis,
La triste froidure
Glace la nature

Dans les flancs du Nord.
 La crainte tremblante,
 L'injure arrogante,
 Le sombre remord,
 La guerre sanglante,
 Arbitre du fort,
 Toutes les furies
 Vont avec transport
 Dans ces lieux impies
 Apporter la mort.

P R O M E T H É E.

Quoi ! la mort en ces lieux s'est donc fait un passage !
 Quoi ! la terre a perdu son éternel printemps,
 Et ses malheureux habitans
 Sont tombés en partage
 A la fureur des dieux, de l'enfer et du temps ?
 Ces nymphes de leurs pleurs arrosent ce rivage.
 Pandore ! cher objet, ma vie et mon image,
 Chef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,
 Répondez à ma douleur.

Je la vois, de ses sens elle a perdu l'usage.

P A N D O R E.

Ah ! je suis indigne de vous ;
 J'ai perdu l'univers : j'ai trahi mon époux.
 Punissez-moi : nos maux font mon ouvrage.

Frappez !

P R O M E T H É E.

Moi la punir !

P A N D O R E.

Frappez , arrachez-moi
 Cette vie odieuse ,
 Que vous rendiez heureuse ,
 Ce jour que je vous doi.

C H O E U R D E N Y M P H E S.

Tendre époux , effuyez ses larmes ,
 Faites grâce à tant de beauté ;
 L'excès de sa fragilité
 Ne saurait égaler ses charmes.

P R O M E T H É E.

Quoi ! malgré ma prière , et malgré vos sermens ,
 Vous avez donc ouvert cette boîte odieuse ?

P A N D O R E.

Un dieu cruel , par ses enchantemens ,
 A séduit ma raison faible et trop curieuse.

O fatale crédulité !

Tous les maux sont sortis de ce don détesté :
 Tous les maux sont venus de la triste Pandore.

L' A M O U R , *descendant du ciel.*

Tous les biens sont à vous , l'amour vous reste encore.
 (*le théâtre change et représente le palais de l'Amour.*)

L' A M O U R *continue.*

Je combattrai pour vous le destin rigoureux.
 Aux humains j'ai donné l'être ;

Ils ne feront point malheureux
 Quand ils n'auront que moi pour maître.

P A N D O R E.

Confolateur charmant, Dieu digne de mes vœux,
 Vous qui vivez dans moi, vous l'ame de mon ame,
 Puniffez Jupiter en redoublant la flamme
 Dont vous nous embrafez tous deux.

P R O M E T H É E et P A N D O R E.

Le ciel en vain fur nous raffemble
 Les maux, la crainte et l'horreur de mourir.
 Nous souffrirons ensemble,
 Et c'est ne point souffrir.

L' A M O U R.

Descendez, douce efpérance,
 Venez, défirs flatteurs,
 Habitez dans tous les cœurs,
 Vous ferez leur jouiffance.
 Fuffiez-vous trompeurs,
 C'est vous qu'on implore;
 Par vous on jouit,
 Au moment qui paffe et qui fuit,
 Du moment qui n'est pas encore.

P A N D O R E.

Des destins la chaîne redoutable
 Nous entraîne à d'éternels malheurs:
 Mais l'Espoir, à jamais fecourable,
 De fes mains viendra fécher nos pleurs.

X 4

Dans nos maux il fera des délices ;
Nous aurons de charmantes erreurs ;
Nous ferons au bord des précipices ;
Mais l'Amour les couvrira de fleurs.

Fin du cinquième et dernier acte.

TANIS ET ZELIDE,

OU

LES ROIS

PASTEURS,

TRAGÉDIE.

Pour être mise en musique.

TAMIS ETRIIDE

OU

LES NOIS

PASTEURS

FARACDIE

Pour être nait en malpno

AVERTISSEMENT.

STRABON rapporte que dans le temps de la plus haute antiquité il y avait en Egypte des mages si puissans qu'ils disposaient de la vie des rois. C'est une opinion reçue que ces mages opéraient des prodiges terribles, soit par la connaissance des secrets de la nature et par un art qui a péri avec eux, soit par un commerce avec des êtres surnaturels.

On fait que les pasteurs étaient abhorrés dans le pays où ces mages dominaient, et qu'enfin les pasteurs régnèrent en Egypte.

Cet établissement des rois pasteurs, les prodiges des mages confondus, leur pouvoir anéanti, et le commencement du culte d'*Osiris* et d'*Isis* sont le fondement de cet ouvrage.

P E R S O N N A G E S.

ZELIDE, fille d'un roi de Memphis.

TANIS, }
CLEOFIS, } bergers.

PANOPE, confidente de *Zélide*.

OTOÈS, chef des mages de Memphis.

PHANOR, guerrier de Memphis.

MAGES.

ISIS et OSIRIS.

BERGERS, BERGERES, PEUPLE.

CHOEURS.

LES ROIS
PASTEURS,

TRAGÉDIE-OPÉRA.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZELIDE, PANOPE.

ZELIDE.

DIEUX bienfaisans qu'en ce bois on adore,
Protégez-moi toujours contre mes oppresseurs !
Les mages de Memphis me poursuivent encore ;
Et de simples bergers font mes seuls défenseurs.
C'est ici que Tanis a repoussé la rage
De nos implacables vainqueurs.
Je n'ai d'autres plaisirs dans mes cruels malheurs
Que de parler de son courage.

PANOPE.

Oubliez-vous Phanor ?

ZELIDE.

A mon père attaché,
Il a suivi mon sort ; je connais sa vaillance.

PANOPE.

Ah ! que vous le voyez avec indifférence !

Z E L I D E .

Il a fait son devoir ; mon cœur en est touché.

P A N O P E .

Des mages de Memphis il brava la colère.
 Depuis que ces tyrans ont détrôné les rois ,
 Depuis qu'ils ont versé le sang de votre père ,
 Il s'éleva contre eux , il défendit vos droits.
 Il a conduit vos pas : il vous aime : il espère
 Vous mériter par ses exploits.

Z E L I D E .

Malgré tous ses efforts , errante , poursuivie ,
 Je périssais près de ces lieux :
 Lui-même allait tomber sous un joug odieux.
 Nous devons à Tanis la liberté , la vie.

Que Tanis est grand à mes yeux !

P A N O P E .

L'estime et la reconnaissance
 Sont le juste prix des bienfaits ;
 Mais de simples bergers pourront-ils à jamais
 Des tyrans de Memphis braver la violence ?
 Votre trône est tombé ; vous n'avez plus d'amis.
 Quelle est encor votre espérance ?

Z E L I D E .

Au seul bras de Tanis je dois ma délivrance.
 J'espère tout du généreux Tanis.

SCENE II.

ZELIDE, PANOPE, LES BERGERS,

armés de lances, entrent avec les Bergères, qui portent des houlettes et des instrumens de musique champêtre.

CHOEUR DES BERGERS.

DEMEUREZ, régnez sur nos rivages ;
Connaissez la paix et les beaux jours.
La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens ignorés dans les cours.

UNE BERGERE.

Sans éclat et sans envie,
Satisfaits de notre fort,
Nous jouissons de la vie ;
Nous ne craignons point la mort.

L'innocence et le courage,
L'amitié, le tendre amour,
Sont la gloire et l'avantage
De ce fortuné séjour.

(*danfes.*)

UN BERGER.

On peut nous charmer,
Jamais nous abatte :
Nous savons combattre,
Nous savons aimer.

C H O E U R.

Demeurez , régnez sur ces rivages ;
 Connaissez la paix et les beaux jours.
 La nature a mis dans nos bocages
 Les vrais biens ignorés dans les cours.

Z E L I D E.

Pasteurs, heureux pasteurs, aussi doux qu'invincibles,
 Vous qui bravez la mort, vous qui bravez les fers
 De nos pontifes inflexibles,
 Que j'aime vos rians déserts !
 Que ce séjour me plaît ! que Memphis est sauvage !
 Comment avez-vous pu dans ce bois enchanté
 Près des murs de Memphis, et près de l'esclavage,
 Conserver votre liberté ?
 Comment avez-vous pu vivre toujours sans maîtres,
 Dans ces paisibles lieux ?

L E S B E R G E R S.

Nous avons conservé les mœurs de nos ancêtres ;
 Nous bravons les tyrans, et nous aimons nos dieux.

Z E L I D E.

Que de grandeur, ô Ciel ! dans la simple innocence !
 Respectables mortels ! Ciel heureux ! jours fereins !

L E S B E R G E R S.

C'est ainsi qu'autrefois vivaient tous les humains.

Z E L I D E.

Mais Tanis parmi vous a-t-il quelque puissance ?

L E S

LES BERGERS.

Dans notre heureuse égalité,
 Tanis a sur nos cœurs la douce autorité
 Que ses vertus et sa vaillance
 N'ont que trop bien mérité.

SCENE III.

ZELIDE, TANIS, LE CHOEUR.

TANIS.

EST-IL possible, ô Dieux ! Phanor ose entreprendre
 D'exposer vos beaux jours à nos fiers ennemis !
 Qu'iriez-vous faire, hélas ! aux remparts de Memphis ?

Quel fort y pouvez-vous attendre ?

Nos campagnes, nos bois et nos cœurs sont à vous.

Faudra-t-il qu'un peuple perfide,
 Que des mages sanglans, une cour homicide,
 L'emportent sur des biens si doux ?

ZELIDE.

Quoi ! Phanor après sa défaite
 Aux rivages du Nil ose-t-il retourner ?
 Ah ! s'il me faut quitter cette aimable retraite,
 Tanis veut-il m'abandonner ?

TANIS.

Nous ne ravageons point la terre ;
 Nous défendons nos champs quand ils sont menacés.
 Nous détestons l'horrible guerre :
 Mais vous changez nos lois dès que vous paraissez.

Théâtre. Tome IX.

† Y

Au bout de l'univers je suis prêt à vous suivre.

C'était peu de vous secourir ;

C'est pour vous qu'il est doux de vivre ,

Et c'est en vous vengeant qu'il est doux de mourir.

S C E N E I V.

ZELIDE, TANIS, PHANOR, LE CHOEUR,

Suite de Phanor.

P H A N O R.

L'ENNEMI vient à nous , et pense nous surprendre.

C'est à vous de me seconder ,

Tanis , et vous , Bergers. Allez , allez défendre

Vos passages qu'il faut garder.

T A N I S.

Nous n'avons pas besoin de votre ordre suprême ;

Vous nous avez vus dans ces lieux

Délivrer la princesse , et vous sauver vous-même ;

Et nous ne connaissons de maître que ses yeux.

P H A N O R.

Je commande en son nom.

T A N I S.

Que votre orgueil contemple

Et notre zèle et nos exploits ;

Cessez de nous donner des lois ,

Et recevez de nous l'exemple.

P H A N O R.

Tanis, en d'autres temps votre témérité
Tiendrait un différent langage.

T A N I S.

En tous temps mon courage
Méprise et dompte la fierté.

Z E L I D E.

Arrêtez : quel transport à mes yeux vous divise ?
Ma fortune vous est soumise :
Tout est perdu pour moi si vous n'êtes unis.

T A N I S.

C'est assez ; pardonnez : je vole , et j'obéis.

S C E N E V.

Z E L I D E , P H A N O R.

P H A N O R.

NON , je ne puis souffrir l'indigne déférence
Dont vous l'honorez à mes yeux.
La seule égalité m'offense.
L'injurieuse préférence
Est un affront trop odieux.

Z E L I D E.

Il combat pour vous-même ; est-ce à vous de vous plaindre ?
Vous deviez plus d'égards aux exploits de Tanis.
Il faut ménager , il faut craindre
Les grands cœurs qui nous ont servis.

Y 2

P H A N O R.

Poursuivez , achevez , ingrate ;
Faites tomber sur moi notre commun malheur.
Elevez jusqu'à vous un barbare , un pasteur.
Oubliez....

Z E L I D E.

Osez-vous?...

P H A N O R.

Oui , je vois qu'il s'en flatte ;
Oui , vous encouragez sa téméraire ardeur.
Votre faiblesse éclate
Dans vos yeux et dans votre cœur.

Z E L I D E.

Pourquoi soupçonnez-vous que je puisse descendre
Jusqu'à souffrir qu'il vive sous ma loi ?
Vos soupçons menaçans suffiraient pour m'apprendre
Qu'il n'est pas indigne de moi.

P H A N O R.

O Ciel ! qu'avec raison de ce fatal rivage
Je voulais partir aujourd'hui !
Pouvez-vous à ce point outrager mon courage ?

Z E L I D E.

Si l'égalé à vous c'est vous faire un outrage ,
Surpassez son grand cœur en servant mieux que lui.

C H O E U R D E S P A S T E U R S , *derrière la scène.*

Aux armes , aux armes :
Marchons , signalons-nous.

P H A N O R.

Eh bien , je vais périr pour vos perfides charmes ;
Je vais chercher la mort , et j'en chéris les coups.

Vous seule caufez mes alarmes :
Je n'ai point d'ennemis plus funeftes que vous.

(il fort.)

L E C H O E U R.

Aux armes , aux armes :
Marchons , signalons-nous.

S C E N E V I.

Z E L I D E *feule.*

A H ! je mérite fa colère.

Je n'ofais m'avouer mes secrets fentimens ;

Je vois par fes emportemens

Combien Tanis a fu me plaire ;

Je fens combien je l'aime à fon nouveau danger.

Je brûle de le partager.

Que de vertu ! que de vaillance !

Dieux ! pour fa récompense

Est-ce trop que mon cœur ?

Faut-il que ma gloire s'offense

D'une fi juſte ardeur ?

Non , pour fa récompense

Je lui dois tout mon cœur.

Fin du premier acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

LE PRETRE D'ISIS , TANIS , CLEOFIS ,
 CHOEUR DE BERGERS et DE BERGERES.

LE CHOEUR DES BERGERS.

VICTOIRE , victoire !

Nos cruels ennemis

Sont tombés sous les coups du généreux Tanis.

LE CHOEUR DES BERGERES.

Périffe leur mémoire !

Plaisirs , ne foyez plus bannis.

E N S E M B L E.

Triomphe , victoire !

LE PRETRE D'ISIS.

Tendre Isis , Osiris , premiers dieux des mortels ,
 Pourquoi ne régnez-vous qu'en ces heureux bocages ?
 Ne punirez-vous point ces implacables mages ,
 Ces ennemis de vos autels ?

Aux portes de Memphis nous bravons leur puissance :
 Mais est-ce assez pour nous de ne pas succomber ?

Quand les verrons-nous tomber
 Sous les coups de votre vengeance ?

CHOEUR DES BERGERS.

L'aimable liberté règne dans ces beaux lieux ;
 Quels autres biens demandez-vous aux dieux ?

CHOEUR DE BERGERES.

Doux bergers , si craints dans les alarmes ,
 Ne foyez soumis que par nos charmes.

U N E B E R G E R E .

Que ces fleurs nouvelles
 Ornent nos pasteurs :
 C'est aux belles

A couronner les vainqueurs.

LE CHOEUR DES BERGERES.

Doux bergers , si craints dans les alarmes ,
 Ne foyez soumis que par nos charmes.

(*danfes.*)

U N E B E R G E R E .

De Vénus oiseaux charmans ,
 Vous n'êtes pas si fidelles.
 Des plus tendres tourterelles
 Les transports sont moins touchans.
 L'aigle impétueux et rapide
 Porte au haut des cieux ,
 D'un vol moins intrépide ,
 Le brillant tonnerre des dieux.

LE CHOEUR DES BERGERES.

Doux bergers , si craints dans les alarmes ,
 Ne foyez soumis que par nos charmes.

LE PRETRE D'ISIS.

Venez, bergers, il en est temps :
 Consacrez à nos dieux les nobles monumens
 De la valeur et de la gloire.

LE CHOEUR.

Triomphe, victoire!

SCENE II.

TANIS, CLEOFIS.

CLEOFIS.

QUOI! vous ne suivez point leurs pas?

TANIS.

Demeure, ne me quitte pas.

Tu connais ma secrète flamme :

Connais le trouble affreux qui déchire mon ame.

CLEOFIS.

Redoutez-vous Phanor?

TANIS.

Dans mes troubles cruels,

Tout m'alarme auprès de Zélide.

Ami, le plus fier des mortels

Devient l'amant le plus timide.

Je crains ce que j'adore, et tout me fait trembler.

Mes yeux sont éblouis : j'hésite, je chancelle ;

Mon cœur parle à ses yeux, ma voix n'ose parler.

Je

Je nourris en secret le feu qui me dévore ;
 Et lorsque le sommeil vient calmer ma douleur ,
 Les dieux la redoublent encore.

Osiris m'apparaît précédé des éclairs.
 Dans le sein de la nuit profonde ,
 Autour de lui la foudre gronde ;
 Neptune soulève son onde ;
 Les noirs abymes font ouverts.

Qu'ai-je donc fait aux dieux ? quelle menace horrible !

C L E O P I S.

Osiris vous protège : il a conduit vos pas.
 C'est lui qui vous rend invincible ;
 Il vous avertissait : il ne menaçait pas.

T A N I S.

Osiris ! tu connais comme on aime.
 Isis , au céleste séjour ,
 La seule Isis fait ton bonheur suprême.
 Dieux qui savez aimer , favorisez l'amour !

*(pendant que Tanis fait cette prière aux dieux , Isis et Osiris
 descendent dans un nuage brillant.)*

SCENE III.

ISIS et OSIRIS *dans le nuage*, TANIS,
CLEOFIS.

ISIS et OSIRIS.

L'AMOUR te conduira dans la cité barbare
Où les mages donnent la loi :
Soutiens le sort affreux que l'Amour t'y prépare,
Et vois le trépas sans effroi.

SCENE IV.

TANIS, CLEOFIS.

TANIS.

DE quel trouble nouveau je sens mon ame atteinte !

CLEOFIS.

De quelle horreur je suis surpris !

TANIS.

Pour braver les dangers, et voir la mort sans crainte,
Mon cœur n'attendait pas l'oracle d'Osiris ;

Mais pour mes tendres feux quel funeste présage !

Quel oracle pour un amant !

O Dieux, dont Zélide est l'image,

Peut-on vous déplaire en l'aimant ?

S C E N E V.

T A N I S , Z E L I D E.

T A N I S.

PRINCESSE, dans mes yeux vous lisez mon offense;
 Mon crime éclate devant vous.
 Je crains la céleste vengeance ;
 Mais je crains plus votre courroux.

Z E L I D E.

J'ignore à quels desseins votre cœur s'abandonne.
 Je vois en vous mon défenseur.
 S'il est un crime au fond de votre cœur,
 Je sens que le mien vous pardonne.

T A N I S.

Un berger vous adore , et vous lui pardonnez !
 Ah ! je tremblais à vous le dire.
 J'ai bravé les fronts couronnés,
 Et leur éclat et leur empire.
 Mon orgueil me trompait ; j'écoutai trop sa voix.
 Cet orgueil s'abaisse ; il commence,
 Depuis le jour que je vous vois,
 A sentir qu'entre nous il est trop de distance.

Z E L I D E.

Il n'en est point, Tanis, et s'il en eût été,
 L'amour l'aurait fait disparaître.
 Ce n'est pas des grandeurs où les dieux m'ont fait naître
 Que mon cœur est le plus flatté.

Z 2

TANIS.

L'amant que votre cœur préfère
 Devient le premier des humains.
 Vous voir, vous adorer, vous plaire,
 Est le plus brillant des destins.

Mais quand vous m'êtes propice,
 Le ciel paraît en courroux ;
 J'aurais cru que sa justice
 Pensait toujours comme vous.

ZELIDE.

Non, je ne puis douter que le ciel ne vous aime.

TANIS.

Je viens d'entendre ici son oracle suprême :
 L'Amour doit dans Memphis me punir à vos yeux.

ZELIDE.

Vous punir ? vous, Tanis ! quelle horrible injustice !

Ah ! que plutôt Memphis périclisse !

Evitons ces murs odieux ,

Evitons cette ville impie et meurtrière.

Je renonce à Memphis, je demeure en ces lieux ;

Vos lois feront mes lois, vos dieux feront mes dieux ;

Tanis me tiendra lieu de la nature entière :

Je n'y vois plus rien que nous deux.

TANIS et ZELIDE.

Osiris que l'amour engage ,

Toujours aimé d'Isis, et toujours amoureux ,

Nous ferons fidèles, heureux ,

Dans cet obscur bocage ,

Comme vous l'êtes dans les cieux.

S C E N E V I.

Z E L I D E , T A N I S , P H A N O R.

P H A N O R.

Z E L I D E inhumaine , cruelle !

C'est ainsi que je suis trahi !

J'avais tout fait pour vous ; l'Amour m'en a puni.
Sous les lois d'un pasteur un vil amour vous range !

Ah ! si vous ne craignez dans vos indignes fers

Les reproches de l'univers ,

Craignez au moins que je me venge.

T A N I S.

Vous venger ! et de qui ?

Z E L I D E.

Calmez ce vain courroux :

Je ne crains l'univers ni vous.

Je dois avouer que je l'aime.

Prétendez-vous forcer un cœur

Qui ne dépend que de lui-même ?

Etes-vous mon tyran plus que mon défenseur ?

Pardonnez à l'Amour : il règne avec caprice ;

Il enchaîne à son choix

Les cœurs des bergers et des rois.

Un berger tel que lui n'a rien dont je rougisse.

P H A N O R.

Ah ! je rougis pour vous de votre aveuglement.

Mais frémissez du tourment qui m'accable ;

Z 3

Vous avez fait du plus fidelle amant
L'ennemi le plus implacable.

L'afîle où l'on trahit ma foi
Ne vous défendra pas de ma rage inflexible.
Nous verrons si l'amant dont vous fuivez la loi
Paraîtra toujours invincible ,
Comme il le fut toujours en combattant sous moi.

T A N I S .

Vous pouvez l'éprouver , et dès ce moment même.
Quel plus beau champ pour la valeur ?
Il est doux de combattre aux yeux de ce qu'on aime :
Ne différez pas mon bonheur.

P H A N O R .

C'en est trop , et mon bras . . .

Z E L I D E , *l'arrêtant.*

Barbare que vous êtes ,
Percez plutôt ce cœur plein de trouble et d'ennui.

T A N I S .

Vous daignez arrêter ses fureurs indiscrettes
Moins par crainte pour moi que par pitié pour lui.

S C E N E V I I.

ZELIDE, TANIS, PHANOR, CHOEUR
DE BERGERS.

L E S B E R G E R S.

SUSPENDEZ, suspendez la fureur inhumaine
Qui vous trouble à nos yeux :
La discorde et la haine
N'habitent point ces lieux.

Z E L I D E.

Phanor, connaissez l'injustice
D'un amour barbare et jaloux.

P H A N O R.

Si vous aimez Tanis, il faut que je périsse :
Je suis moins barbare que vous.

S C E N E V I I I.

ZELIDE, TANIS, CHOEUR DE BERGERS.

L E C H O E U R.

O Discorde terrible,
Fille affreuse du tendre Amour,
Respectez ce beau séjour ;
Qu'il soit à jamais paisible.

T A N I S.

Laissez mon rival furieux

Z 4

Exhaler en vain sa rage ;

Zélide est mon partage :

J'aurai pour moi tous les dieux.

LE CHOEUR.

O Discorde terrible ,

Fille affreuse du tendre Amour ,

Respecte ce beau séjour ;

Qu'il soit à jamais paisible.

Fin du second acte.

ACTE III.

(le théâtre représente le temple d'Isis et d'Osiris. Les statues de ces dieux sont sur l'autel : elles se donnent la main pour marquer l'union de ces deux divinités.)

SCENE PREMIERE.

TANIS *seul.*

TEMPLE d'Isis où règne la nature,
 Beaux lieux sans ornement, images de nos mœurs,
 Vous allez couronner une ardeur aussi pure
 Que nos offrandes et nos cœurs.
 Ni l'amour de Phanor, ni l'éclat des grandeurs,
 N'ont séduit la belle Zélide.
 Zélide est semblable à nos dieux.
 Comme eux sa bonté préfère
 Le cœur le plus sincère :
 Le reste des mortels est égal à ses yeux.
 Momens charmans, momens délicieux,
 Hâtez-vous d'embellir ce beau jour qui m'éclaire ;
 Hâtez-vous de combler mes vœux.

Temple d'Isis où règne la nature,
 Beaux lieux sans ornement, images de nos mœurs,
 Vous allez couronner une ardeur aussi pure
 Que nos offrandes et nos cœurs.

S C E N E I I .

T A N I S , L E C H O E U R D E S B E R G E R S .

L E C H O E U R .

J A M A I S l'Amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

T A N I S .

Je dois attendre ici la beauté qui m'enchanter :
Que ces momens sont lents à mon cœur agité !

L E C H O E U R .

Zélide a dédaigné la grandeur éclatante :
Zélide est comme nous , elle est simple et constante ;
Et ses vertus égalent sa beauté.

G R A N D C H O E U R .

Jamais l'Amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

U N B E R G E R .

Dans le prochain bocage orné par ses appas
La pompe de l'hymen et son bonheur s'apprête ;

Nos bergers parent sa tête
Des fleurs qui naissent sous ses pas.

Phanor avec les siens a quitté nos asiles ;

La discorde fuit pour jamais.

L'hymen , le tendre amour , et les dieux , et la paix ,

Nous assurent des jours tranquilles.

(danfes.)

Dans ce fortuné séjour ,
 Les timbales et les mufettes ,
 Les sceptres des rois , les houlettes ,
 Sont unis des mains de l'Amour.

U N E B E R G E R E .

Bientôt , selon l'usage établi parmi nous ,
 Les pasteurs consacrés aux dieux de nos ancêtres ,
 Au son de leurs flûtes champêtres ,
 Vont amener Zélide à son heureux époux.

T A N I S .

Viens , vole , cher objet , c'est l'amour qui t'appelle.
 Nos chiffres sont tracés sur de jeunes ormeaux :
 Le temps les verra croître , et les rendra plus beaux ,
 Sans pouvoir ajouter à mon amour fidelle.

Ces gazons sont plus verts ; une grâce nouvelle
 Anime le chant des oiseaux.

Viens , vole , cher objet , c'est l'amour qui t'appelle.

S C E N E I I I .

TANIS , LES BERGERS , CLEOFIS.

C L E O F I S .

O perfidie ! ô crime ! ô douleur éternelle !

TANIS et LE CHOEUR.

Ciel ! quels maux nous annoncez-vous ?

C L E O F I S .

Des soldats de Memphis , et ton rival jaloux . . .

Ceux qui n'auraient osé combattre contre nous

T A N I S .

Eh bien ?

C L E O F I S .

Ils ont trahi notre simple innocence !
Ils t'enlèvent Zélide !

T A N I S .

O fureur ! ô vengeance !

L E C H O E U R .

Ils l'enlèvent , ô Dieux !

T A N I S .

Courons , amis , punissons cet outrage.

C L E O F I S .

Sur un vaisseau caché près du rivage

Ils ont fendu les flots impétueux.

Sur la foi des fermens nous demeurions tranquilles :
C'est la première fois qu'ils ont été trahis !

Dans le sein de ces doux asiles ,
Elle invoquait les dieux , elle appelait Tanis :

Nous ne répondions à ses cris

Que par des sanglots inutiles.

T A N I S .

Grands Dieux ! voilà les maux que vous m'aviez promis !

Je les verrai ces murs ma'heureux et coupables :

Ces implacables dieux , ces mages inhumains ,

Ces mages affreux dont les mains

Versent le sang des misérables.

Amis , c'est là qu'il faut mourir.

On ne peut vous dompter : on ose vous trahir.

Détruisons cette ville impie.

Amis, c'est à votre valeur

De punir cette perfidie ;

Amis, c'est à votre valeur

De servir ma juste fureur.

LE CHOEUR.

Nous allons tous chercher la mort ou la vengeance.

Nous marchons sous son étendard.

CLEOFIS.

Vengeons l'amour, vengeons l'innocence ;

Mais craignons d'arriver trop tard.

Il faut franchir ce mont inaccessible ,

Et Memphis à nos yeux est un autre univers.

TANIS.

L'Amour ne voit rien d'impossible ;

Tous les chemins lui sont ouverts :

Il traverse la terre et l'onde ;

Il pénètre au sein des enfers ;

Il franchit les bornes du monde.

Croyez-en les transports de mon cœur outragé.

Memphis me verra mort , ou me verra vengé.

Que vois-je ? quel heureux présage ?

Nos dieux tournent sur moi les plus tendres regards !

Dieux , dont la bonté m'encourage ,

Je suis l'Amour et vous ; tout m'anime , je pars.

Fin du troisième acte.

A C T E I V.

(le théâtre représente le temple des mages de Memphis. On voit à droite et à gauche des pyramides et des obélisques : les chapiteaux des colonnes du temple sont chargés des représentations de tous les monstres de l'Egypte.)

S C E N E P R E M I E R E.

OTOËS, chef des Mages, CHOEUR de Mages.

O T O Ë S.

MINISTRES de mes lois que ma vengeance anime,
Phanor a réparé son crime.

Puisse du sang des rois le dangereux parti,
Qui menaçait l'autel, et que l'autel opprime,
Tomber anéanti !

Consultons de notre art les secrets formidables :

— Voyons par quels terribles coups
Il faut confondre les coupables
Qu'un sacrilège orgueil anima contre nous.

C H O E U R D E S M A G E S.

O magique puissance,
Sois toujours dans nos mains
L'instrument de la vengeance ;
Fais trembler les faibles humains !

O T O È S.

Que nos secrets impénétrables
D'une profonde nuit soient à jamais voilés :
Plus ils sont inconnus, plus ils sont vénérables
A nos esclaves aveuglés.

L E C H O E U R.

O magique puissance,
Sois toujours dans nos mains
L'instrument de la vengeance ;
Fais trembler les faibles humains !

O T O È S.

Commençons nos mystères sombres,
Inconnus aux mortels.

Du fatal avenir je vais percer les ombres
Et chercher du destin les décrets éternels.

Symphonie terrible.

(on peut exprimer par une danse figurée la sombre horreur
de ces mystères.)

Que vois-je ? quel danger ! quelle horreur nous menace !

Un berger, un simple berger

Des rois que j'ai détruits vient rétablir la race !

Il dresse un autel étranger ! . . .

Un dieu vengeur l'amène ! . . . Un dieu vengeur nous chasse !

C H O E U R D E S M A G E S.

Que tout enfer armé prévienne cette audace !

O T O È S.

Otons toute espérance aux vils féditieux.

Du sang des rois , de ce sang si funeste ,

Zélide est le seul reste ;

Il faut l'immoler à leurs yeux.

L E C H O E U R.

Soyons inexorables ;

N'épargnons pas le sang :

Que la beauté , l'âge et le rang

Nous rendent plus impitoyables.

O T O È S.

Qu'on amène Zélide : il faut tout préparer

Pour ce terrible sacrifice.

S C E N E I I.

O T O È S , L E S M A G E S , P H A N O R
et sa Suite.

P H A N O R.

JE viens vous demander le prix de mon service ;
Vous me l'avez promis , et je dois l'espérer.

Je ramène les miens sous votre obéissance ;

Zélide est en mes mains ; nos troubles font finis ;

Et Zélide est l'unique prix

Que je veux pour ma récompense.

O T O È S.

Qu'osez-vous demander ?

P H A N O R.

P H A N O R.

Aux pieds de vos autels
C'est à vous de former cette auguste alliance.

O T O È S.

Venez la disputer à nos dieux immortels.

P H A N O R.

Ciel! Qu'est-ce que j'entends! je tremble, je frissonne.

O T O È S.

Après vos complots criminels,
C'est beaucoup si l'on vous pardonne.
(*il rentre dans le temple avec les mages.*)

S C E N E I I I.

P H A N O R, Suite.

P H A N O R.

O crime! ô projet infernal!
J'entrevois les horreurs que ce temple prépare!
C'est moi, c'est mon amour barbare
Qui va porter le coup fatal.
Vengez-moi, vengez-vous: prévenez le supplice
Qui nous est à tous destiné.
Qu'attendez-vous de leur justice?
Ces monstres teints de sang n'ont jamais pardonné.
Quel appareil horrible à mes yeux se découvre!
Zélide dans les fers! un glaive sur l'autel!
(*Zélide paraît, enchaînée dans le fond du temple; il continue.*)

Théâtre. Tome IX.

† Aa

Rassemblons nos amis ; secondez mon courage ;
 Partagez ma honte et ma rage ;
 Suivez mon désespoir mortel.

(ils sortent.)

S C E N E I V.

O T O È S , L E S M A G E S , Z E L I D E.

Z E L I D E.

ACHEVEZ , monstres inflexibles :
 Frappez , ministre cruel ;
 Hâtez les vengeances du ciel
 Par vos sacrilèges horribles.

Qu'est devenu Tanis ? Ciel ! qu'est-ce que je voi ?

S C E N E V.

O T O È S , L E S M A G E S , Z E L I D E , T A N I S.

T A N I S , *accourant à l'autel.*

ARRETEZ , arrêtez , ministres du carnage :
 De ce temple sanglant j'apprends quelle est la loi.
 La mort doit être mon partage ;
 Zélide a mon cœur et ma foi.

Un époux en ces lieux peut s'offrir en victime.
 Respectez l'amour qui m'anime ;
 Que tous vos coups tombent sur moi.

ZELIDE.

O prodige d'amour ! ô comble de l'effroi !

Tanis pour moi se sacrifie !

(à Tanis.)

Voici le seul moment de ma funeste vie

Où je puis désirer de n'être point à toi.

(aux mages.)

Il n'est point mon époux : c'est en vain qu'il réclame

Des droits si chers, un nom si doux.

TANIS.

Ah ! ne trahissez pas mon espoir et ma flamme :

Que j'emporte au tombeau le bonheur d'être à vous !

ZELIDE et TANIS ensemble.

Sauvez la moitié de moi-même ;

Frappez, ne différez pas.

Pardonnez à ce que j'aime :

C'est à moi qu'on doit le trépas.

SCÈNE VI.

OTOÈS, les acteurs précédens, PHANOR.

OTOÈS.

NOTRE indigne ennemi lui-même se déclare ;
C'est lui qu'ont amené les dieux et les enfers.

TANIS.

Je suis ton ennemi, n'en doute point, barbare.

OTOÈS.

Qu'on le charge de fers ;

A a 2

Commençons par ce sacrifice.

Téméraire, tu périras ;

Mais ton juste supplice

Ne la sauvera pas.

Prenez ce fer sacré. Dieux ! quel affreux prodige !

Ce fer tombe en éclats... ces murs sont teints de sang ! ...

Ton dieu m'impose en vain par ce nouveau prestige :

Il reste encor des traits pour te percer le flanc.

Z E L I D E.

Peuples, un dieu prend sa défense.

PHANOR à sa suite, arrivant sur la scène.

Amis, suivez mes pas, et vengeons l'innocence.

O T O È S aux mages.

Soldats qui me servez, terrassez l'insolence.

Vous, gardez ces deux criminels ;

Vous, marchez, combattez, et vengez les autels.

(les combattans entrent dans le temple, qui se referme.)

S C E N E V I I.

T A N I S, Z E L I D E, Gardes.

T A N I S.

O prodige inutile ! ô douloureuses peines !

Phanor combat pour vous, et je suis dans les chaînes !

Tous les miens m'ont suivi, mais leurs secours sont lents :

Je n'ai pour vous que des vœux impuissans.

C H O E U R , *derrière la scène.*

Cédez , tombez , mourez , sacrilèges coupables :
Nos traits sont inévitables.

Z E L I D E .

Entendez-vous les cris des combattans ?

T A N I S .

Quel son harmonieux se mêle au bruit des armes !
Quel mélange inoui de douceurs et d'alarmes !

(on entend une symphonie douce.)

C H O E U R , *derrière la scène.*

Des dieux équitables
Prennent soin de vos beaux jours ;
Des dieux favorables
Protègent vos tendres amours.

T A N I S .

Je reconnais la voix de nos dieux secourables :
Ces dieux de l'innocence arment pour vous leurs bras.

C H O E U R *des combattans.*

Tombez , tyrans ; mourez , coupables ;
Tombez dans la nuit du trépas.

Z E L I D E .

Je frémis !

T A N I S .

Non , ne craignez pas.
Si mes dieux ont parlé , j'espère en leur clémence ;
J'en crois leurs bienfaits et mon cœur.
Ils ont conduit mes pas dans ce séjour d'horreur.

Ils font éclater leur puissance ;

Ils étendent leur bras vengeur.

ZELIDE et TANIS.

Dieux bienfisans , achevez votre ouvrage ;

Délivrez l'innocent , qui n'espère qu'en vous.

Lancez vos traits , écrasez sous vos coups

Le barbare qui vous outrage.

(*les gardes emmènent Zélide et Tanis.*)

ZELIDE.

On vous redoute encore , on nous sépare , hélas !

La mort approche , on nous sépare.

TANIS.

Qu'ils tremblent à la voix du ciel qui se déclare.

C'est à nous d'espérer jusqu'au sein du trépas.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ZELIDE, TANIS.

ZELIDE.

LA mort en ces lieux nous rassemble ;
Le sacrifice est prêt ; nous périrons ensemble.

TANIS.

Zélide , calmez vos terreurs.

ZELIDE.

Nos cruels tyrans sont vainqueurs :
A peine on voit de loin paraître nos pasteurs ;
Et Phanor a perdu la vie.

TANIS.

Il méritait la mort ; il vous avait trahie.

ZELIDE.

Vous êtes seul et défarmé,
Et votre cœur est sans alarmes !

TANIS.

Je vous aime , je suis aimé :
L'amour et les dieux sont mes armes.

ZELIDE.

Tanis ! mon cher Tanis , sans vous , sans nos amours ,
Je braverais la mort qui me menace.
Mais ces mages sanglans sont maîtres de vos jours ;
Nous sommes enchaînés : vous êtes sans secours.

T A N I S.

Nos chaînes vont tomber : tout va changer de face.

Z E L I D E.

Quoi ! les dieux à ce point voudraient nous protéger !
Fuyons ces lieux. . .

T A N I S.

Moi ? fuir , quand je puis vous venger !

Z E L I D E.

N'abusez point de la faveur céleste ;

Dérobez-vous à ces mages fanglans :

Tout l'enfer est soumis à leur pouvoir funeste ;

La nature obéit à leurs commandemens.

T A N I S.

Elle obéit à moi.

Z E L I D E.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ?

T A N I S.

D'Isis et d'Osiris les destins m'ont fait naître.

Z E L I D E.

Ah ! vous êtes du sang des dieux !

Vous savez assez qu'à mes yeux

Vous seul étiez digne d'en être.

T A N I S.

Ils daignaient m'éprouver par les plus rudes coups :

Ils n'ont voulu me reconnaître

Qu'après m'avoir enfin rendu digne de vous.

Lorsque ces tyrans sanguinaires

Nous séparaient par un barbare effort ,

J'ai

J'ai revu mes dieux tutélaires ;
 Ils m'ont appris ma gloire, ils ont changé mon fort ;
 Ils ont mis dans mes mains le tonnerre et la mort.
 Vous allez remonter au rang de vos ancêtres ;
 L'Egypte va changer et de dieux et de maîtres.

Z E L I D E.

Un si grand changement est digne de vos mains.
 Mais je vois avancer ces mages inflexibles.

Hélas ! je vous aime , et je crains. . .

T A N I S.

Ils trembleront bientôt , ces tyrans si terribles.

S C E N E I I.

TANIS , ZELIDE , OTOËS , LES MAGES ,
 LE PEUPLE.

O T O È S.

PEUPLÉS, prosternez-vous : terre entière, adorez
 Les éternels arrêts de nos dieux redoutables.

Monstres de l'Egypte , accourez :

Connaissez ma voix , dévorez

Ces audacieux coupables ,

Au fer de l'autel échappés.

T A N I S.

Osiris , mon père , frappez ;

Lancez du haut des cieus vos traits inévitables.

*(des flèches lancées par des mains invisibles percent les
 monstres qui se sont répandus sur la scène.)*

Théâtre. Tome IX.

† B b

LES IMAGES.

O Ciel ! se peut-il concevoir
Qu'on égale notre pouvoir !

O T O È S.

Art terrible et divin, déployez vos prodiges ;
Confondez ces nouveaux prestiges !
Sortez des gouffres des enfers ,
Du brûlant Phlégéon , flammes étincelantes !
(on voit s'élever des tourbillons de flammes.)

T A N I S.

Cieux , à ma voix foyez ouverts !
Torrens suspendus dans les airs ,
Venez , et détruisez ces flammes impuissantes !
(des cascades d'eau sortent des obélisques du temple ,
et éteignent les flammes.)

C H O E U R D U P E U P L E.

O Ciel ! dans ce combat quel dieu fera vainqueur ?

O T O È S.

Vous osez en douter ! Que la voix du tonnerre
Gronde et décide en ma faveur !
Eclairs , brillez seuls sur la terre !
Elémens , faites-vous la guerre ,
Confondez-vous avec horreur !

T A N I S.

Les dieux t'ont exaucé , mais c'est pour ton supplice.
Voici l'instant de leur justice :
L'enfer va succomber , et ton pouvoir finit.

Le ciel s'est enflammé , le tonnerre étincelle.
Tremble , c'est ta voix qui l'appelle :
Il tombe , il frappe , il te punit.

CHOEUR DU PEUPLE.

Ah ! les dieux de Tanis font nos dieux légitimes.
(*le tonnerre tombe ; l'autel et les mages sont renversés.*)

TANIS.

Autels sanglans , prêtres chargés de crimes ,
Soyez détruits , foyez précipités
Dans les éternels abymes
Du Ténare dont vous forcez.

SCÈNE III et dernière.

Les acteurs précédens , LES BERGERS.

TANIS *aux bergers , qui paraissent armés sur la scène.*

Vous qui venez venger Zélide ,
Le ciel a prévenu vos cœurs et vos exploits.
Sa justice en ces lieux réside ;
Il n'appartient qu'aux dieux de rétablir les rois.
Sur ces débris sanglans , sur ces vastes ruines ,
Célébrons les faveurs divines.

(*danfes.*)

LE CHOEUR.

Régnez tous deux dans une paix profonde ,
Toujours unis et toujours vertueux.

Bb 2

Fille des rois , enfant des dieux ,
Imitez-les , foyez l'amour du monde.

T A N I S.

Le calme succède à la guerre.
De nouveaux cieux , une nouvelle terre ,
Semblent formés en ce beau jour.
Sur les pas des Vertus les Plaisirs vont paraître :
Tout est l'ouvrage de l'Amour.

(*danfes.*)

L E C H O E U R *répète.*

Régnez tous deux dans une paix profonde ,
Toujours unis et toujours vertueux.

Fille des rois , enfant des dieux ,
Imitez-les , foyez l'amour du monde.

Fin du cinquième et dernier acte.

LE BARON
D'OTRANTE,
OPERA BUFFA.

Bb 3

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE petite pièce fut faite pour M. *Grétry*, qui, avant de venir à Paris, avait passé six mois à Genève, d'où il se rendait fréquemment à Ferney. M. de *Voltaire* et madame *Denis*, sur quelques essais qu'il leur fit entendre, conçurent une si grande espérance de ses talens, qu'ils le pressèrent vivement d'aller les exercer dans la capitale; et pour l'y déterminer d'autant mieux, M. de *Voltaire* s'offrit de travailler dans un genre nouveau, dont il n'osait cependant espérer, disait-il, d'atteindre la sublimité. Il donna en effet le Baron d'Otrante à M. *Grétry*, qui vint le présenter aux comédiens italiens, comme l'ouvrage d'un jeune homme de province. Les comédiens refusèrent la pièce, en avouant cependant que l'auteur n'était pas sans talent, et qu'il promettait beaucoup. Ils engagèrent même M. *Grétry* à mander au jeune homme que s'il voulait se rendre à Paris, on pourrait lui indiquer des changemens nécessaires

pour faire admettre et représenter sa pièce, et que moyennant un peu d'étude de leur théâtre, et de la docilité, il pourrait lui être utile par ses travaux et se rendre digne d'y être attaché.

Le jeune auteur reconnut son insuffisance, et ne jugea pas à propos de se déplacer. Il aima mieux renoncer à une gloire qu'il désespérait d'obtenir. Cet événement empêcha M. *Grétry* de mettre la pièce en musique, et M. de *Voltaire* de faire d'autres opéra comiques que le Baron d'Otrante, et les deux Tonneaux qu'il avait commencés.

Il est assez remarquable que M. de *Voltaire* donna le premier un opéra à M. *Grétry*, comme il avait donné le premier, vers 1730, une tragédie lyrique (*) à *Rameau*, avant que ces deux grands musiciens se fussent encore exercés dans les genres où ils ont excellé. Le grand poète découvrit leur génie et devina leurs succès. Peut-être il déterminina seul leur vocation, et dans ce

(*) *Samson*.

cas, la France lui ferait en partie redevable des chefs-d'œuvre qu'ils lui ont donnés. Quel homme grave, à ce prix, ne pardonnerait à M. de *Voltaire* d'avoir fait des opéra comiques ?

P E R S O N N A G E S.

LE BARON D'OTRANTE.

IRENE.

Une GOUVERNANTE.

ABDALA, corsaire turc.

CONSEILLERS privés du Baron.

HOBÉREAUX et FILLES d'Otrante.

Troupe de TURCS.

La scène est dans le château du Baron.

LE BARON
D'OTRANTE,

OPERA BUFFA.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*le théâtre représente un salon magnifique.*)

LE BARON *seul, en robe de chambre, couché sur
un lit de repos.*

(*il chante.*) **AH!** que je m'ennuie!
Je n'ai point encore eu de plaisir ce matin.

(*il se lève et se regarde au miroir.*)

On m'affure pourtant que les jours de ma vie
Doivent couler, couler sans ombre de chagrin.

Je prétends qu'on me réjouisse
Dès que j'ai le moindre désir.
Holà, mes gens, qu'on m'avertisse
Si je puis avoir du plaisir.

SCÈNE II.

LE BARON, un CONSEILLER privé *en grande perruque, en habit feuille-morte et en manteau noir; il entre une foule de HOBÉREAUX et de FILLES d'Otrante.*

LE CONSEILLER.

MONSIEUR, notre unique envie
Est de vous voir heureux dans votre baronnie :
D'un seigneur tel que vous c'est l'unique destin.

LE BARON.

Ah ! que je m'ennuie !

Je n'ai point encore eu de plaisir ce matin.

(on habille Monseigneur.)

LE CONSEILLER.

C'est aujourd'hui le jour où le ciel a fait naître
Dans ce fameux château notre adorable maître.
Nous célébrons ce jour par des jeux bien brillans...

LE BARON.

Et quel âge ai-je donc ?

LE CONSEILLER.

Vous avez dix-huit ans.

LE BARON.

Ah ! me voilà majeur !

LE CONSEILLER.

Les barons à cet âge
De leur majorité font le plus noble usage ;

Ils ont tous de l'esprit , ils sont pleins de bon sens :
 Ils font, quand il leur plaît , la guerre aux Musulmans ;
 Rançonnent leurs vassaux à leurs ordres tremblans ,
 Vident leurs coffres-forts , ou coupent leurs oreilles.
 Ils n'entreprennent rien dont on ne vienne à bout.
 Ils font tout d'un seul mot , bien souvent rien du tout ;
 Et quand ils sont oisifs ils font toujours merveilles.

L E B A R O N.

On me l'a toujours dit : je fus bien élevé.
 Or çà , répondez-moi , mon conseiller privé ,
 Ai-je beaucoup d'argent ?

L E C O N S E I L L E R.

Fort peu ; mais on peut prendre
 Celui de vos fermiers , et même sans le rendre.

L E B A R O N.

Et des soldats ?

L E C O N S E I L L E R.

Pas un ; mais en disant deux mots
 Tous les manans d'ici deviendront des héros.

L E B A R O N.

Ai-je quelque galère ?

L E C O N S E I L L E R.

Oui, Seigneur : votre altesse
 A des bois , une rade ; et quand elle voudra ,
 On fera des vaisseaux ; l'Hellespont tremblera ;
 Elle fera des mers souveraine maîtresse.

L E B A R O N.

Je me vois bien puissant.

LE CONSEILLER.

Nul ne l'est plus que vous.
 Seigneur, goûtez en paix ce destin noble et doux ;
 Ne vous mêlez de rien : chacun pour vous travaille.

LE BARON.

Etant si fortuné, d'où vient donc que je bâille ?

LE CONSEILLER.

Seigneur, ces bâillemens font l'effet d'un grand cœur
 Qui se sent au-dessus de toute sa grandeur.
 Ce beau jour de gala, ce beau jour de naissance
 Célèbre son bonheur ainsi que son pouvoir ;
 Et Monseigneur sans doute aura la complaisance
 De prendre du plaisir puisqu'il en veut avoir.
 Vous ferez harangué ; c'est le premier devoir :
 Les spectacles suivront ; c'est notre antique usage.

LE BARON.

Tout cela bien souvent fait bâiller davantage :
 Les harangues surtout ont ce don merveilleux.
 O Ciel ! je vois Irène arriver en ces lieux !
 Irène, si matin, vient me rendre visite !
 Mes conseillers privés, qu'on s'en aille au plus vite.
 Les harangues pour moi font des soins superflus ;
 Ma cousine paraît ; je ne bâillerai plus.

SCENE III.

LE BARON, IRENE.

LE BARON *chante.***B**ELLE Irène, belle cousine,

Ma langueur chagrine

S'en va quand je te vois ;

L'Amour vole à ta voix.

Tes yeux m'inspirent l'allégresse ;

Ton cœur fait mon destin ;

Tout m'ennuyait, tout m'intéresse :

Je commence à goûter du plaisir ce matin.

Mais répondez-moi donc en chansons, belle Irène ;

C'est dans ces lieux chéris une loi souveraine

Dont ni berger ni roi ne se peut écarter.

Si l'on y parle un peu, ce n'est que pour chanter.

Vous avez une voix si tendre et si touchante !

I R E N E.

Il n'est point à propos, mon cousin, que je chante ;

Je n'en ai nulle envie : on pleure dans Otrante.

Vos conseillers privés prennent tout notre argent :

Vous ne songez à rien, et l'on vous fait accroire

Que tout le monde est fort content.

L E B A R O N.

Je le fais avec vous : j'y mets toute ma gloire.

I R E N E.

Sachez que pour me plaire il vous faudra changer.
D'une mollesse indigne il faut vous corriger ;

Sans cela point de mariage.

Vous avez des vertus , vous avez du courage :

La nonchalance a tout gâté.

On ne vous a donné que des leçons stériles ;

On s'est moqué de vous , et votre oisiveté

Rendra vos vertus inutiles.

L E B A R O N.

Mes conseillers privés. . . .

I R E N E.

Seigneur , font des fripons

Qui vous avaient donné de méchantes leçons ,

Et qui vous nourrissaient d'orgueil et de fadaïse ,

Pour mieux pouvoir piller la baronnie à l'aïse.

L E B A R O N.

Oui , l'on m'élevait mal : oui , je m'en aperçois ;

Et je me sens tout autre alors que je vous vois.

On ne m'a rien appris ; le vide est dans ma tête :

Mais mon cœur plein de vous , et plein de ma conquête ,

Me rendra digne enfin de plaire à vos beaux yeux :

Etant aimé de vous , j'en vaudrai beaucoup mieux.

I R E N E.

Alors , Seigneur , alors à vos vertus rendue

Je reprendrai pour vous la voix que j'ai perdue.

(elle chante.)

Pour

Pour jamais je vous chérirai ;
De tout mon cœur je chanterai :

Amant charmant, aimez toujours Irène.

Régnez sur tous les cœurs, et préférez le mien.

Que le temps affermissé un si tendre lien ;

Que le temps redouble ma chaîne !

(tous deux ensemble.)

Non, je ne m'ennuierai jamais ;

J'aimerai toute ma vie.

Amour, Amour, lance tes traits,

Lance tes traits

Dans mon ame ravie.

Non, je ne m'ennuierai jamais ;

J'aimerai toute ma vie.

(on entend une grande rumeur et des cris.)

I R È N E.

O Ciel ! quels cris affreux !

L E B A R O N.

Quel tumulte ! quel bruit !

Quel étrange gala ! chacun court, chacun fuit.

SCENE IV.

LE BARON, IRENE, un CONSEILLER privé.

LE CONSEILLER.

AH! Seigneur, c'en est fait, les Turcs sont dans la ville.

IRENE.

Les Turcs!

LE BARON.

Est-il bien vrai?

LE CONSEILLER.

Vous n'avez plus d'asile.

LE BARON.

Comment cela? Par où sont-ils donc arrivés?

IRENE.

Voilà ce qu'ont produit vos conseillers privés.

LE BARON.

Allez dire à mes gens qu'on fasse résistance;

Je cours les seconder.

LE CONSEILLER.

Seigneur, votre grandeur
De son rang glorieux doit garder la décence.

IRENE.

Hélas! ma gouvernante et mes filles d'honneur
Viennent de tous côtés, et sont toutes tremblantes.

SCENE V.

Les Acteurs précédens , la **GOUVERNANTE** ,
et les **FILLES D'HONNEUR**.

LA GOUVERNANTE.

AH , Madame ! les Turcs. . . .

I R E N E.

Ah ! pauvres innocentes ! . . .

Qu'ont fait ces Turcs maudits ? . . .

LA GOUVERNANTE.

Les Turcs . . . je n'en puis plus . . .

Dans votre appartement . . . ils font tous répandus.

Le corsaire Abdala tout enlève , et tout pille :

On enchaîne à la fois père , enfant , femme , fille.

Madame ! . . . entendez-vous les tambours . . . les clameurs ! . . .

LES TURCS , derrière le théâtre.

Alla ! alla ! guerra !

LA GOUVERNANTE.

Madame . . . je me meurs !

S C E N E V I.

Les Acteurs précédens, ABDALA , *suivi de ses
Turcs.*

Q U A T U O R *de Turcs.*

PILLAR , pillar , grand Abdala !

Alla , ylla , alla !

Tout conquir ,

Tout occir ,

Tout ravir ;

Alla , ylla , alla !

A B D A L A .

Non amazar ,

No , no , non amazar.

Basta , basta tout faccagear ;

Ma non amazar ,

Incatenar ,

Bever , violar ;

Non amazar.

(*pendant qu'ils chantent, les Turcs enchaînent tous les hommes
avec une longue corde qui fait le tour de la troupe , et dont
un les artis tient le bout.*)

LE BARON , *enchaîné avec deux conseillers en grande
perruque.*

Irène , vous voyez si dans cette posture

Je fais pour un baron une noble figure.

Q U A T U O R *de Turcs.*

Pillar , pillar , grand Abdala !

Tout faccagear ;

Pillar , , beber , violar.

Alla , ylla , alla !

I R E N E .

Quoi ! ces Turcs si méchans n'enchaînent point les dames !

Tant d'honneur entre-t-il dans ces vilaines ames ?

A B D A L A *chante.*

O bravi Corfari ,

Spavento di mari ,

Andate à partagir ,

A beber , à fruir.

A vostri strapazzi

Cedo li ragazzi ,

Et tutti li configlieri.

Tutte le donne son per me

El' mio costume ,

Tutte le donne son per me.

L E S T U R C S .

Pillar , pillar , grand Abdala !

Alla , ylla , alla !

I R E N E *au Baron qu'on emmène.*

Allez , mon cher cousin : je me flatte , j'espère ,

Si ce turc est galant , de vous tirer d'affaire.

Peut-être direz-vous , par mes soins relevé ,

Qu'une femme vaut mieux qu'un conseiller privé.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRENE, LA GOUVERNANTE.

IRENE.

CONSOLONS-NOUS, ma bonne; il faut avec adresse
Corriger, si l'on peut, la fortune traîtresse.
Vous savez du Baron le bizarre destin.

LA GOUVERNANTE.

Point du tout.

IRENE.

Le corsaire, échauffé par le vin,
Dans les transports de joie où son cœur s'abandonne,
Sans s'informer du rang ni du nom de personne,
A, pour se réjouir, dans la cour du château
Assemblé les captifs, et par un goût nouveau
Fait tirer aux trois dés les emplois qu'il leur donne.
Un grave magistrat se trouve cuisinier;
Le Baron pour son lot est reçu muletier.
Ce font-là, nous dit-on, les jeux de la fortune:
Cette bizarrerie en Turquie est commune.

LA GOUVERNANTE.

Se peut-il qu'un baron, hélas! soit réduit là?
Et quelle est votre place à la cour d'Abdala?

IRENE.

Je n'en ai point encor; mais si je dois en croire
Certains regards hardis que du haut de sa gloire

L'impudent , en passant , a fait tomber sur moi ,
 J'aurai bientôt , je pense , un assez bel emploi ;
 Et j'en ferai , ma bonne , un très-honnête usage.

L A G O U V E R N A N T E .

Ah ! je n'en doute pas : je fais qu'Irène est sage.
 Mais , Madame , un corsaire est un peu dangereux :
 Il paraît volontaire , et le pas est scabreux.

I R È N E .

Il a pris sans façon l'appartement du maître :
 Je le suis , a-t-il dit , et j'ai seul droit de l'être.
 Vin , fille , argent comptant , tout est pour le plus fort ;
 Le vainqueur les mérite , et les vaincus ont tort.
 Dans cette belle idée il s'en donne à cœur-joie ,
 Et pour tous les plaisirs son bon goût se déploie ;
 Tandis que mon Baron , une étrille à la main ,
 Gémit dans l'écurie et s'y tourmente en vain.
 Il fait venir ici les dames les plus belles
 Pour leur rendre justice , et pour juger entre elles ;
 Mettre au jour leur mérite , exercer leurs talens
 Par des pas de ballet , des mines et des chants.
 Nous allons lui donner cette petite fête :
 Et si de son mouchoir mes yeux font la conquête ,
 Je pourrai m'en servir pour lui jouer un tour
 Qui fera triompher ma gloire et mon amour.
 J'entends déjà d'ici ses fifres , ses timbales ;
 Voilà nos ennemis , et voici mes rivales.

SCENE II.

(les levantis arrivent, donnant chacun la main à une personne.)

IRENE, LA GOUVERNANTE; ABDALA

arrive au son d'une musique turque, un mouchoir à la main; les demoiselles du château d'Otrante font un cercle autour de lui.

ABDALA chante.

Su, fu, Zitelle tenere;
 La mia spada fa tremar.
 Ma voi, fanciule cave,
 Mi piacer, mi difarmar:
 Mi fentir plus grand honore
 Di rendre mi à l'amore,
 Che di rapir tutta la terra
 Col terrore della guerra.

Su, fu, Zitelle tenere, &c.

IRENE chante cet air tendre et mesuré.

C'est pour servir notre adorable maître,
 C'est pour l'aimer que le ciel nous fit naître.
 Mars et l'Amour à l'envi l'ont formé:
 Son bras est craint, son cœur est plus aimé.

Des Amours la tendre mère
 Naquit dans le sein des eaux
 Pour orner notre corsaire
 De ses présens les plus beaux.

(elle

(elle parle.)

Votre mouchoir fait la plus chère envie
De ces beautés de notre baronnie ;
Mais nul objet n'a droit de s'en flatter :
On peut vous plaire , et non vous mériter.

(Abdala fume sur un canapé : les dames passent en revue devant lui. Il fait des mines à chacune , et donne enfin le mouchoir à Irène.)

A B D A L A.

Pigliate voi il fazoletto ,
L'avete ben guadagnato.
Che tutte le altre fanciulle
Men leggiadre , et men belle
Aspettino per un'altra volta
La mia sobrana volonta.

(il fait asseoir Irène à côté de lui.)

A mio canto Irena stia ;
Et tutte le altre via , via.

(elles s'en vont toutes en lui faisant la révérence.)

Bene , bene , fara per un'altra volta.
Un'altra volta.

S C E N E III.

I R E N E , A B D A L A .

A B D A L A .

C A R A Irena , adesso
 Sedete apresso di me.
 Amor mi punge e mi confume.
(il la fait asséoir plus près.)
 Più apresso , più apresso.

I R E N E , à côté d'Abdala sur le canapé.

Seigneur , de vos bontés mon ame est pénétrée :
 Je n'ai jamais passé de plus belle foirée.
 Quand je craignais les Turcs si fiers dans les combats,
 Mon cœur , mon tendre cœur ne vous connaissait pas.
 Non , il n'est point de turc qui vous soit comparable :
 Je crois que Mahomet fut beaucoup moins aimable ;
 Et pour mettre le comble à des plaisirs si doux ,
 Je compte avoir l'honneur de souper avec vous.

A B D A L A .

Si , si , cara : cenaremo insieme , tête à tête , l'uno dirimpetto
 A l'altra ; senza schiavi ; solo con sola ; beberemo del
 vino greco :

E cantaremo , e ci trastullaremo , dirimpetto l'uno à l'altra :
 Si , si , cara , per dio maccone.

I R E N E.

Après tant de bontés aurai-je encor l'audace
D'implorer de mon turc une nouvelle grace ?

A B D A L A.

Parli , parli : faro tutto che vorrette presto , presto.

I R E N E.

Seigneur , je suis baronne : et mon père autrefois

Dans Otrante a donné des lois.

Il était connétable , ou comte d'écurie ;

C'est une dignité que j'ai toujours chérie.

Mon cœur en est encor tellement occupé

Que si vous permettez que j'aïlle avant soupé

Commander un quart d'heure où commandait mon père ,

C'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire.

A B D A L A.

Come ! nella stalla ?

I R E N E.

Nella stalla , Signor.

Au nom du tendre amour je vous en prie encor.

Un héros tel que vous , formé pour la tendresse ,

Pourrait-il durement refuser sa maîtresse ?

A B D A L A.

La signora e matta. Le stalle sono puzzolente ;
bisognerà più d'un fiasco d'acqua di nanphe per nettar
la. Or fu andate à vostro piacere , lo concedo : andate,
cara , è ritornate.

(elle sort.)

D d 2

S C E N E I V.

ABDALA *chante.**(en se frappant le front.)***O**gni fanciulla tien là

Qualche fantasia ,

Somigliante alla pazzia.

Ma l'ira mia e vana.

Basta , che la Zitella

Sia facile e bella ;

Tutto si perdona.

Ogni fanciulla tien là

Qualche fantasia.

Fin du second acte.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

(*le théâtre représente un coin d'écurie.*)

IRENE, LE BARON *en souquenille*, une étrille
à la main.

IRENE *chanté.*

OUI, oui, je dois tout espérer ;
Tout est prêt pour vous délivrer.
Oui... oui... je peux tout espérer ;
L'amour vous protège et m'inspire.
Votre malheur m'a fait pleurer ;
Mais en trompant ce Turc que je fais soupirer ,
Je suis prête à mourir de rire.

LE BARON.

Lorsque vous me voyez une étrille à la main ,
Si vous riez, c'est de moi-même.
Je l'ai bien mérité : dans ma grandeur suprême
J'étais indigne, hélas ! du pouvoir souverain ,
Et du charmant objet que j'aime.

IRENE.

Non, le destin volage
Ne peut rien sur mon cœur.
Je vous aimai dans la grandeur ;

D d 3

Je vous aime dans l'esclavage.

Rien ne peut nous humilier ;

Et quand mon tendre amant devient un muletier,

Je l'en aime encor davantage.

(elle répète.)

Et quand mon tendre amant devient un muletier,

Je l'en aime encor davantage.

LE BARON.

Il faut donc mériter un si parfait amour ;

Ainsi que mon destin je change en un seul jour ;

Irène et mes malheurs éveillent mon courage.

(à ses vassaux qui paraissent en armes.)

Amis, le fer en main, frayons-nous un passage

Dans nos propres foyers ravis par ces brigands.

Enchaînons, à leur tour, ces vainqueurs insolens

Plongés dans leur ivresse, et se livrant en proie

A la fécurité de leur brutale joie.

Vous, gardez cette porte ; et vous, vous m'attendrez

Près de ma chambre même, au haut de ces degrés

Qui donnent au palais une secrète issue.

J'en ouvrirai la porte au public inconnue.

Je veux que de ma main le corsaire soit pris.

Dans le même moment appelez à grands cris

Tous les bons citoyens au secours de leur maître :

Frappez, percez, tuez, jetez par la fenêtré

Quiconque à ma valeur osera résister.

(à Irène.)

Déesse de mon cœur , c'est trop vous arrêter :
 Allez à ce festin que le vainqueur prépare.
 Je lui destine un plat qu'il pourra trouver rare ;
 Et j'espère ce soir , plus heureux qu'au matin ,
 De manger le rôti qu'on cuit pour le vilain.

I R È N E.

J'y cours , vous m'y verrez : mais que votre tendresse
 Ne s'effarouche pas si de quelque careffe
 Je daigne encourager ses désirs effrontés :
 Ce ne font point , Seigneur , des infidélités.
 Je ne pense qu'à vous quand je lui dis que j'aime :
 En buvant avec lui je bois avec vous-même :
 En acceptant son cœur je vous donne le mien :
 Il faut un petit mal souvent pour un grand bien.

(elle sort.)

S C È N E I I.

L E B A R O N à ses vassaux.

ALLONS donc, mes amis, hâtons-nous de nous rendre
 Au souper où l'Amour avec Mars doit m'attendre.
 Le temps est précieux : je cours quelque hasard
 D'être un peu passé maître , et d'arriver trop tard.
 Faites de point en point ce que j'ai su prescrire ;
 Gardez de vous méprendre , et laissez-vous conduire.
 Avancez à tâtons sous ces longs fouterrains ;
 De la gloire bientôt ils feront les chemins.

D d 4

SCENE III.

(le théâtre représente une jolie salle à manger.)

ABDALA , IRENE , seuls à table sans domestiques.

I R E N E , un verre en main , chante.

AH ! quel plaisir
De boire avec son corsaire !
Chaque coup que je bois augmente mon désir
De boire encore et de lui plaire.

Verse , verse , mon bel amant :
Ah ! que tu verses tendrement
Tous les feux d'amour dans mon verre !

A B D A L A .

Si , si , brindisi a te ,
Amate , bevete , ridete.

Si , si , brindisi a te.

Questo vino di Champagne

A te fomiglia ,

Incanta tutta la terra :

Li Christiani ,

Li Musulmani.

Begli occhi scintillate

Al par del vino spumante.

Si , si , si , brindisi a te.

(tous deux ensemble.)

Si , fi , brindisi a te

Amate , bevete , ridete

Si , fi , brindisi a te , &c.

(ils dansent ensemble le verre à la main en chantant :)

Si , fi , brindisi a te , &c.

S C E N E I V.

Les Acteurs précédens , LE B A R O N armé , et ses
suivans entrent de tous côtés dans la chambre.

L E B A R O N.

C O R S A I R E , il faut ici danser une autre danse.

A B D A L A , cherchant son sabre.

Che veggo ? che veggo ?

L E B A R O N.

Ton maître , et la vengeance.

Il est juste , soldats , qu'on l'enchaîne à son tour :

Ainsi tout a son terme , et tout passe en un jour.

A B D A L A.

Levanti , venite !

L E B A R O N.

Tes Levanti , Corfaire ,

Sont tous mis à la chaîne et s'en vont en galère.

Ami , l'oïiveté t'a perdu comme moi :

Je te rends la leçon que je reçus de toi.

Je t'en donne encore une avec reconnaissance :
 Je te rends ton vaisseau ; va , pars en diligence.
 Laisse-moi la beauté qui nous a tous sauvés ,
 Et rembarque avec toi mes conseillers privés.

(*il chante.*)

Je jure . . . je jure d'obéir
 Pour jamais à ma belle Irène.
 Peuples heureux dont elle est souveraine ,
 Répétez avec moi , contens de la servir :

L E C H O E U R .

Je jure . . . je jure d'obéir
 Pour jamais à la belle Irène.

Fin du troisième et dernier acte.

**LES DEUX
TONNEAUX,**

Esquisse d'un opéra comique.

P E R S O N N A G E S.

GLYCERE.

PRESTINE, petite sœur de *Glycère*.

DAPHNIS.

LE PERE de *Daphnis*.

LE PERE de *Glycère*.

GREGOIRE, cabaretier - cuifinier, prêtre
du temple de *Bacchus*.

PHEBÉ, servante du temple.

Troupe de jeunes garçons et de jeunes filles.

La scène est dans un temple consacré à Bacchus.

LES DEUX TONNEAUX.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un temple de feuillages , orné de thyrses , de trompettes , de pampre , de raisins. On voit entre les colonnades de feuillage les statues de Bacchus , d'Ariane , de Silène et de Pan. Un grand buffet tient lieu d'autel : deux fontaines de vin coulent dans le fond. Des garçons et des filles sont empressés à préparer tout pour une fête. Grégoire , l'un des suivans de Bacchus , ordonne la fête. Il est en veste blanche et galante , portant un thyrses à la main , et sur sa tête une couronne de lierre.

(ouverture gaie et vive , reprise douloureuse et terrible.)

GREGOIRE , troupe de jeunes garçons et de jeunes filles.

GREGOIRE chante.

ALLONS , enfans , à qui mieux-mieux ;
Jeunes garçons , jeunes fillettes ,
Parez cet autel glorieux.

Trémoussez-vous , paresseux que vous êtes :

Mettez-moi cela
là,
Rendez ce buffet
net.

Songez bien à ce que vous faites.
Allons, enfans, à qui mieux-mieux ;
Trémouffez-vous, paresseux que vous êtes :
Songez que vous servez les belles et les dieux.

UNE SUIVANTE, *elle parle.*

Eh, doucement, monsieur Grégoire ;
Nous sommes comme vous du temple de Bacchus ;
Comme vous nous lui rendons gloire :
Nous sommes tous très-affidus
A servir Bacchus et Vénus.
Le grand-prêtre du temple est sans doute allé boire.

(*elle chante.*)

Il reviendra : faites moins l'important.
Alors que le maître est absent,
Maître valet s'en fait accroire.

GREGOIRE.

Pardon, j'ai du chagrin.

LA SUIVANTE.

On n'en a point ici.

Vous vous moquez de nous.

GREGOIRE.

Va, j'ai bien du fouci.
Nous attendons la noce, et mon maître m'ordonne
De représenter sa personne,

Et d'unir les amans qui seront envoyés
De tous les lieux voisins pour être mariés.
Ah ! j'enrage !

LA SUIVANTE.

Comment ! c'est la meilleure aubaine
Que jamais tu pourras trouver.
Toujours ces fêtes-là nous valent quelque étrenne :
Rien de mieux ne peut t'arriver.
J'ai vu plus d'un hymen. L'une et l'autre partie
S'est assez souvent repentie
Des marchés qu'ici l'on a faits ;
Mais le Monfieur qui les marie ,
Quand il a leur argent , ne s'en repent jamais.
C'est l'aimable Daphnis et la belle Glycère
Qui viennent se donner la main.
Que Daphnis est charmant !

GREGOIRE, *en colère.*

Non ; il est fort vilain.

LA SUIVANTE.

A toutes nos beautés que Daphnis a su plaire !

GREGOIRE.

Il me déplaît beaucoup.

LA SUIVANTE.

Qu'il est beau !

GREGOIRE.

Qu'il est laid !

LA SUIVANTE.

Très-honnête garçon , libéral.

G R E G O I R E.

Non.

L A S U I V A N T E.

Si fait.

Que Grégoire est méchant ! me dira-t-il encore
Que la future est fans beauté ?

G R E G O I R E.

La future ? . . .

L A S U I V A N T E.

Oui, Glycère : on la fête , on l'adore ;
Dans toute l'Arcadie on en est enchanté.

G R E G O I R E.

Oui . . . la future . . . passe . . . elle est assez jolie ;
Mais c'est un mauvais cœur , tout plein de perfidie ,
D'ingratitude , de fierté.

L A S U I V A N T E.

Glycère un mauvais cœur ! hélas , c'est la bonté ,
C'est la vertu modeste et pleine d'indulgence ;

C'est la douceur , la patience ;

Et de ses mœurs la pureté

Fait taire encor la médifance.

Vous me paraissez dépité :

N'auriez-vous point été tenté

D'empaumer le cœur de la belle ?

Quand du succès on est flatté ,

Quand la dame n'est point cruelle ,

Vous la traitez de nymphe et de divinité :

Si

Si vous en êtes rebuté,
 Vous faites des chansons contre elle.

Allons, maître Grégoire, un peu moins de courroux;
 Recevons bien ces deux époux.
 Que le festin soit magnifique :
 On boit ici son vin sans eau.
 Mais, n'allez pas gâter notre fête bacchique
 En perçant du mauvais tonneau.

G R E G O I R E.

Comment ? Que dis-tu là ?

L A S U I V A N T E.

Je m'entends bien.

G R E G O I R E.

Petite,

Tremble que ce mystère ici soit révélé.
 C'est le secret des dieux : crains qu'on ne le débite.

Aussitôt qu'on en a parlé,
 Apprends qu'on meurt de mort subite.
 Cesse tes discours familiers,
 Réprime ta langue maudite,
 Et respecte les dieux et les cabaretiers.

(il chante.)

Allons, reprenez votre ouvrage,
 Servons bien ces heureux amans...

(à part.)

Le dépit et la rage
 Déchirent tous mes sens.

Théâtre. Tome IX.

† Le

Hâtons ces heureux momens ,

Courage , courage .

Cognez , frappez , partez en même temps ; (*)

Suspendez ces festons , étendez ce feuillage ;

Que les bons vins , les amours

Nous donnent toujours .

Sous ces charmans ombrages

D'heureuses nuits et de beaux jours .

J'enrage ,

J'enrage .

Je me vengerai ;

Je les punirai ;

Ils me payeront cher mon outrage .

Hâtons leurs heureux momens ,

Cognez , frappez , partez en même temps .

J'enrage ,

J'enrage .

L A S U I V A N T E .

Ah ! j'aperçois de loin cette noce en chemin .

La petite sœur de Glycère

Est toujours à tout la première ;

Elle s'y prend de bon matin .

Cette rose est déjà fleurie ;

Elle a précipité ses pas .

La voici . . . ne dirait-on pas

Que c'est elle que l'on marie ?

(*) Des suivans pourraient ici faire une espèce de basse , en frappant de leurs marteaux sur des cuivres creux qui serviraient d'ornemens .

SCENE II.

GREGOIRE, PRESTINE, LA SUIVANTE.

PRESTINE, *arrivant en hâte.*

EH, quoi donc! rien n'est prêt au temple de Bacchus?
 Nous restons au filet! Nos pas font-ils perdus?
 On ne fait rien ici quand on a tant à faire!
 Ma sœur et son amant, mon bon-homme de père,
 Et celui de Daphnis, femmes, filles, garçons,
 Arrivent à la file en dansant aux chansons.

Ici je ne vois rien paraître.

Réponds donc, Grégoire, réponds;
 Mène-moi voir l'autel et monsieur le grand-prêtre.

GREGOIRE.

Le grand-prêtre, c'est moi.

PRESTINE.

Tu ris.

GREGOIRE.

Moi, dis-je.

PRESTINE.

Toi, prêtre de Bacchus?

Toi!

GREGOIRE.

Et fait pour cet emploi.

Quel étonnement est le vôtre?

PRESTINE.

Eh bien, soit: j'aime autant que ce soit toi qu'un autre.

E e 2

G R E G O I R E .

Je suis vice-gérent dans ce lieu plein d'appas.

Je conjoins les amans , et je fais leurs repas.

Ces deux charmans ministères ,

Au monde si nécessaires ,

Sont fans doute les premiers.

J'espère quelque jour , ma petite Prestine ,

Dans cette demeure divine

Les exercer pour vous.

P R E S T I N E .

Hélas , très-volontiers.

G R E G O I R E et P R E S T I N E .

D U O .

En ces beaux lieux c'est à Grégoire ,

C'est à lui d'enseigner

Le grand art d'aimer et de boire ;

C'est lui qui doit régner.

Du dieu puissant de la liqueur vermeille

Le temple est un cabaret ,

Son autel est un buffet.

L'Amour y veille

Avec transport ;

L'Amour y dort ,

Dort , dort

Sous les beaux raisins de la treille.

G R E G O I R E .

Je vois nos gens venir ; je vais prendre à l'instant
Mes habits de cérémonie.

Il faut qu'à tous les yeux Grégoire justifie
Le choix qu'on fait de lui dans un jour si brillant.

P R E S T I N E .

Va vite. . . . Avancez donc , mon père , mon beau-père ,
Ma chère sœur , mon cher beau-frère ;
Ah ! que vous marchez lentement !
Cet air grave est , dit-on , décent :
Il est noble , il a de la grâce ;
Mais j'irais plus vivement ,
Si j'étais à votre place.

S C E N E I I I .

LE PERE *de Glycère et de Prestine* , LE PERE *de Daphnis* , petits vieillards ratatinés , marchant les premiers la canne à la main , DAPHNIS conduisant GLYCERE et toute la noce , PRESTINE.

G L Y C E R E à Prestine.

PARDONNE , chère sœur , à mes sens éblouis :
Je me suis arrêtée à regarder Daphnis ;
J'étais hors de moi-même , en extase , en délire ;
Et je n'avais qu'un sentiment.

Va , tout ce que je te puis dire ,
C'est que je t'en souhaite autant.

LES DEUX PÈRES.

D U O.

Oh ! qu'il est doux sur nos vieux ans

De renaître dans sa famille !

Mon fils ma fille

Raniment mes jours languissans ;

Mon hiver brille

Des roses de leur printemps.

Les jeunes gens qui veulent rire

Traient un vieillard

De rêveur , de babillard :

Ils ont grand tort ;

Chacun aspire

A notre fort ;

Chacun demande à la nature

De ne mourir qu'en cheveux blancs ;

Et dès qu'on parvient à cent ans ,

On a place dans le Mercure.

P R E S T I N E.

Il s'agit bien de fredonner ;

Ah ! vous avez , je pense , assez d'autres affaires.

Savez-vous à quel homme on a voulu donner

Le soin de célébrer vos amoureux mystères ?

A Grégoire.

G L Y C E R E , *effrayée.*

A Grégoire !

DAPHNIS.

Eh ! qu'importe , grands dieux !

Tout m'est bon , tout m'est précieux ;

Tout est égal ici quand mon bonheur approche.

Si Glycère est à moi , le reste est étranger.

Qu'importe qui sonne la cloche ,

Quand j'entends l'heure du berger ?

Rien ne peut me déplaire , et rien ne m'intéresse.

Je ne vois point ces jeux , ce festin solennel ,

Ces prêtres de l'hymen , ce temple , cet autel ;

Je ne vois rien que la Déesse.

QUATUOR.

LE PERE LE PERE

de Glycère. de Daphnis.

DAPHNIS. GLYCERE.

Ma fille ! ... mon cher fils ! ... Glycère ! tendre époux !

Aimons-nous tous quatre , aimons-nous.

De la félicité naîssez , brillante aurore ,

Naîssez , faites éclore

Un jour encor plus doux.

Tendre amour , c'est toi que j'implore ;

En tous temps tu règues sur nous :

Tendre amour , c'est toi que j'implore ;

Aimons-nous tous quatre , aimons-nous.

PRESTINE.

Ils aiment à chanter , et c'est-là leur folie.

Ne parviendrai-je point à faire ma partie ?

Ces gens-là sur un mot vous font vite un concert ;

Et ce qu'en eux surtout je révère et j'admire ,
C'est qu'ils chantent par fois fans avoir rien à dire.
Ils nous ont sur le champ donné d'un quatuor.

A mon oreille il plaifait fort ;
Et s'ils avaient voulu , j'aurais fait la cinquième.
Mais on me laisse là ; chacun pense à foi-même.

(elle chante.)

Le premier mari que j'aurai ,
Ah , grands Dieux , que je chanterai !

On néglige ma perfonne ,
On m'abandonne.

Le premier mari que j'aurai ,
Ah , grands Dieux , que je chanterai !

S C E N E I V.

Les Acteurs précédens , P H E B É , Suivante.

P H E B É.

ENTREZ, mes beaux Messieurs, entrez, ma belle Dame.

(à Glycère à part.)

Ma belle Dame , au moins prenez bien garde à vous.

D A P H N I S.

Allez, j'en aurai foin ; ne crains rien, bonne femme.

(il lui met une bourse dans la main.)

L A S U I V A N T E.

Que voilà deux charmans époux !

Prenez bien garde à vous, Madame.

G L Y C E R E.

GLYCERE.

Que veut-elle me dire ? Elle me fait trembler.
L'amour est trop timide , et mon cœur est trop tendre.

PRESTINE.

Auprès de votre amant qui peut donc vous troubler ?
Nulle crainte en tel cas ne pourrait me surprendre.

(elle chante.)

Le premier mari que j'aurai ,
Ah , bon Dieu , que je chanterai !
On néglige ma personne ,
On m'abandonne.

Le premier mari que j'aurai ,
Ah ! grands Dieux , que je chanterai !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAPHNIS conduit par son père , GLYCERE par le sien , PRESTINE par personne , et courant par-tout , GARÇONS de la noce.

LE PÈRE de Daphnis.

MES enfans, croyez-moi, nous favons les rubriques ;
Fefons comme fe faient nos très-prudens aïeux :

 Tout allait alors beaucoup mieux.

C'était-là le bon temps ; et les fiècles antiques,
Etant plus vieux que nous , auront toujours raifon.

Je vous dis que c'est là . . . que fera le garçon :

Ici . . . la fille : ici . . . moi , du garçon le père.

(à Glycère.)

Là . . . vous : et puis Prestine à côté de fa fœur ,

Pour apprendre fon rôle et le favoir bien faire.

Mais j'aperçois déjà le facrificateur.

Qu'il a l'air noble et grand ! une majesté faine

 Sur fon front augufte eft empreinte.

Il refsemble à fon dieu , dont il a la rougeur.

LE PÈRE de Glycère.

Oui , l'on voit qu'il le fert avec grande ferveur.

Silence , écoutons bien.

S C E N E I I.

Les Acteurs précédens , G R E G O I R E , *suivi des ministres de Bacchus.*

(les deux amans mettent la main sur le buffet qui sert d'autel.)

G R E G O I R E *au milieu , vêtu en grand sacrificateur.*

F U T U R , et vous future ,
 Qui venez allumer à l'autel de Bacchus
 La flamme la plus belle , et l'ardeur la plus pure ,
 Soyez ici très-bien venus.
 D'abord , avant que chacun jure
 D'observer les rites reçus ,
 Avant que de former l'union conjugale ,
 Je vais vous présenter la coupe nuptiale.

G L Y C E R E .

Ces rites sont d'aimer : quel besoin d'un ferment
 Pour remplir un devoir si cher et si durable !
 Ce ferment dans mon cœur constant , inaltérable ,
 Est écrit par le sentiment
 En caractère ineffaçable.
 Hélas ! si vous voulez , ma bouche en fera cent.
 Je les répéterai tous les jours de ma vie ;
 Et n'allez pas penser que le nombre m'ennuie ;
 Ils feront tous pour mon amant.

F f 2

G R E G O I R E , à part.

Que ces deux gens heureux redoublent ma colère !
Dieux , qu'ils feront punis ! ... Buvez , belle Glycère ;

Et buvez l'amour à longs traits.

Buvez , tendres époux , vous jurerez après :

Vous recevrez des dieux des faveurs infinies.

(il va prendre les deux coupes préparées au fond du buffet.)

L E P E R E de Daphnis.

Oui , nos pères buvaient dans leurs cérémonies ;

Aussi valaient-ils mieux qu'on ne vaut aujourd'hui.

Depuis qu'on ne boit plus , l'esprit avec l'ennui

Font bâiller noblement les bonnes compagnies.

Les chançons en refrain des soupers sont bannies :

Je riais autrefois , j'étais toujours joyeux ;

Et je ne ris plus tant depuis que je suis vieux :

J'en cherche la raison ; d'où vient cela , compère ?

L E P E R E de Glycère.

Mais... cela vient... du temps. Je suis tout sérieux,

Bien souvent , malgré moi , sans en favoir la cause.

Il s'est fait parmi nous quelque métamorphose.

Mais il reste , après tout , quelques plaisirs touchans :

Dans le bonheur d'autrui l'ame à l'aise respire ;

Et quand nous marions nos aimables enfans ,

Je vois qu'on est heureux sans rire.

(Grégoire présente une petite coupe à Daphnis et une autre
à Glycère.)

G R E G O I R E , après qu'ils ont bu.

Rendez-moi cette coupe. Eh quoi ! vous frémissez !

(à *Daphnis.*)

Çà , jurez à présent : vous , *Daphnis* , commencez.

DAPHNIS chante en récitatif mesuré , noble et tendre.

Je jure par les dieux , et surtout par *Glycère* ,
De l'aimer à jamais comme j'aime en ce jour.

Toutes les flammes de l'amour

Ont coulé dans ce vin , quand j'ai vidé mon verre.

O toi qui d'*Ariane* as mérité le cœur ,

Divin *Bacchus* , charmant vainqueur ,

Tu règnes aux festins , aux amours , à la guerre.

Divin *Bacchus* , charmant vainqueur ,

Je t'invoque après ma *Glycère*.

(*symphonie.*)

(*Daphnis* continue.)

Descends , *Bacchus* , en ces beaux lieux ,

Des Amours amène la mère ;

Amène avec toi tous les dieux ;

Ils pourront brûler pour *Glycère*.

Je ne ferai point jaloux d'eux :

Son cœur me préfère ,

Me préfère , me préfère aux dieux.

G R E G O I R E.

C'est à vous de jurer , *Glycère* , à votre tour ,

Devant *Bacchus* lui-même , au grand dieu de l'amour.

G L Y C E R E chante.

Je jure une haine implacable

A ce vilain magot ,

A ce fat , à ce fot ;

F f 3

Il m'est insupportable.
Je jure une haine implacable
A ce fat, à ce fot.

Oui, mon père, oui, mon père,
J'aimerais mieux en enfer
Epouser Lucifer.

Qu'on n'irrite point ma colère ;
Oui, je verrais plutôt le peu que j'ai d'appas
Dans la gueule du chien Cerbère
Qu'entre les bras
Du vilain qui croit me plaire.

D A P H N I S.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux !

LES DEUX PERES *ensemble.*

Ah, ma fille !

P R E S T I N E.

Ah, ma sœur !

D A P H N I S.

Est-ce vous qui parlez, ma Glycère ?

G L Y C E R E, *reculant.*

Ah, l'horreur !

Ote-toi de mes yeux : ton seul aspect m'afflige.

D A P H N I S.

Quoi ! c'est donc tout de bon ?

G L Y C E R E.

Retire-toi, te dis-je ;

Tu me donnerais des vapeurs.

D A P H N I S.

Eh ! qu'est-il arrivé ? Dieux puissans, Dieux vengeurs,
En étiez-vous jaloux ? m'ôtez-vous ce que j'aime ?
Ma charmante maîtresse, idole de mes sens,

Reprends les tiens, rentre en toi-même ;
Vois Daphnis à tes pieds, les yeux chargés de pleurs.

G L Y C E R E.

Je ne puis te souffrir : je te l'ai dit, je pense,
Assez net, assez clairement.

Va-t-en, ou je m'en vais.

L E P E R E *de Daphnis.*

Ciel ! quelle extravagance !

D A P H N I S.

Prétends-tu m'éprouver par ces affreux ennuis ?
As-tu voulu jouir de ma douleur profonde ?

G L Y C E R E.

Tu ne t'en vas point ; je m'enfuis.
Pour être loin de toi, j'irais au bout du monde.
(elle sort.)

Q U A T U O R.

L E S D E U X P E R E S. P R E S T I N E. D A P H N I S.
Je suis tout confondu. . . Je frémis. . . Je me meurs !
(tous ensemble.)

Quel changement ! quelles alarmes !
Est-ce là cet hymen si doux, si plein de charmes !

P R E S T I N E.

Non, je ne rirai plus : coulez, coulez, mes pleurs.

F f 4

(tous ensemble.)

Dieu puissant , rends-nous tes faveurs.

G R E G O I R E *chante seul.*

Quand je vois quatre personnes

Ainsi pleurer en chantant ,

Mon cœur se fend.

Bacchus , tu les abandonnes ;

Il faut en faire autant.

(il s'en va.)

S C E N E I I I.

LE PERE *de Daphnis* , LE PERE *de Glycère* ,
DAPHNIS , PRESTINE.LE PERE *de Daphnis* à celui *de Glycère*.

ECOUTEZ ; j'ai du sens , car j'ai vu bien des choses ,
Des esprits , des forciers et des métempfycofes.
Le dieu que je révère , et qui règne en ces lieux ,
Me semble , après l'Amour , le plus malin des dieux.
Je l'ai vu dans mon temps troubler bien des cervelles ;
Il produisait souvent d'assez vives querelles :
Mais cela s'éteignait après une heure ou deux.
Peut-être que la coupe était d'un vin fumeux ,
Ou dur , ou petillant , et qui porte à la tête.
Ma fille en a trop bu : de là vient la tempête
Qui de nos jours heureux a noirci le plus beau.
La coupe nuptiale a troublé son cerveau :

Elle est folle, il est vrai ; mais, Dieu merci, tout passe :

Je n'ai vu ni d'amour ni de haine sans fin. . . .

Elle te r'aimera : tu rentreras en grâce

Dès qu'elle aura cuvé son vin.

P R E S T I N E.

Mon père, vous avez beaucoup d'expérience ;

Vous raisonnez on ne peut mieux.

Je n'ai ni raison ni science,

Mais j'ai des oreilles, des yeux.

De ce temple sacré j'ai vu la balayeuse

Qui d'une voix mystérieuse

A dit à ma grand'sœur, avec un ton fort doux,

Quand on vous marîra, prenez bien garde à vous.

J'avais fait peu de cas d'une telle parole :

Je ne pouvais me défier

Que cela pût signifier

Que ma grand'sœur deviendrait folle.

Et puis je me suis dit, (toujours en raisonnant)

Ma sœur est folle cependant.

Grégoire est bien malin : il pourchassa Glycère :

Il n'en eut qu'un refus ; il doit être en colère.

Il est devenu grand seigneur :

On aime quelquefois à venger son injure.

Moi, je me vengerais si l'on m'ôtait un cœur.

Voyez s'il est quelque valeur

Dans ma petite conjecture.

D A P H N I S.

Oui, Prestine a raison.

L E P E R E *de Glycère.*

Cette fille ira loin.

L E P E R E *de Daphnis.*

Ce fera quelque jour une maîtresse femme.

D A P H N I S.

Allez tous , laissez-moi le soin

De punir ici cet infame :

A ce monstre ennemi je veux arracher l'ame.

Laissez-moi.

L E P E R E *de Glycère.*

Qui l'eût cru , qu'un jour si fortuné

A tant de maux fût destiné ?

L E P E R E *de Daphnis.*

Hélas ! j'en ai tant vu dans le cours de ma vie !

De tous les temps passés l'histoire en est remplie.

S C E N E I V.

Les Acteurs précédens , GREGOIRE , *revenant dans son premier habit.*

D A P H N I S.

O douleur ! ô transports jaloux !

Holà ! hé ! Monsieur le grand-prêtre ,

Monsieur Grégoire , approchez-vous.

G R E G O I R E.

Quel profane en ces lieux frappe et me parle en maître ?

D A P H N I S.

C'est moi : me connais-tu ?

G R E G O I R E.

Qui , toi ? mon ami , non ,
Je ne te connais point à cet étrange ton
Que tu prends avec moi.

D A P H N I S.

Tu vas donc me connaître.
Tu mourras de ma main : je vais t'affommer , traître ;
Je vais t'exterminer , fripon.

G R E G O I R E.

Tu manques de respect à Grégoire , à ma place !

D A P H N I S.

Va , ce fer que tu vois en manquera bien plus ;
Il faut punir ta lâche audace.
Indigne suppôt de Bacchus ,
Tremble , et rends-moi ma femme.

G R E G O I R E.

Eh ! mais pour te la rendre
Il faudrait avoir eu le plaisir de la prendre.
Tu vois , je ne l'ai point.

D A P H N I S.

Non , tu ne l'auras pas.
Mais c'est toi qui me l'as ravie :
C'est toi qui l'as changée , et presque dans mes bras.
Elle m'aimait plus que sa vie
Avant d'avoir goûté ton vin.
On connaît ton esprit malin.

A peine a-t-elle bu de ta liqueur mêlée,
 Sa haine contre moi foudain s'est exhalée.
 Elle me fuit, m'outrage, et m'accable d'horreurs.

C'est toi qui l'as enforcélée.
 Tes pareils dès long-temps font des empoisonneurs,

G R E G O I R E.

Quoi ! ta femme te hait !

D A P H N I S.

Oui, perfide, à la rage.

G R E G O I R E.

Eh mais, c'est quelquefois un fruit du mariage ;
 Tu peux t'en informer.

D A P H N I S.

Non, toi seul as tout fait :
 Tu mets à mon bonheur un invincible obstacle.

G R E G O I R E.

Tu crois donc, mon ami, qu'une femme en effet
 Ne peut te haïr fans miracle ?

D A P H N I S.

Je crois que dans l'instant à mon juste dépit,
 Lâche, ton sang va fatisfaire.

G R E G O I R E.

A R I E T T E.

Il le ferait comme il le dit,
 Car je n'ai plus mon bel habit
 Pour qui le peuple me révère ;
 Et ma personne est fans crédit
 Auprès de cet homme en colère.

Il le ferait comme il le dit ,
Car je n'ai plus mon bel habit.

Apaise-toi , rengaine.... Eh bien , je te promets
Qu'aujourd'hui ta Glycère , en son sens revenue ,
A son époux , à son amour rendue ,
Va te chérir plus que jamais.

D A P H N I S.

O Ciel ! est-il bien vrai ? mon cher ami Grégoire ,
Parle ; que faut-il faire ?

G R E G O I R E.

Il vous faut tous deux boire
Ensemble une seconde fois.

G R E G O I R E.

D A P H N I S.

D U O.

Sur cet autel Grégoire jure	Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on t'aimera.	Qu'on m'aimera.
Rien ne dure	Rien ne dure
Dans la nature.	Dans la nature.
Rien ne durera ,	Rien ne durera ,
Tout passera.	Tout passera.
On réparera ton injure.	On réparera mon injure.
On t'en fera ;	On m'en fera ;
On l'oublîra.	On l'oublîra.
Rien ne dure	Rien ne dure
Dans la nature.	Dans la nature.
Rien ne durera ,	Rien ne durera ,
Tout passera.	Tout passera.

Le caprice d'une femme
Est l'affaire d'un moment ;
La girouette de son ame
Tourne , tourne... au moindre vent.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LES DEUX PERES, GLYCERE,
PRESTINE.

LE PERE *de Glycère.*

OUI, c'était des vapeurs : c'est une maladie
Où les vieux médecins n'entendent jamais rien.
Cela vient tout d'un coup... quand on se porte bien...
Une seconde dose à l'instant l'a guérie.

Oh ! que cela t'a fait de bien !

LE PERE *de Daphnis.*

Ces espèces de maux s'appellent frénésie.
Feue ma femme autrefois en fut long-temps faisie ;
Quand son mal lui prenait, c'était un vrai démon.

LE PERE *de Glycère.*

Ma femme aussi.

LE PERE *de Daphnis.*

C'était un torrent d'invectives,
Un tapage, des cris, des querelles si vives...

LE PERE *de Glycère.*

Tout de même.

LE PERE *de Daphnis.*

Il fallait déserter la maison.
La bonne me disait : *Je te hais* d'un courage,
D'un fond de vérité... cela partait du cœur.

Grâce au ciel , tu n'as plus cette mauvaise humeur ,
Et rien ne troublera ta tête et ton ménage.

GLYCÈRE , *se relevant d'un banc de gazon où elle
était penchée.*

A peine je comprends ce funeste langage.
Qu'est-il donc arrivé ? qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ?
A l'amant que j'adore aurais-je pu déplaire ?

Hélas ! j'aurais perdu l'esprit !

L'amour fit mon hymen ; mon cœur s'en applaudit :
Vous le savez , grands Dieux , si ce cœur est sincère.

Mais dès le second coup de vin

Qu'à cet autel on m'a fait boire ,

Mon amant est parti foudain ,

En montrant l'humeur la plus noire :

Attachée à ses pas j'ai vainement couru.

Où donc est-il allé ? ne l'avez-vous point vu ?

L E P E R E *de Daphnis.*

Il arrive.

SCÈNE

SCENE II.

Les Acteurs précédens , DAPHNIS.

LE PERE de *Daphnis*.

EN effet je vois sur son visage
Je ne fais quoi de dur , de sombre , de sauvage.

GLYCERE *chante*.

Cher amant , vole dans mes bras :
Dieu de mes sens , dieu de mon ame ,
Animez , redoublez mon éternelle flamme. . . .
Ah , ah , ah , cher époux , ne te détourne pas.
Tes yeux font-ils fixés sur mes yeux pleins de larmes ?
Ton cœur répond-il à mon cœur ?
Du feu qui me consume éprouves-tu les charmes ?
Sens-tu l'excès de mon bonheur ?

(à cette musique tendre succède une symphonie impérieuse
et d'un caractère terrible.)

DAPHNIS au père de *Glycère*.(*il chante*.)

Ecoute , malheureux beau-père ,
Tu m'as donné pour femme une mégère ;
Dès qu'on la voit on s'enfuit.
Sa laideur la rend plus fière.
Elle est fausse , elle est tracassière ;
Et , pour mettre le comble à mon destin maudit ,
Veut avoir de l'esprit.

Théâtre. Tome IX.

† Gg

Je fus assez sot pour la prendre :

Je viens la rendre ;

Ma sottise finit.

Le mariage

Est heureux et sage

Quand le divorce le suit.

LES DEUX PERES, GLYCERE.

TRIO.

O Ciel ! ô juste Ciel ! en voilà bien d'un autre.

Ah ! quelle douleur est la nôtre !

DAPHNIS.

Beau-père , pour jamais je renonce à la voir ;

Je m'en vais voyager loin d'elle.... Adieu.... Bonsoir.

(*il sort.*)

SCENE III.

LES DEUX PERES, GLYCERE.

LE PERE *de Glycère.*

QUEL démon dans ce jour a troublé ma famille ?

Hélas ! ils font tous fous :

Ce matin c'était ma fille ,

Et le soir c'est son époux.

TRIO.

D'une plainte commune

Unissons nos soupirs.

Nous trouvons l'infortune
 Au temple des plaisirs.

G L Y C E R E.

Ah ! j'en mourrai , mon père.

L E S D E U X P E R E S.

Ah ! tout me défespère.

T O U S E N S E M B L E.

Inutiles désirs !

D'une plainte commune

Unissons nos soupirs.

Nous trouvons l'infortune

Au temple des plaisirs.

S C E N E I V.

Les Acteurs précédens, **PRESTINE**, *arrivant avec précipitation.*

P R E S T I N E.

REJOUISSÉZ-VOUS tous.

G L Y C E R E, *qui s'est laissé tomber sur un lit de gazon, se retournant.*

Ah ! ma sœur , je suis morte !

Je n'en puis revenir.

P R E S T I N E.

N'importe ,

Je veux que vous danfiez avec mon père et moi.

G g 2

LE PERE *de Daphnis.*

C'est bien prendre son temps, ma foi.
Serais-tu folle aussi, Prestine, à ta manière ?

P R E S T I N E.

Je suis gaie et sensée, et je fais votre affaire ;
Soyez tous bien contents.

LE PERE *de Daphnis.*

Ah ! méchant petit cœur,
Lorsqu'à tant de chagrins tu nous vois tous en proie,
Peux-tu bien dans notre douleur
Avoir la cruauté de montrer de la joie ?

P R E S T I N E *chante.*

Avant de parler je veux chanter,
Car j'ai bien des choses à dire.
Ma sœur, je viens vous apporter
De quoi soulager votre martyre.

Avant de parler je veux chanter,
Avant de parler je veux rire.
Et quand j'aurai pu tout vous conter,
Tout comme moi vous voudrez chanter,
Comme moi je vous verrai rire.

LE PERE *de Daphnis, pendant que Glycère est languissante
sur le lit de gazon, abymée dans la douleur.*

Conte-nous donc, Prestine, et puis nous chanterons,
Si de nous consoler tu donnes des raisons.

P R E S T I N E.

D'abord, ma pauvre sœur, il faut vous faire entendre
Que vous avez fait fort mal

De ne nous pas apprendre
Que de ce beau Daphnis Grégoire était rival.

G L Y C E R E.

Hélas ! quel intérêt mon cœur put-il y prendre ?
L'ai-je pu remarquer ? je ne voyais plus rien.

P R E S T I N E.

Je vous l'avais bien dit, Grégoire est un vaurien,
Bien plus dangereux qu'il n'est tendre.

Sachez que dans ce temple on a mis deux tonneaux
Pour tous les gens que l'on marie.

L'un est vaste et profond ; la tonne de Citeaux
N'est qu'une pinte auprès ; mais il est plein de lie.

Il produit la discorde et les soupçons jaloux,
Les lourds ennuis, les froids dégoûts,

Et la secrète antipathie.

C'est celui que l'on donne, hélas ! à tant d'époux :
Et ce tonneau fatal empoisonne la vie.

L'autre tonneau, ma sœur, est celui de l'amour :

Il est petit . . . petit . . . on en est fort avare ;

De tous les vins qu'on boit c'est, dit-on, le plus rare.

Je veux en tâter quelque jour.

Sachez que le traître Grégoire

Du mauvais tonneau tour à tour

Malignement vous a fait boire.

G L Y C E R E.

Ah ! de celui d'amour je n'avais pas besoin ;

J'idolâtrais sans lui mon amant et mon maître.

Temple affreux ! coupe horrible ! Ah, Grégoire ! ah, le traître !
Qu'il a pris un funeste soin !

L E P E R E *de Glycère.*

D'où fais-tu tout cela ?

P R E S T I N E.

La servante du temple
Est une babillarde ; elle m'a tout conté.

L E P E R E *de Daphnis.*

Oui, de ces deux tonneaux j'ai vu plus d'un exemple ;
La servante a dit vrai. La docte antiquité
A parlé fort au long de cette belle histoire.
Jupiter autrefois, comme on me l'a fait croire,
Avait ces deux bondons toujours à ses côtés :
De là venaient nos biens et nos calamités.
J'ai lu dans un vieux livre...

P R E S T I N E.

Eh ! lisez moins, mon père,
Et laissez-moi parler... Dès que j'ai su le fait,
Au bon vin de l'amour j'ai bien vite en secret
Couru tourner le robinet.

J'en ai fait boire un coup à l'amant de Glycère.
D'amour pour toi, ma sœur, il est tout enivré,
Repentant, honteux, tendre : il va venir. Il roffe
Le méchant Grégoire à son gré.

Et moi qui suis un peu précoce
J'ai pris un bon flacon de ce vin si sucré ;
Et je le garde pour ma noce.

GLYCERE, *se relevant.*

Ma sœur, ma chère sœur, mon cœur désespéré
Se ranime par toi, reprend un nouvel être.

C'est Daphnis que je vois paraître ;

C'est Daphnis qui me rend au jour.

SCENE V *et dernière.*

Les Acteurs précédens, DAPHNIS.

DAPHNIS.

AH ! je meurs à tes pieds et de honte et d'amour.

QUINQUE.

Chantons tous cinq en ce jour d'allégresse
Du bon tonneau les effets merveilleux.

PRESTINE. LES DEUX PERES. GLYCERE. DAPHNIS.

Ma sœur... Mon fils... Mon amant... Ma maîtresse.

Aimons-nous, bénissons les dieux :

Deux amans brouillés s'en aiment mieux.

Que tout nous seconde ;

Allons, courons, jetons au fond de l'eau

Ce vilain tonneau ;

Et que tout soit heureux, s'il se peut, dans le monde,

Fin du troisième et dernier acte.

JULES CESAR,

TRAGÉDIE

DE SHAKESPEARE.

Théâtre. Tome IX.

† H h

JULIUS C. ROBERTSON

TRAGEDY

THE SHAKESPEARE

THE SHAKESPEARE

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

ON a cru devoir joindre au théâtre les deux pièces suivantes, quoiqu'elles ne soient que de simples traductions.

On pourra comparer la Mort de César de *Shakespeare* avec la tragédie de M. de *Voltaire*, et juger si l'art tragique a fait, ou non, des progrès depuis le siècle d'*Elisabeth*. On verra aussi ce que l'un et l'autre ont cru devoir emprunter de *Plutarque*, et si M. de *Voltaire* doit autant à *Shakespeare* qu'on l'a prétendu.

L'Héraclius espagnol suffit pour donner une idée de la différence qui existe entre le théâtre espagnol et celui de *Shakespeare*. C'est la même irrégularité, le même mélange des situations les plus tragiques et des bouffonneries les plus grossières : mais il y a plus de passion dans le théâtre anglais, et plus de grandeur dans celui des Espagnols ; plus d'extravagance dans *Calderon* et *Vega*, plus d'horreurs dégoûtantes dans *Shakespeare*.

M. de *Voltaire* a combattu, pendant les vingt dernières années de sa vie, contre

la manie de quelques gens de lettres qui, ayant appris de lui à connaître les beautés de ces théâtres grossiers, ont cru devoir y louer presque tout, et ont imaginé une nouvelle poétique qui, s'ils avaient pu être écoutés, aurait absolument replongé l'art tragique dans le chaos.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Ayant entendu souvent comparer *Corneille* et *Shakespeare*, j'ai cru convenable de faire voir la manière différente qu'ils emploient l'un et l'autre dans les sujets qui peuvent avoir quelque ressemblance ; j'ai choisi les premiers actes de la Mort de César, où l'on voit une conspiration comme dans *Cinna*, et dans lesquels il ne s'agit que d'une conspiration, jusqu'à la fin du troisième acte. Le lecteur pourra aisément comparer les pensées, le style et le jugement de *Shakespeare*, avec les pensées, le style et le jugement de *Corneille*. C'est aux lecteurs de toutes les nations de prononcer entre l'un et l'autre. Un français et un anglais seraient peut-être suspects de quelque partialité. Pour bien instruire ce procès, il a fallu faire une traduction exacte. On a mis en prose ce qui est en prose dans la tragédie de *Shakespeare*; on a rendu en vers blancs ce qui est en vers blancs, et presque toujours vers pour vers. Ce qui est familier et bas est traduit avec familiarité et avec bassesse. On a tâché de s'élever avec l'auteur quand il

s'élève ; et lorsqu'il est enflé et guindé , on a eu soin de ne l'être ni plus ni moins que lui.

On peut traduire un poète en exprimant seulement le fond de ses pensées ; mais pour le bien faire connaître , pour donner une idée juste de sa langue , il faut traduire non-seulement ses pensées , mais tous les accessoires. Si le poète a employé une métaphore , il ne faut pas lui substituer une autre métaphore ; s'il se sert d'un mot qui soit bas dans sa langue , on doit le rendre par un mot qui soit bas dans la nôtre. C'est un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance , les attitudes , le coloris , les défauts et les beautés ; sans quoi vous donnez votre ouvrage pour le sien.

Nous avons en français des imitations , des esquisses , des extraits de *Shakespeare* , mais aucune traduction. On a voulu apparemment ménager notre délicatesse. Par exemple , dans la traduction du *Maure de Venise* , *Yago* au commencement de la pièce vient avertir le sénateur *Brabantio* , que le maure a enlevé sa fille. L'auteur français fait parler ainsi *Yago* à la française :

„ Je dis , Monsieur , que vous êtes trahi ,
 „ et que le maure est actuellement posses-
 „ seur des charmes de votre fille. „

Mais voici comme *Yago* s'exprime dans l'original anglais :

„ Tête et sang , Monsieur , vous êtes un
 „ de ceux qui ne serviraient pas Dieu si
 „ le diable vous le commandait ; parce
 „ que nous venons vous rendre service ,
 „ vous nous traitez de rufiens. Vous avez
 „ une fille couverte par un cheval de Bar-
 „ barie ; vous aurez des petits-fils qui
 „ henniront , des chevaux de course pour
 „ cousins - germains , et des chevaux de
 „ manége pour beaux-frères.

LE SENATEUR.

„ Qui es - tu , misérable profane ?

Y A G O.

„ Je suis , Monsieur , un homme qui
 „ viens vous dire que le maure et votre
 „ fille font maintenant la bête à deux dos.

LE SENATEUR.

„ Tu es un coquin , &c. „

Je ne dis pas que le traducteur ait mal fait d'épargner à nos yeux la lecture de ce morceau ; je dis seulement qu'il n'a pas fait connaître *Shakespeare* , et qu'on ne peut deviner quel est le génie de cet auteur , celui de son temps , celui de sa langue , par les imitations qu'on nous en a données sous le nom de traduction. Il n'y a pas six lignes de suite dans le Jules César français , qui se

trouvent dans le César anglais. La traduction qu'on donne ici de ce César , est la plus fidelle qu'on ait jamais faite en notre langue d'un poëte ancien , ou étranger. On trouve , à la vérité , dans l'original , quelques mots qui ne peuvent se rendre littéralement en français , de même que nous en avons que les Anglais ne peuvent traduire ; mais ils sont en très - petit nombre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter ; c'est que les vers blancs ne coûtent que la peine de les dicter. Cela n'est pas plus difficile à faire qu'une lettre. Si on s'avise de faire des tragédies en vers blancs , et de les jouer sur notre théâtre , la tragédie est perdue. Dès que vous ôtez la difficulté , vous ôtez le mérite.

JULES CESAR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE. (a)

FLAVIUS.

HORS d'ici ; à la maison ; retournez chez vous , fainéans ; est-ce aujourd'hui jour de fête ? ne savez-vous pas , vous qui êtes des ouvriers , que vous ne devez pas vous promener dans les rues un jour ouvrable , sans les marques de votre profession (b) ? Parle , toi , quel est ton métier ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais , Monsieur , je suis charpentier.

MARULLUS.

Où est ton tablier de cuir ? où est ta règle ? pourquoi portes-tu ton bel habit ? (*en s'adressant à un autre.*) Et toi , de quel métier es-tu ?

(a) Il y a trente-huit acteurs dans cette pièce , sans compter les assistans. Les trois premiers actes se passent à Rome. Le quatrième et le cinquième se passent à Modène et en Grèce. La première scène représente des rues de Rome. Une foule de peuple est sur le théâtre. Deux tribuns , *Marullus* et *Flavius* leur parlent. Cette première scène est en prose.

(b) C'était alors la coutume en Angleterre.

L'HOMME DU PEUPLE.

En vérité... pour ce qui regarde les bons ouvriers....
je suis... comme qui dirait, un favetier.

M A R U L L U S.

Mais, dis-moi, quel est ton métier, te dis-je ?
réponds positivement.

L'HOMME DU PEUPLE.

Mon métier, Monsieur ? mais j'espère que je peux
l'exercer en bonne conscience. Mon métier est,
Monsieur, raccommodeur d'ames. (c)

M A R U L L U S.

Quel métier, faquin ? quel métier, te dis-je, vilain
falopé ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, Monsieur, ne vous mettez pas hors de vous ; je
pourrais vous raccommoder.

F L A V I U S.

Qu'appelles-tu, me raccommoder ? que veux-tu
dire par là ?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, vous ressemeler.

F L A V I U S.

Ah, tu es donc en effet favetier ? l'es-tu ? parle.

(c) Il prononce ici le mot de *semelle* comme on prononce
celui d'*ame* en anglais.

Il faut savoir que *Shakespeare* avait eu peu d'éducation,
qu'il avait le malheur d'être réduit à être comédien, qu'il
fallait plaire au peuple, que le peuple plus riche en Angle-
terre qu'ailleurs fréquente les spectacles, et que *Shakespeare*
le servait selon son goût.

L E S A V E T I E R .

Il est vrai , Monsieur , je vis de mon alène ; je ne me mêle point des affaires des autres marchands , ni de celles des femmes ; je suis un chirurgien de vieux fouliers ; lorsqu'ils sont en grand danger , je les rétablis.

F L A V I U S .

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique ? pourquoi es-tu avec tant de monde dans les rues ?

L E S A V E T I E R .

Eh , Monsieur , c'est pour user leurs fouliers , afin que j'aie plus d'ouvrage. Mais la vérité , Monsieur , est que nous nous faisons une fête de voir passer César , et que nous nous réjouissons de son triomphe.

M A R U L L U S . (*il parle en vers blancs.*)

Pourquoi vous réjouir ? quelles sont ses conquêtes ?
Quels rois par lui vaincus , enchaînés à son char ,
Apportent des tributs aux souverains du monde ?
Idiots , insensés , cervelles sans raison ,
Cœurs durs , sans souvenir , et sans amour de Rome ,
Oubliez-vous Pompée , et toutes ses vertus ?
Que de fois dans ces lieux , dans les places publiques ,
Sur les tours , sur les toits , et sur les cheminées ,
Tenant des jours entiers vos enfans dans vos bras ,
Attendiez-vous le temps où le char de Pompée
Traînait cent rois vaincus au pied du capitolé ?
Le ciel retentissait de vos voix , de vos cris ,
Les rivages du Tibre et ses eaux s'en émurent.
Quelle fête , grands Dieux ! vous assemble aujourd'hui ?

Quoi! vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,
 Du vainqueur de Pompée , encor teint de son sang !
 Lâches , retirez-vous , retirez-vous , ingrats :
 Implorez à genoux la clémence des dieux ;
 Tremblez d'être punis de tant d'ingratitude. (d)

F L A V I U S .

Allez , chers compagnons ; allez , compatriotes ;
 Assemblez vos amis , et les pauvres surtout :
 Pleurez aux bords du Tibre , et que ces tristes bords
 Soient couverts de ses flots qu'auront enflés vos larmes.

(le peuple s'en va.)

Tu les vois , Marullus , à peine repentans :
 Mais ils n'osent parler , ils ont senti leurs crimes.
 Va vers le capitolé , et moi par ce chemin ;
 Renversons d'un tyran les images sacrées.

M A R U L L U S .

Mais quoi! le pouvons-nous le jour des lupercales ?

F L A V I U S .

Oui , te dis-je , abattons ces images funestes.
 Aux ailes de César il faut ôter ces plumes :
 Il volerait trop haut , et trop loin de nos yeux :
 Il nous tiendrait de loin dans un lâche esclavage.

(d) Si le commencement de la scène est pour la populace , ce morceau est pour la cour , pour les hommes d'Etat , pour les connaisseurs.

S C E N E I I.

CESAR, ANTOINE, (*habillés comme l'étaient ceux qui couraient dans la fête des lupercales, avec un fouet à la main pour toucher les femmes grosses.*)

CALPHURNIA femme de César ; PORCIA femme de Brutus ; DECIUS, CICERON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, et un astrologue. (*Cette scène est moitié en vers, et moitié en prose.*)

C E S A R.

E C O U T E Z, Calphurnia.

C A S C A. (e)

Paix, Messieurs, holà, César parle.

C E S A R.

Calphurnia !

C A L P H U R N I A.

Quoi ! milord.

C E S A R.

Ayez foin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il courra.

A N T O I N E.

Pourquoi, Milord ?

C E S A R.

Quand vous courrez, Antoine, il faut toucher ma femme. Nos aïeux nous ont dit qu'en cette course sainte, C'est ainsi qu'on guérit de la stérilité.

(e) *Shakespeare* fait de Casca, sénateur, une espèce de bouffon.

A N T O I N E.

C'est assez , César parle , on obéit foudain.

C E S A R.

Va , cours , acquitte-toi de la cérémonie.

L'ASTROLOGUE *avec une voix grêle.*

César !

C E S A R.

Qui m'appelle ?

C A S C A.

Ne faites donc pas tant de bruit, paix, encore une fois.

C E S A R.

Qui donc m'a appelé dans la foule ? J'ai entendu une voix plus claire que de la musique , qui fredonnait César. Parle , qui que tu fois , parle ; César se tourne pour t'écouter.

L'ASTROLOGUE.

César , prends garde aux ides de mars. (*f*)

C E S A R.

Quel homme est-ce cela ?

B R U T U S.

C'est un astrologue , qui vous dit de prendre garde aux ides de mars.

(*f*) Cette anecdote est dans *Plutarque* , ainsi que la plupart des incidens de la pièce. *Shakespeare* l'avait donc lu : comment donc a-t-il pu avilir la majesté de l'histoire romaine , jusqu'à faire parler quelquefois ces maîtres du monde comme des insensés , des bouffons , des crocheteurs ? On l'a déjà dit , il voulait plaire à la populace de son temps.

C E S A R.

Qu'il paraisse devant moi , que je voie son visage.

C A S C A à l'astrologue.

L'ami , fends la presse , regarde César.

C E S A R.

Que disais-tu tout à l'heure ? répète encore.

L'ASTROLOGUE.

Prends garde aux ides de mars.

C E S A R.

C'est un rêveur , laissons-le aller , passons.

(César s'en va avec toute sa suite.)

S C E N E I I I.

B R U T U S et C A S S I U S.

C A S S I U S.

VOULEZ-VOUS venir voir les courses des lupercales ?

B R U T U S.

Non pas moi.

C A S S I U S.

Ah ! je vous en prie , allons-y.

B R U T U S. (en vers.)

Jen'aime point ces jeux ; les goûts , l'esprit d'Antoine ,
Ne sont point faits pour moi ; courez si vous voulez.

C A S S I U S.

Brutus , depuis un temps , je ne vois plus en vous
Cette affabilité , ces marques de tendresse ,
Dont vous flattiez jadis ma sensible amitié.

B R U T U S .

Vous vous êtes trompé ; quelques ennuis secrets ,
Des chagrins peu connus ont changé mon visage ;
Ils me regardent seul , et non pas mes amis.
Non , n' imaginez point que Brutus vous néglige ;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même ;
J'ai l'air indifférent , mais mon cœur ne l'est pas.

C A S S I U S .

Cet air fêvère et triste , où je m'étais mépris ,
M'a souvent avec vous imposé le silence.
Mais parle-moi , Brutus , peux-tu voir ton visage ?

B R U T U S .

(g) Non , l'œil ne peut se voir , à moins qu'un autre objet
Ne réfléchisse en lui les traits de son image.

C A S S I U S .

Oui , vous avez raison : que n'avez-vous , Brutus ,
Un fidelle miroir qui vous peigne à vous-même ,
Qui déploie à vos yeux vos mérites cachés ,
Qui vous montre votre ombre ? Apprenez , apprenez
Que les premiers de Rome ont les mêmes pensées ;
Tous disent , en plaignant ce siècle infortuné ,
Ah si du moins Brutus pouvait avoir des yeux !

B R U T U S .

A quel écueil étrange ofes-tu me conduire ?

(g) Rien n'est plus naturel que le fond de cette scène , rien n'est même plus adroit. Mais comment peut-on exprimer un sentiment si naturel et si vrai par des tours qui le font si peu ? C'est que le goût n'était pas formé.

Et

Et pourquoi prétends-tu que me voyant moi-même,
J'y trouve des vertus que le ciel me refuse ?

C A S S I U S.

Ecoute, cher Brutus, avec attention.

Tu ne saurais te voir que par réflexion.

Supposons qu'un miroir puisse *avec modestie*

Te montrer quelques traits à toi-même inconnus ;

Pardonne ! tu le fais, je ne suis point flatteur :

Je ne fatigue point par d'indignes sermens,

D'infidèles amis qu'en secret je méprise.

Je n'embrasse personne afin de le trahir.

Mon cœur est tout ouvert, et Brutus y peut lire.

(on entend des acclamations et le son des trompettes.)

B R U T U S.

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris ?

Le peuple voudrait-il choisir César pour roi ?

C A S S I U S.

Tu ne voudrais donc pas voir César sur le trône ?

B R U T U S.

Non, ami, non, jamais, quoique j'aime César.

Mais pourquoi si long-temps me tenir incertain ?

Que ne t'expliques-tu ? que voulais-tu me dire ?

D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la cause ?

Si l'amour de l'Etat les fait naître en ton sein,

Parle, ouvre-moi ton cœur, montre-moi sans frémir

La gloire dans un œil, et le trépas dans l'autre.

Je regarde la gloire et brave le trépas ;

Car le ciel m'est témoin que ce cœur tout romain,

Aima toujours l'honneur plus qu'il n'aima le jour.

Théâtre. Tome IX.

† Ii

C A S S I U S .

Je n'en doutai jamais ; je connais ta vertu ,
Ainsi que je connais ton amitié fidelle.
Oui , c'est l'honneur , ami , qui fait tous mes chagrins.
J'ignore de quel œil tu regardes la vie ;
Je n'examine point ce que le peuple en pense.
Mais pour moi , cher ami , j'aime mieux n'être pas
Que d'être sous les lois d'un mortel mon égal ;
Nous sommes nés tous deux libres comme César.
Bien nourris comme lui , comme lui nous savons
Supporter la fatigue , et braver les hivers.
Je me souviens qu'un jour au milieu d'un orage ,
Quand le Tibre en courroux luttait contre ses bords ,
Veux-tu , me dit César , te jeter dans le fleuve ?
Oseras-tu nager malgré tout son courroux ?
Il dit , et dans l'instant , sans ôter mes habits ,
Je plonge , et je lui dis : César , ose me suivre.
Il me suit en effet , et de nos bras nerveux
Nous combattons les flots , nous repoussons les ondes.
Bientôt j'entends César qui me crie , au secours ,
Au secours , ou j'enfonce ; et moi dans le moment ,
Semblable à notre aïeul , à notre auguste Enée ,
Qui dérochant Anchise aux flammes dévorantes ,
L'enleva sur son dos dans les débris de Troye ,
J'arrachai ce César aux vagues en fureur ;
Et maintenant cet homme est un dieu parmi nous !
Il tonne , et Cassius doit se courber à terre ,
Quand ce dieu par hasard daigne le regarder !

(h) Je me souviens encor qu'il fut pris en Espagne
 D'un grand accès de fièvre, et que dans le frisson,
 Je crois le voir encor, il tremblait comme un homme;
 Je vis ce dieu trembler. La couleur des rubis
 S'enfuyait tristement de ses lèvres poltronnes.
 Ces yeux dont un regard fait fléchir les mortels,
 Ces yeux étaient éteints : j'entendis ces soupirs,
 Et cette même voix qui commande à la terre ;
 Cette terrible voix, remarque bien, Brutus,
 Remarque, et que ces mots soient écrits dans tes livres,
 Cette voix qui tremblait, disait, *Titinius*,
Titinius (i), à boire. Une fille, un enfant,
 N'eût pas été plus faible ; et c'est donc ce même homme,
 C'est ce corps faible et mou qui commande aux Romains !
 Lui notre maître ! ô Dieux !

B R U T U S.

J'entends un nouveau bruit,
 J'entends des cris de joie. Ah ! Rome trop séduite
 Surcharge encor César et de biens et d'honneurs.

C A S S I U S.

Quel homme ! quel prodige ! il enjambe ce monde
 Comme un vaste colosse ; et nous petits humains ,

(h) Tous ces contes que fait *Cassius* ressemblent à un discours de *Gille* à la foire. Cela est naturel, oui ; mais c'est le naturel d'un homme de la populace qui s'entretient avec son compère dans un cabaret. Ce n'est pas ainsi que parlaient les plus grands hommes de la république romaine.

(i) L'acteur autrefois prenait en cet endroit le ton d'un homme qui a la fièvre, et qui parle d'une voix grêle.

Li 2

Rampans entre ses pieds, nous fortons notre tête,
 Pour chercher en tremblant des tombeaux sans honneur.
 Ah ! l'homme est quelquefois le maître de son fort :
 La faute est dans son cœur, et non dans les étoiles ;
 Qu'il s'en prenne à lui seul s'il rampe dans les fers ;
 César ! Brutus ! eh bien ! quel est donc ce César ?
 Son nom sonne-t-il mieux que le mien ou le vôtre ?
 Ecrivez votre nom, sans doute il vaut le sien :
 Prononcez-les, tous deux sont égaux dans la bouche :
 Pesez-les, tous les deux ont un poids bien égal.
 Conjurez en ces noms les démons du Tartare,
 Les démons évoqués viendront également. (k)
 Je voudrais bien favoir ce que ce César mange,
 Pour s'être fait si grand ! O siècle ! ô jours honteux !
 O Rome ! c'en est fait, tes enfans ne font plus.
 Tu formes des héros, et depuis le déluge
 Aucun temps ne te vit sans mortels généreux ;
 Mais tes murs aujourd'hui contiennent un seul homme.

C A S S I U S continue, et dit :

Ah, c'est aujourd'hui que Rome existe en effet ;
 car il n'y a de Roum (de place) que pour César. (l)

(k) Ces idées sont prises des contes de forciers, qui étaient plus communs dans la superstitieuse Angleterre qu'ailleurs, avant que cette nation fût devenue philosophe, grâce aux Bacon, aux Shaftesbury, aux Collins, aux Wholaston, aux Dodwell, aux Middleton, aux Bolingbroke, et à tant d'autres génies hardis.

(l) Il y a ici une plaisante pointe ; Rome en anglais se prononce Roum ; et room, qui signifie place, se prononce aussi roum. Cela n'est pas tout à fait dans le style de Cinna : mais chaque peuple et chaque siècle ont leur style et leur sorte d'éloquence.

CASSIUS achève son récit par ces vers.

Ah ! dans Rome jadis il était un Brutus ,
Qui se ferait soumis au grand diable d'enfer
Aussi facilement qu'aux ordres d'un monarque.

BRUTUS.

Va , je me fie à toi ; tu me chéris , je t'aime ;
Je vois ce que tu veux ; j'y pensai plus d'un jour.
Nous en pourrons parler : mais dans ces conjonctures ,
Je te conjure , ami , de n'aller pas plus loin.
J'ai pesé tes discours ; tout mon cœur s'en occupe ;
Nous en reparlerons ; je ne t'en dis pas plus.
Va , fais sûr que Brutus aimerait mieux cent fois
Etre un vil payfan , que d'être un sénateur ,
Un citoyen romain menacé d'esclavage.

SCENE IV.

CESAR rentre avec tous ses courtisans , et BRUTUS
continue.

CESAR est de retour. Il a fini son jeu.

CASSIUS.

Crois-moi , tire Casca doucement par la manche ;
Il passe ; il te dira dans son étrange humeur ,
Avec son ton grossier tout ce qu'il aura vu.

BRUTUS.

Je n'y manquerai pas. Mais observe avec moi ,
Combien l'œil de César annonce de colère.
Vois tous ses courtisans près de lui consternés.

La pâleur se répand au front de Calphurnie.
 Regarde Cicéron , comme il est inquiet ,
 Impatient , troublé , tel que dans nos comices
 Nous l'avons vu souvent , quand quelques sénateurs ,
 Réfutant ses raisons , bravent son éloquence.

C A S S I U S.

Tu sauras de Casca tout ce qu'il faut favoir.

C E S A R dans le fond.

Eh bien , Antoine !

A N T O I N E.

Eh bien , César !

C E S A R regardant Cassius et Brutus qui sont sur le devant.

Puissé-je désormais n'avoir autour de moi

Que ceux dont l'embonpoint marque des mœurs aimables !

Cassius est trop maigre , il a les yeux trop creux ;

Il pense trop ; je crains ces sombres caractères.

A N T O I N E.

Ne le crains point , César , il n'est pas dangereux ;

C'est un noble romain qui t'est fort attaché.

C E S A R. (m)

Je le voudrais plus gras , mais je ne puis le craindre.

Cependant si César pouvait craindre un mortel ,

Cassius est celui dont j'aurais défiance :

Il lit beaucoup ; je vois qu'il veut tout observer ;

Il prétend par les faits juger du cœur des hommes ;

Il fuit l'amusement , les concerts , les spectacles ,

(m) Cela est encore tiré de *Plutarque*.

Tout ce qu'Antoine et moi nous goûtons sans remords ;
 Il sourit rarement , et dans son dur sourire ,
 Il semble se moquer de son propre génie ;
 Il paraît insulter au sentiment secret ,
 Qui malgré lui l'entraîne , et le force à sourire.
 Un esprit de sa trempe est toujours en colère ,
 Quand il voit un mortel qui s'élève sur lui.
 D'un pareil caractère il faut qu'on se défie.
 Je te dis après tout ce qu'on peut redouter ,
 Non pas ce que je crains ; je suis toujours moi-même.
 Passe à mon côté droit ; je suis sourd d'une oreille.
 Dis-moi sur Cassius ce que je dois penser.

(César sort avec Antoine et sa suite.)

S C E N E V.

BRUTUS , CASSIUS , CASCA.

(Brutus tire Casca par la manche.)

CASCA à Brutus.

CÉSAR sort , et Brutus par la manche me tire :
 Voudrait-il me parler ?

BRUTUS.

Oui , je voudrais favoir
 Quel sujet à César cause tant de tristesse.

CASCA.

Vous le savez assez , ne le suiviez-vous pas ?

B R U T U S.

Eh ! si je le savais , vous le demanderais-je ?

(Cette scène est continuée en prose.)

C A S C A.

Oui-dà ! Eh bien , on lui a offert une couronne , et cette couronne lui étant présentée , il l'a rejetée du revers de la main. *(il fait ici le geste qu'a fait César.)*

Alors le peuple a applaudi par mille acclamations.

B R U T U S.

Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé ?

C A S C A.

Pour la même raison.

C A S S I U S.

Mais on a applaudi trois fois. Pourquoi ce troisième applaudissement.

C A S C A.

Pour cette même raison-là , vous dis-je.

B R U T U S.

Quoi ! on lui a offert trois fois la couronne ?

C A S C A.

Eh pardieu oui , et à chaque fois il l'a toujours doucement refusée , et à chaque signe qu'il feisait de n'en vouloir point , tous mes honnêtes voisins l'applaudissaient à haute voix.

C A S S I U S.

Qui lui a offert la couronne ?

C A S C A.

Eh qui donc ? Antoine.

B R U T U S.

B R U T U S.

De quelle manière s'y est-il pris, cher Casca ?

C A S C A.

Je veux être pendu si je fais précisément la manière; c'était une pure farce; je n'ai pas tout remarqué. J'ai vu Marc-Antoine lui offrir la couronne; ce n'était pourtant pas une couronne tout à fait, c'était un petit coronnet (*n*), et, comme je vous l'ai déjà dit, il l'a rejeté. Mais selon mon jugement il aurait bien voulu le prendre; on le lui a offert encore, il l'a rejeté encore; mais, à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre les doigts dessus. On le lui a encore présenté, il l'a encore refusé; et à ce dernier refus la canaille a poussé de si hauts cris, et a battu de ses vilaines mains avec tant de fracas, et a tant jeté en l'air ses sales bonnets, et a laissé échapper tant de bouffées de sa puante haleine, que César en a été presque étouffé; il s'est évanoui, il est tombé par terre; et pour ma part, je n'osais rire, de peur qu'en ouvrant ma bouche, je ne reçusse le mauvais air infecté par la racaille.

C A S S I U S.

Doucement, doucement. Dis-moi, je te prie; César s'est évanoui ?

(*n*) Les coronnets sont de petites couronnes que les paires d'Angleterre portent sur la tête au sacre des rois et des reines, et dont les pairs ornent leurs armoiries. Il est bien étrange que *Shakespeare* ait traité en comique un récit dont le fond est si noble et si intéressant: mais il s'agit de la populace de Rome; et *Shakespeare* cherchait les suffrages de celle de Londres.

Théâtre. Tome IX.

† K k

C A S C A.

Il est tombé tout au milieu du marché ; sa bouche écumait , il ne pouvait parler.

B R U T U S.

Cela est vraisemblable ; il est sujet à tomber du haut-mal.

C A S S I U S.

Non , César ne tombe point du haut-mal ; c'est vous et moi qui tombons ; c'est nous , honnête Casca , qui sommes en épilepsie.

C A S C A.

Je ne fais pas ce que vous entendez par là ; mais je suis sûr que Jules César est tombé : et regardez-moi comme un menteur , si tout ce peuple en guenilles ne l'a pas claqué et fiffé , selon qu'il lui plaisait , ou déplaisait , comme il fait les comédiens sur le théâtre.

B R U T U S.

Mais qu'a-t-il dit quand il est revenu à lui ?

C A S C A.

Jarni , avant de tomber , quand il a vu la populace si aise de son refus de la couronne , il m'a ouvert son manteau , et leur a offert de se couper la gorge.
Quand il a eu repris ses sens , il a dit à l'assemblée : Messieurs , si j'ai dit ou fait quelque chose de peu convenable , je prie vos seigneuries de ne l'attribuer qu'à mon infirmité. Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi se font mises à crier : Hélas ! la bonne ame ! mais il ne faut pas prendre garde à elles ; car

s'il avait égorgé leurs mères , elles en auraient dit autant.

B R U T U S.

Et après tout cela il s'en est retourné tout triste ?

C A S C A.

Oui.

C A S S I U S.

Cicéron a-t-il dit quelque chose ?

C A S C A.

Oui , il a parlé grec.

C A S S I U S.

Pourquoi ?

C A S C A.

Ma foi , je ne fais ; je ne pourrai plus guère vous regarder en face. Ceux qui l'ont entendu , se sont regardés en fouriant , et ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelles à vous dire. Marullus et Flavius , pour avoir dépouillé les images de César de leurs ornemens , sont réduits au silence. Adieu : il y a eu encore bien d'autres sottises , mais je ne m'en souviens pas.

C A S S I U S.

Casca , veux-tu souper avec moi ce soir ?

C A S C A.

Non , je suis engagé.

C A S S I U S.

Veux-tu dîner avec moi demain ?

C A S C A.
 Oui , si je suis en vie , si tu ne changes pas d'avis , et
 si ton dîner vaut la peine d'être mangé.

C A S S I U S.
 Fort bien , nous t'attendrons.

C A S C A.
 Attends-moi. Adieu tous deux.

(le reste de cette scène est en vers.)

B R U T U S.
 L'étrange compagnon ! qu'il est devenu brute !
 Je l'ai vu tout de feu jadis dans ma jeunesse.

C A S S I U S.
 Il est le même encor , quand il faut accomplir
 Quelque illustre dessein , quelque noble entreprise.
 L'apparence est chez lui rude , lente et grossière ;
 C'est la fausse , crois-moi , qu'il met à son esprit ,
 Pour faire avec plaisir digérer ses paroles.

B R U T U S.
 Oui , cela me paraît : ami , séparons-nous ;
 Demain , si vous voulez , nous parlerons ensemble.
 Je viendrai vous trouver , ou vous viendrez chez moi.
 J'y resterai pour vous.

C A S S I U S.
 Volontiers , j'y viendrai.
 Allez , en attendant , souvenez-vous de Rome.

S C E N E V I.

C A S S I U S *seul.*

BRUTUS, ton cœur est bon, mais cependant je vois
Que ce riche métal peut d'une adroite main
Recevoir aisément des formes différentes.
Un grand cœur doit toujours fréquenter ses semblables :
Le plus beau naturel est quelquefois séduit.
César me veut du mal, mais il aime Brutus ;
Et si j'étais Brutus, et qu'il fût Cassius,
Je sens que sur mon cœur il aurait moins d'empire.
Je prétends cette nuit jeter à sa fenêtre
Des billets sous le nom de plusieurs citoyens ;
Tous lui diront que Rome espère en son courage,
Et tous obscurément condamneront César ;
Son joug est trop affreux ; songeons à le détruire,
Ou songeons à quitter le jour que je respire.

(*Cassius sort.*)

(*Les deux derniers vers de cette scène sont rimés dans
l'original.*)

S C E N E V I I .

(On entend le tonnerre ; on voit des éclairs. **CASCA** entre l'épée à la main. **CICERON** entre par un autre côté , et rencontre *Casca* .)

C I C E R O N .

BONSOIR , mon cher *Casca* . César est-il chez lui ? Tu parais fans haleine , et les yeux effarés .

C A S C A .

N'êtes-vous pas troublé , quand vous voyez la terre
Trembler avec effroi jusqu'en ses fondemens ?
J'ai vu cent fois les vents et les fières tempêtes ,
Renverser les vieux troncs des chênes orgueilleux ;
Le fougueux Océan , tout écumant de rage ,
Elever jusqu'au ciel ses flots ambitieux ;
Mais jusqu'à cette nuit je n'ai point vu d'orage
Qui fît pleuvoir ainsi les flammes sur nos têtes .
Ou la guerre civile est dans le firmament ,
Ou le monde impudent met le ciel en colère ,
Et le force à frapper les malheureux humains .

C I C E R O N .

Casca , n'as-tu rien vu de plus épouvantable ?

C A S C A .

Un esclave , je crois qu'il est connu de vous ,
A levé sa main gauche ; elle a flambé foudain ,
Comme si vingt flambeaux s'allumaient tous ensemble ,
Sans que sa main brûlât , fans qu'il sentît les feux :

Bien plus (depuis ce temps j'ai ce fer à la main) ,
 Un lion a passé tout près du capitolé ;
 Ses yeux étincelans se sont tournés sur moi ;
 Il s'en va fièrement , sans me faire de mal.
 Cent femmes en ces lieux , immobiles , tremblantes ,
 Jurent qu'elles ont vu des hommes enflammés
 Parcourir sans brûler la ville épouvantée.
 Le triste et sombre oiseau qui préside à la nuit ,
 A dans Rome en plein jour poussé ses cris funèbres.
 Croyez-moi , quand le ciel assemble ses prodiges ,
 Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raisons ,
 Et de vouloir fonder les lois de la nature.
 C'est le ciel qui nous parle , et qui nous avertit.

C I C E R O N.

Tous ces événemens paraissent effroyables :
 Mais pour les expliquer chacun suit ses pensées
 On s'écarte du but en croyant le trouver.
 Casca , César demain vient-il au capitolé ?

C A S C A.

Il y viendra ; sachez qu'Antoine de sa part
 Doit vous faire avertir de vous y rendre aussi.

C I C E R O N.

Bonsoir donc , cher Casca ; les cieux chargés d'orages
 Ne nous permettent pas de demeurer : adieu.

(il sort.)

S C E N E V I I I .

C A S S I U S , C A S C A .

C A S S I U S .
QUI marche dans ces lieux à cette heure ?

C A S C A .

Un romain.

C A S S I U S .

C'est la voix de Casca.

C A S C A .

Votre oreille est fort bonne.

Quelle effroyable nuit !

C A S S I U S .

Ne vous en plaignez pas ;
 Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

C A S C A .

Quelqu'un vit-il jamais les cieux plus courroucés ?

C A S S I U S .

Oui , celui qui connaît les crimes de la terre.
 Pour moi , dans cette nuit j'ai marché dans les rues ;
 J'ai présenté mon corps à la foudre , aux éclairs ;
 La foudre et les éclairs ont épargné ma vie.

C A S C A .

Mais pourquoi tentiez-vous la colère des dieux ?
 C'est à l'homme à trembler lorsque le ciel envoie
 Ses messagers de mort à la terre coupable.

CASSIUS.

Que tu parais grossier ! que ce feu du génie,
Qui luit chez les Romains, est éteint dans tes sens !
Ou tu n'as point d'esprit, ou tu n'en uses pas.
Pourquoi ces yeux hagards, et ce visage pâle ?
Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieux ?
De ce bruyant courroux veux-tu savoir la cause ?
Pourquoi ces feux errans, ces mânes déchainés,
Ces monstres, ces oiseaux, ces enfans qui prédifent ?
Pourquoi tout est sorti de ses bornes prescrites ?
Tant de monstres, crois-moi, doivent nous avertir
Qu'il est dans la patrie un plus grand monstre encore ;
Et si je te nommais un mortel, un romain,
Non moins affreux pour nous que cette nuit affreuse,
Que la foudre, l'éclair, et les tombeaux ouverts ;
Un insolent mortel dont les rugissemens
Semblent ceux du lion qui marche au capitolé ;
Un mortel par lui-même aussi faible que nous,
Mais que le ciel élève au-dessus de nos têtes,
Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois
Que ces feux, ces tombeaux, et ces affreux prodiges.

CASCIA.

C'est César, c'est de lui que tu prétends parler.

CASSIUS.

Qui que ce soit, n'importe. Eh quoi donc, les Romains
N'ont-ils pas aujourd'hui des bras comme leurs pères ?
Ils n'en ont point l'esprit, ils n'en ont point les mœurs,

Ils n'ont que la faiblesse et l'esprit de leurs mères.
Les Romains dans nos jours ont donc cessé d'être hommes !

C A S C A.

Oui, si l'on m'a dit vrai, demain les sénateurs
Accordent à César ce titre affreux de roi ;
Et sur terre et sur mer il doit porter le sceptre,
En tous lieux, hors de Rome où déjà César règne.

C A S S I U S.

Tant que je porterai ce fer à mon côté,
Cassius sauvera Cassius d'esclavage.
Dieux ! c'est vous qui donnez la force aux faibles cœurs,
C'est vous qui des tyrans punissez l'injustice.
Ni les superbes tours, ni les portes d'airain,
Ni les gardes armés, ni les chaînes de fer,
Rien ne retient un bras que le courage anime ;
Rien n'ôte le pouvoir qu'un homme a sur soi-même.
N'en doute point, Casca, tout mortel courageux
Peut briser à son gré les fers dont on le charge.

C A S C A.

Oui, je m'en sens capable ; oui, tout homme en ses mains
Porte la liberté de sortir de la vie.

C A S S I U S.

Et pourquoi donc César nous peut-il opprimer ?
Il n'eût jamais osé régner sur les Romains ;
Il ne ferait pas loup, s'il n'était des moutons. (o)

(o) Le loup et les moutons ne gâtent point les beautés de ce morceau, parce que les Anglais n'attachent point à ces mots une idée basse ; ils n'ont point le proverbe, *qui se fait brebis le loup le mange.*

Il nous trouva chevreuils , quand il s'est fait lion.
Qui veut faire un grand feu se sert de faible paille.
Que de paille dans Rome ! et que d'ordure , ô ciel !
Notre indigne bassesse a fait toute sa gloire.
Mais que dis-je ? ô douleurs ! où vais-je m'emporter ?
Devant qui mes regrets se font-ils fait entendre ?
Etes-vous un esclave ? êtes-vous un romain ?
Si vous servez César ? ce fer est ma ressource.
Je ne crains rien de vous , je brave tout danger.

C A S C A.

Vous parlez à Casca , que ce mot vous suffise.
Je ne fais point flatter César par des rapports.
Prends ma main , parle , agis , fais tout pour sauver Rome.
Si quelqu'un fait un pas dans ce noble dessein ,
Je le devancerai , compte sur ma parole.

C A S S I U S.

Voilà le marché fait : je veux te confier
Que de plus d'un romain j'ai soulevé la haine.
Ils sont prêts à former une grande entreprise ,
Un terrible complot , dangereux , important.
Nous devons nous trouver au porche de Pompée :
Allons , car à présent dans cette horrible nuit ,
On ne peut se tenir , ni marcher dans les rues.
Les élémens armés , ensemble confondus ,
Sont comme mes projets , fiers , sanglans et terribles.

C A S C A.

Arrête , quelqu'un vient à pas précipités.

C A S S I U S .

C'est Cinna , sa démarche est aisée à connaître.

C'est un ami. (*p*)

S C E N E I X .

C A S S I U S , C A S C A , C I N N A .

C A S S I U S .

CINNA , qui vous hâte à ce point ?

C I N N A .

Je vous cherchais. Cimber ferait-il avec vous ?

C A S S I U S .

Non , c'est Casca ; je peux répondre de son zèle ;
C'est un des conjurés.

C I N N A .

J'en rends grâces au ciel.

Mais quelle horrible nuit ! Des visions étranges
De quelques-uns de nous ont glacé les esprits.

C A S S I U S .

M'attendiez-vous ?

C I N N A .

Sans doute , avec impatience.

Ah ! si le grand Brutus était gagné par vous !

C A S S I U S .

Il le fera , Cinna. Va porter ce papier (*q*)

(*p*) Presque toute cette scène me paraît pleine de grandeur ,
de force , et de beautés vraies.

(*q*) Un papier du temps de César n'est pas trop dans le

Sur la chaire où se sied le préteur de la ville ;
Et jette adroitement cet autre à sa fenêtre ,
Mets cet autre papier aux pieds de la statue
De l'antique Brutus qui fut punir les rois.
Tu te rendras après au porche de Pompée.
Avons-nous Décius avec Trébonius ?

C I N N A .

Tous , excepté Cimber , au porche vous attendent ,
Et Cimber est allé chez vous pour vous parler.
Je cours exécuter vos ordres respectables.

C A S S I U S .

Allons , Casca , je veux parler avant l'aurore
Au généreux Brutus : les trois quarts de lui-même
Sont déjà dans nos mains , nous l'aurons tout entier ,
Et deux mots suffiront pour subjuguier son ame.

C A S C A .

Il nous est nécessaire , il est aimé dans Rome ;
Et ce qui dans nos mains peut paraître un forfait ,
Quand il nous aidera , passera pour vertu.
Son crédit dans l'Etat est la riche alchimie ,
Qui peut changer ainsi les espèces des choses.

C A S S I U S .

J'attends tout de Brutus , et tout de son mérite.
Allons , il est minuit , et devant qu'il soit jour
Il faudra l'éveiller , et s'affurer de lui.

Costume ; mais il n'y faut pas trop regarder de si près ; il faut songer que Shakespeare n'avait point eu d'éducation , qu'il devait tout à son seul génie.

Fin du premier acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

BRUTUS, et LUCIUS *l'un de ses domestiques dans le jardin de la maison de Brutus.*

B R U T U S.

Ho, Lucius ! holà ! j'observe en vain les astres.
Je ne puis deviner quand le jour paraîtra.
Lucius ! je voudrais dormir comme cet homme.
Ah ! Lucius, debout ; éveille-toi , te dis-je.

L U C I U S.

M'appellez-vous, Milord ?

B R U T U S.

Va chercher un flambeau ,
Va , tu le porteras dans ma bibliothèque ,
Et dès qu'il y fera , tu viendras m'avertir.

(*Brutus reste seul.*)

Il faut que César meure — oui, Rome enfin l'exige ; —
Je n'ai point, je l'avoue, à me plaindre de lui ;
Et la cause publique est tout ce qui m'anime.
Il prétend être roi ! — mais, quoi ! le diadème
Change-t-il après tout la nature de l'homme ?
Oui ; le brillant soleil fait croître les serpens.
Pensons-y : nous allons l'armer d'un dard funeste ,
Dont il peut nous piquer sitôt qu'il le voudra.

Le trône et la vertu font rarement ensemble.
 Mais quoi ! je n'ai point vu que César jusqu'ici
 Ait à ses passions accordé trop d'empire.
 N'importe, — on fait assez quelle est l'ambition.
 L'échelle des grandeurs à ses yeux se présente ;
 Elle y monte en cachant son front aux spectateurs ;
 Et quand elle est au haut , alors elle se montre ;
 Alors jusques au ciel élevant ses regards ,
 D'un coup d'œil méprisant sa vanité dédaigne
 Les premiers échelons qui firent sa grandeur.
 C'est ce que peut César. Il le faut prévenir.
 Oui , c'est-là son destin , c'est-là son caractère ;
 C'est un œuf de serpent , qui , s'il était couvé ,
 Serait aussi méchant que tous ceux de sa race.
 Il le faut dans sa coque écraser sans pitié.

L U C I U S *rentre.*

Les flambeaux sont déjà dans votre cabinet ;
 Mais lorsque je cherchais une pierre à fusil ,
 J'ai trouvé ce billet , Monsieur , sur la fenêtre ,
 Cacheté comme il est , et je suis très-certain
 Que ce papier n'est là que depuis cette nuit.

B R U T U S.

Va-t-en te reposer ; il n'est pas jour encore.
 Mais à propos demain n'avons-nous pas les ides ? (a)

(a) Ce sont ces fameuses ides de mars , 15 du mois ; où César fut assassiné.

L U C I U S.

Je n'en fais rien , Monsieur. (*b*)

B R U T U S.

Prends le calendrier ,
Et viens m'en rendre compte.

L U C I U S.

Oui , j'y cours à l'instant.

B R U T U S *décachetant le billet.*

Ouvrons , car les éclairs et les exhalaisons
Font assez de clarté pour que je puisse lire. (*il lit.*)
„ Tu dors ; éveille-toi , Brutus , et songe à Rome ;
„ Tourne les yeux sur toi , tourne les yeux sur elle.
„ Es-tu Brutus encor ? peux-tu dormir , Brutus ?
„ Debout. Sers ton pays, parle, frappe, et nous venge. „
J'ai reçu quelquefois de semblables conseils ;
Je les ai recueillis. On me parle de Rome ;
Je pense à Rome assez. — Rome , c'est de tes rues
Que mon aïeul Brutus osa chasser Tarquin.
Tarquin ! c'était un roi. — *Parle , frappe , et nous venge.*
Tu veux donc que je frappe ; — oui , je te le promets ,
Je frapperai. Ma main vengera tes outrages ,
Ma main , n'en doute point , remplira tous tes vœux.

L U C I U S *rentre.*

Nous avons ce matin le quinzième du mois.

B R U T U S.

C'est fort bien ; cours ouvrir ; quelqu'un frappe à la porte.
(*Lucius va ouvrir.*)

(*b*) Il l'appelle tantôt *milord* , tantôt *monfieur* , *Sir*.

Depuis

Depuis que Cassius m'a parlé de César,
 Mon cœur s'est échauffé, je n'ai pas pu dormir.
 Tout le temps qui s'écoule entre un projet terrible
 Et l'accomplissement, n'est qu'un fantôme affreux,
 Un rêve épouvantable, un affaut du génie,
 Qui dispute en secret avec cet attentat ; (c)
 C'est la guerre civile en notre ame excitée.

L U C I U S.

Cassius votre frère (d) est là qui vous demande.

B R U T U S.

Est-il seul ?

L U C I U S.

Non, Monsieur, sa fuite est assez grande.

B R U T U S.

En connais-tu quelqu'un ?

L U C I U S.

Je n'en connais pas un.

Couverts de leurs (e) chapeaux jusques à leurs oreilles,
 Ils ont dans leurs manteaux enterré leurs visages ;
 Et nul à Lucius ne s'est fait reconnaître :
 Pas la moindre amitié.

B R U T U S.

Ce sont nos conjurés.

O conspiration ! qu'oi, dans la nuit tu trembles !

(c) Il y a dans l'original, *le génie tient conseil avec ces instrumens de mort*. Cet endroit se retrouve dans une note de *Cinna*, mais moins exactement traduit.

(d) *Votre frère* veut dire ici *votre ami*.

(e) *Hats*, chapeaux.

Dans la nuit favorable aux autres attentats !
 Ah, quand le jour viendra, dans quels antres profonds
 Pourras-tu donc cacher ton monstrueux visage ?
 Va, ne te montre point, prends le masque imposant
 De l'affabilité, des respects, des caresses.
 Si tu ne fais cacher tes traits épouvantables,
 Les ombres de l'enfer ne font pas assez fortes
 Pour dérober ta marche aux regards de César.

S C E N E II.

CASSIUS, CASCA, DECIUS, CINNA,
 METELLUS, *enveloppés dans leurs manteaux.*
 TREBONIUS, *en se découvrant.*

T R E B O N I U S.

Nous venons hardiment troubler votre repos.
 Bonjour, Brutus ; parlez, sommes-nous importuns ?

B R U T U S.

Non, le sommeil me fuit ; non, vous ne pouvez l'être.

(à part à Cassius.)

Ceux que vous amenez font-ils connus de moi ?

C A S S I U S.

Tous le font ; chacun d'eux vous aime et vous honore.
 Puissiez-vous seulement, en vous rendant justice,
 Vous estimer, Brutus, autant qu'ils vous estiment !
 Voici Trébonius.

B R U T U S.

Qu'il soit le bien-venu.

C A S S I U S.

Celui qui l'accompagne est Décius Brutus.

B R U T U S.

Très-bien-venu de même.

C A S S I U S.

Et cet autre est Casca.

Celui-là c'est Cimber, et celui-ci Cinna.

B R U T U S.

Tous les très-bien-venus. — Quels projets importans
Les mènent dans ces lieux entre vous et la nuit ?

C A S S I U S.

Puis-je vous dire un mot ?

*(il lui parle à l'oreille ; et pendant ce temps-là les conjurés
se retirent un peu.)*

D E C I U S.

L'orient est ici ; le soleil va paraître.

C A S C A.

Non.

D E C I U S.

Pardonnez, Monsieur ; déjà quelques rayons,
Messagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

C A S C A.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés :
Tenez, le soleil est au bout de mon épée ;
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,
Amenant avec lui les beaux jours du printemps.
Vous verrez dans deux mois qu'il s'approche de l'ourse ;

L 1 2

(f) Mais ses traits à présent frappent au capitolé.

B R U T U S.

Donnez-moi tous la main , amis , l'un après l'autre.

C A S S I U S.

Jurez tous d'accomplir vos desseins généreux.

B R U T U S.

Laiſſons là les sermens. Si la patrie en larmes ,
Si d'horribles abus , si nos malheurs communs
Ne sont pas des motifs assez puissans sur vous ,
Rompons tout ; hors d'ici , retournez dans vos lits ,
Dormez , laissez veiller l'affreuse tyrannie ;

Que sous son bras sanglant chacun tombe à son tour.

Mais si tant de malheurs , ainsi que je m'en flatte ,

Doivent remplir de feu les cœurs froids des poltrons ,

Inspirer la valeur aux plus timides femmes ,

Qu'avons-nous donc besoin d'un nouvel éperon ?

Quel lien nous faut-il que notre propre cause ?

Et quel autre serment que l'honneur , la parole ?

L'amour de la patrie est notre engagement ;

La vertu , mes amis , se fie à la vertu. (g)

Les prêtres , les poltrons , les fripons et les faibles ,

Ceux dont on se défie , aux sermens ont recours.

Ne fouillez pas l'honneur d'une telle entreprise ;

(f) On a traduit cette dissertation , parce qu'il faut tout traduire.

(g) Y a-t-il rien de plus beau que le fond de ce discours ? Il est vrai que la grandeur en est un peu avilie par quelques idées un peu basses , mais toutes sont naturelles et fortes , sans épithètes et sans langueur.

Ne faites pas la honte à votre juste cause,
De penser qu'un ferment soutienne vos grands cœurs.
Un romain est bâtard s'il manque à sa promesse.

C A S S I U S.

Aurons-nous Cicéron ? voulez-vous le fonder ?
Je crois qu'avec vigueur il fera du parti.

C A S C A.

Ah ! ne l'oublions pas.

C I N N A.

Ne fefons rien fans lui.

C I M B E R.

Pournous faire approuver, ses cheveux blancs fuffifent ;
Il gagnera des voix ; on dira que nos bras
Ont été dans ce jour guidés par fa prudence ;
Notre âge jeune encore , et notre emportement
Trouveront un appui dans fa grave vieillesse.

B R U T U S.

Non , ne m'en parlez point , ne lui confiez rien.
Il n'achève jamais ce qu'un autre commence.
Il prétend que tout vienne et dépende de lui.

C A S S I U S.

Laiſſons donc Cicéron.

C A S C A.

Il nous fervirait mal.

C I M B E R.

César est-il le feul que nous devons frapper ?

C A S S I U S.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui furvive ;

Il est trop dangereux ; vous savez ses mesures ;
 Il peut les pousser loin ; il peut nous perdre tous ;
 Il faut le prévenir ; que César et lui meurent.

B R U T U S.

Cette (*h*) *course* aux Romains paraîtrait trop sanglante ;
 On nous reprocherait la colère et l'envie ,
 Si nous coupons la tête , et puis hâchons les membres ;
 Car Antoine n'est rien qu'un membre de César.
 (*i*) Ne soyons point bouchers , mais sacrificateurs.
 Qui voulons-nous punir ? c'est l'esprit de César.
 Mais dans l'esprit d'un homme on ne voit point de sang.
 Ah ! que ne pouvons-nous , en punissant cet homme ,
 Exterminer l'esprit sans démembrer le corps !
 Hélas ! il faut qu'il meure. — O généreux amis ,
 Frappons avec audace , et non pas avec rage ;
 Faisons de la victime un plat digne des dieux ,
 Non pas une carcasse aux chiens abandonnée :
 Que nos cœurs aujourd'hui soient comme un maître habile
 Qui fait par ses laquais commettre quelque crime ,
 Et qui les gronde ensuite. Ainsi notre vengeance
 Paraîtra nécessaire , et non pas odieuse.
 Nous ferons médecins , et non pas assassins.
 Ne pensons plus , amis , à frapper Marc-Antoine ;

(*h*) Le mot *course* fait peut-être allusion à la course des lupercales. *Course* signifie aussi *service de plats sur table*.

(*i*) Observez que c'est ici un morceau des plus admirés sur le théâtre de Londres. *Pope* et l'évêque *Warburton* l'ont imprimé avec des guillemets , pour en faire mieux remarquer les beautés. Il est traduit vers pour vers avec exactitude.

Il ne peut , croyez-moi , rien de plus contre nous ,
Que le bras de César , quand la tête est coupée.

C A S S I U S.

Cependant je le crains ; je crains cette tendresse
Qu'en son cœur pour César il porte enracinée.

B R U T U S.

Hélas ! bon Cassius , ne le redoute point ;
S'il aime tant César , il pourrait tout au plus
S'en occuper , le plaindre , et peut-être mourir :
Il ne le fera pas , car il est trop livré
Aux plaisirs , aux festins , aux jeux , à la débauche.

T R E B O N I U S.

Non , il n'est point à craindre , il ne faut point qu'il meure ;
Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.

*(On entend sonner l'horloge ; ce n'est pas que les Romains
eussent des horloges sonnantes , mais le costume est observé
ici comme dans tout le reste.)*

B R U T U S.

Paix , comptons.

C A S S I U S.

Vous voyez qu'il est déjà trois heures.

T R E B O N I U S.

Il faut nous séparer.

C A S C A.

Il est douteux encore
Si César osera venir au capitolé.
Il change , il s'abandonne aux superstitions.
Il ne méprise plus les revenans , les songes ;

Et l'on dirait qu'il croit à la religion.
 L'horreur de cette nuit, ces effrayans prodiges,
 Les discours des devins, les rêves des augures,
 Pourraient le détourner de marcher au sénat.

D E C I U S.

Ne crains rien ; si telle est sa résolution,
 Je l'en ferai changer. Il aime tous les contes ;
 Il parle volontiers de la chasse aux licornes ;
 Il dit qu'avec du bois on prend ces animaux,
 Qu'à l'aide d'un miroir on attrape les ours,
 Et que dans des filets on faifit les lions ;
 Mais les flatteurs, dit-il, font les filets des hommes.
 Je le louïrai furtout de haïr les flatteurs.
 (k) Il dira qu'il les hait, étant flatté lui-même.
 Je lui tendrai ce piège, et le gouvernerai.
 J'engagerai Céfar à fortir fans rien craindre.

C A S S I U S.

Allons tous le prier d'aller au capitolé.

B R U T U S.

A huit heures, amis, à ce temps au plus tard.

C I N N A.

N'y manquons pas au moins, au plus tard à huit heures.

C I M B E R.

Caius Ligarius veut du mal à Céfar.

Céfar, vous le savez, l'avait perfécuté,

(k) L'évêque *Warburton*, dans son commentaire sur *Shakespeare*, dit que cela est admirablement imaginé.

Pour

Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.
Pourquoi Ligarius n'est-il pas avec nous ?

B R U T U S.

Va le trouver , Cimber ; je le chéris ; il m'aime :
Qu'il vienne ; à nous servir je faurai l'engager.

C A S S I U S.

L'aube du jour paraît ; nous vous laissons , Brutus.
Amis dispersez-vous ; songez à vos promesses ;
Qu'on reconnoisse en vous des romains véritables.

B R U T U S.

(1) Paraissez gais, contens, mes braves gentilshommes ;
Gardez que vos regards trahissent vos desseins ;
Imitez les acteurs du théâtre de Rome ;
Ne vous rebutez point , foyez fermes , constans.
Adieu , je donne à tous le bonjour , et partez.

(*Lucius est endormi dans un coin.*)

Eh , garçon ! — Lucius ! — Il dort profondément.
Ah ! de ce doux sommeil goûte bien la rosée.
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels
Dont notre inquiétude accable nos pensées.
Nous sommes agités ; ton ame est en repos.

(1) On traduit exactement.

S C E N E I I I.

B R U T U S , et P O R C I A sa femme.

P O R C I A.

BRUTUS ! — Milord !

B R U T U S.

Pourquoi paraître si matin ?

Que voulez-vous ? songez que rien n'est plus mal-sain,
Pour une santé faible ainsi que vous l'avez,
D'affronter, le matin, la crudité de l'air.

P O R C I A.

Si l'air est si mal-sain, il doit l'être pour vous.

Ah, Brutus ! ah, pourquoi vous dérober du lit ?

Hier quand nous soupions, vous quittâtes la table,

Et vous vous promeniez, pensif et soupirant ;

Je vous dis : Qu'avez-vous ? Mais en croisant les mains,

Vous fixâtes sur moi des yeux sombres et tristes.

J'insistai, je pressai, mais ce fut vainement.

Vous frappâtes du pied en vous grattant la tête.

Je redoublai d'instance, et vous, sans dire un mot,

D'un revers de la main, signe d'impatience,

Vous fîtes retirer votre femme interdite.

Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,

Et je pris ce moment pour un moment d'humeur,

(*m*) Que souvent les maris font sentir à leurs femmes.

(*m*) C'est encore un des endroits qu'on admire, et qui sont marqués avec des guillemets.

Non , je ne puis , Brutus , ni vous laisser parler ,
Ni vous laisser manger , ni vous laisser dormir ,
Sans favoir le sujet qui tourmente votre ame.

Brutus , mon cher Brutus , — Ah ! ne me cachez rien.

B R U T U S.

Je me porte assez mal ; c'est-là tout mon secret.

P O R C I A.

Brutus est homme sage , et s'il se portait mal ,
Il prendrait les moyens d'avoir de la santé.

B R U T U S.

Aussi fais-je ; ma femme , allez vous mettre au lit.

P O R C I A.

Quoi , vous êtes malade , et pour vous restaurer ,
A l'air humide et froid vous marchez presque nu ;
Et vous sortez du lit pour amasser un rhume !
Pensez-vous vous guérir en étant plus malade ?
Non , Brutus , votre esprit roule de grands projets ;
Et moi par ma vertu , par les droits d'une épouse ,
Je dois en être instruite , et je vous en conjure.
Je tombe à vos genoux. — Si jadis ma beauté
Vous fit sentir l'amour , et si notre hymenée
M'incorpore avec vous , fait un être de deux ,
Dites-moi ce secret , à moi votre moitié ,
A moi qui vis pour vous , à moi qui suis vous-même.
Eh bien , vous soupirez ! parlez ; quels inconnus
Sont venus vous chercher en voilant leurs visages ?
Se cacher dans la nuit ! pourquoi ? quelles raisons ?
Que voulaient-ils ?

M m 2

B R U T U S.

Hélas ! Porcia , levez-vous.

P O R C I A.

Si vous étiez encor le bon , l'humain Brutus ,
 Je n'aurais pas besoin de me mettre à vos pieds.
 Parlez ; dans mon contrat est-il donc stipulé
 Que je ne saurai rien des secrets d'un mari ?
 N'êtes-vous donc à moi , Brutus , qu'avec réserve ?
 Et moi ne suis-je à vous que comme une compagne,
 Soit au lit , soit à table , ou dans vos entretiens ,
 Vivant dans les faubourgs de votre volonté ?
 S'il est ainsi , Porcie est votre concubine , (n)
 Et non pas votre femme.

B R U T U S.

Ah ! vous êtes ma femme.

Femme tendre , honorable , et plus chère à mon cœur
 Que les gouttes de sang dont il est animé.

P O R C I A.

S'il est ainsi , pourquoi me cacher vos secrets ?
 Je suis femme , il est vrai , mais femme de Brutus ,
 Mais fille de Caton ; pourriez-vous bien douter
 Que je sois élevée au-dessus de mon sexe ,
 Voyant qui m'a fait naître , et qui j'ai pour époux ? (o)

(n) Il y a dans l'original , *whore* , putain.

(o) *Corneille* dit la même chose dans *Pompée*. *César* parle ainsi à *Cornélie* :

Certes , vos sentimens font assez reconnaître
 Qui vous donna la main , et qui vous donna l'être ;

Confiez-vous à moi , foyez sûr du secret.

J'ai déjà sur moi-même essayé ma constance ;

J'ai percé d'un poignard ma cuisse en cet endroit ;

J'ai souffert sans me plaindre , et ne saurais me taire !

B R U T U S.

Dieux, qu'entends-je ? grands dieux, rendez-moi digne d'elle.

Ecoute , écoute ; on frappe , on frappe ; écarte-toi.

Bientôt tous mes secrets dans mon cœur enfermés

Passeront dans le tien. Tu sauras tout , Porcie ;

Va , mes sourcils froncés prennent un air plus doux.

S C E N E I V.

BRUTUS , LUCIUS , LIGARIUS.

LUCIUS, *courant à la porte.*

QUI va là ? répondez.

LUCIUS, *en entrant et adressant la parole à Brutus.*

Un homme languissant ,
Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

B R U T U S.

C'est ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.

(*à Lucius.*)

Garçon , retire-toi. Eh bien , Ligarius ?

L I G A R I U S.

C'est d'une faible voix que je te dis bonjour.

Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez ,

Où vous êtes entrée , et de qui vous sortez , &c.

Il est vrai qu'un vers suffisait , que cette noble pensée perd de son prix , en étant répétée , retournée ; mais il est beau que *Shakespeare* et *Corneille* aient eu la même idée.

M m 3

B R U T U S.

Tu portes une écharpe ! hélas , quel contre-temps !
Que ta fanté n'est-elle égale à ton courage !

L I G A R I U S.

Si le cœur de Brutus a formé des projets
Qui soient dignes de nous , je ne suis plus malade.

B R U T U S.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés ,
Et d'être secondés par un homme en fanté.

L I G A R I U S.

Je sens , par tous les dieux vengeurs de ma patrie ,
Que je me porte bien. O toi , l'ame de Rome !
Toi , brave descendant du vainqueur des Tarquins ,
Qui comme un (*p*) exorciste as conjuré dans moi
L'esprit de maladie à qui j'étais livré ,
Ordonne , et mes efforts combattront l'impossible ;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire ? dis.

B R U T U S.

Un exploit qui pourra guérir tous les malades.

L I G A R I U S.

Je crois que des gens sains pourront s'en trouver mal.

B R U T U S.

Je le crois bien aussi. Viens , je te dirai tout.

(*p*) L'exorciste dans la bouche des Romains est singulier.
Toute cette pièce pourrait être chargée de pareilles notes ;
mais il faut laisser faire les réflexions au lecteur.

L I G A R I U S.

Je te fuis ; ce feul mot vient d'enflammer mon cœur.
 Je ne fais pas encor ce que tu veux qu'on fasse ;
 Mais viens ; je le ferai : tu parles ; il fuffit.

(ils s'en vont.)

S C E N E V.

Le théâtre représente le palais de CESAR. La foudre gronde ; les éclairs étincellent.

C E S A R.

LA terre avec le ciel est cette nuit en guerre ;
 Calphurnie a trois fois crié dans cette nuit :
 Au fecours ; César meurt ; venez ; on l'affaffine.
 Holà ! quelqu'un.

L E D O M E S T I Q U E.

Milord.

C E S A R.

Va-t-en dire à nos prêtres
 De faire un facrifice , et tu viendras foudain
 M'avertir du succès.

L E D O M E S T I Q U E.

Je n'y manquerai pas.

C A L P H U R N I E.

Où voulez-vous aller ? vous ne fortirez point ,
 César , vous resterez ce jour à la maison.

C E S A R.

Non , non , je fortirai ; tout ce qui me menace

Mm 4

(g) Ne s'est jamais montré que derrière mon dos.
 Tout s'évanouira quand il verra ma face.

C A L P H U R N I E.

Je n'assistai jamais à ces cérémonies ;
 Mais je tremble à présent. Les gens de la maison
 Disent que l'on a vu des choses effroyables.
 Une lionne a fait ses petits dans la rue :
 Des tombeaux qui s'ouvraient des morts font échappés ;
 Des bataillons armés, combattans dans les nues ,
 Ont fait pleuvoir du sang sur le mont Tarpéien ;
 Les airs ont retenti des cris des combattans ;
 Les chevaux hennissaient ; les mourans soupiraient ;
 Des fantômes criaient et hurlaient dans les places.
 On n'avait jamais vu de pareils accidens :
 Je les crains.

C E S A R.

Pourquoi craindre ? on ne peut éviter
 Ce que l'arrêt des dieux a prononcé sur nous.
 César prétend fortir. Sachez que ces augures
 Sont pour le monde entier autant que pour César.

C A L P H U R N I E.

Quand les gueux vont mourir, il n'est point de comètes ;
 Mais le ciel enflammé prédit la mort des princes.

C E S A R.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir une ;
 Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.
 Rien n'est plus étonnant , rien ne me surprend plus ,

(g) Encore une fois, la traduction est fidelle.

Que lorsque l'on me dit qu'il est des gens qui craignent.
Que craignent-ils ? la mort est un but nécessaire.
Mourons quand il faudra.

(le domestique revient.)

Que disent les augures ?

L E D O M E S T I Q U E.

Gardez-vous , disent-ils , de fortir de ce jour.
En fondant l'avenir dans le sein des victimes ,
Vainement de leur bête ils ont cherché le cœur.

(il s'en va.)

C E S A R.

Le ciel prétend ainsi se moquer des poltrons.
César ferait lui-même une bête sans cœur ,
S'il était au logis arrêté par la crainte.
Il fortira , vous dis-je , et le danger (r) fait bien
Que César est encor plus dangereux que lui.
Nous sommes deux lions de la même portée ;
Je suis l'aîné ; je suis le plus vaillant des deux ;
Je ne fortirais point !

C A L P H U R N I E.

Hélas ! mon cher Milord ,
Votre témérité détruit votre prudence.
Ne fortez point ce jour. Songez que c'est ma crainte ,
Et non la vôtre enfin , qui doit vous retenir.
Nous enverrons Antoine au Sénat assemblé ;

(r) Traduit mot à mot.

Il dira que César est aujourd'hui malade.
J'embrasse vos genoux ; faites-moi cette grâce.

C E S A R.

Antoine dira donc que je me trouve mal ;
Et pour l'amour de vous je reste à la maison.

S C E N E V I.

D E C I U S *entre.*C E S A R à *Décimus*

AH ! voilà Décimus ; il fera le message.

D E C I U S.

Serviteur et bonjour , noble et vaillant César ;
Je viens pour vous chercher ; le Sénat vous attend.

C E S A R.

Vous venez à propos , cher Décimus Brutus.
A tous les sénateurs faites mes complimens.
Dites-leur qu'au Sénat je ne saurais aller.

(à part.)

Je ne peux , (c'est très-faux) je n'ose , (encor plus faux.)
Dites-leur , Décimus , que je ne le veux pas.

C A L P H U R N I E.

Dites qu'il est malade.

C E S A R.

Eh quoi ! César mentir !
Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes ,
Pour n'oser dire vrai devant ces vieilles barbes ?
Vous direz seulement que je ne le veux pas.

D E C I U S.

Grand César, dites-moi du moins quelque raison ;
Si je n'en difais pas , on me rirait au nez.

C E S A R.

La raison , Décius , est dans ma volonté :
Je ne veux pas , ce mot suffit pour le Sénat :
Mais César vous chérit ; mais je vous aime , vous ;
Et pour vous satisfaire il faut vous avouer
Qu'au logis aujourd'hui je suis malgré moi-même
Retenu par ma femme : — elle a rêvé la nuit
Qu'elle a vu ma statue , en fontaine changée ,
Jeter par cent canaux des ruisseaux de pur sang.
De vigoureux romains accouraient en riant ;
Et dans ce sang , dit-elle , ils ont lavé leurs mains.
Elle croit que ce songe est un avis des dieux.
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi.

D E C I U S.

Elle interprète mal ce songe favorable :
C'est une vision très-belle et très-heureuse.
Tous ces ruisseaux de sang sortans de la statue ,
Ces romains se baignant dans ce sang précieux ,
Figurent que par vous Rome vivifiée ,
Reçoit un nouveau sang et de nouveaux destins.

C E S A R.

C'est très-bien expliquer le songe de ma femme.

D E C I U S.

Vous en ferez certain lorsque j'aurai parlé.
Sachez que le Sénat va vous couronner roi ;

Et s'il apprend par moi que vous ne venez pas,
Il est à présumer qu'il changera d'avis.

C'est se moquer de lui, César, que de lui dire :

„ Sénat, séparez-vous, vous vous rassemblerez

„ Lorsque sa femme aura des rêves plus heureux. „

Ils diront tous : César est devenu timide.

Pardonnez-moi, César, excusez ma tendresse ;

Vos refus m'ont forcé de vous parler ainsi.

L'amitié, la raison vous font ces remontrances.

C E S A R.

Ma femme, je rougis de vos fottes terreurs,

Et je suis trop honteux de vous avoir cédé.

Qu'on me donne ma robe, et je vais au Sénat.

S C E N E V I I.

CESAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER,
TREBONIUS, CINNA, CASCA,
CALPHURNIE, PUBLIUS.

C E S A R.

AH, voilà Publius qui vient pour me chercher.

P U B L I U S.

Bonjour, César.

C E S A R.

Soyez bien venu, Publius.

Eh quoi, Brutus aussi, vous venez si matin !

Bonjour, Casca ; bonjour, Caius Ligarius.

Je vous ai fait, je crois, moins de mal que la fièvre,

Qui ne vous a laissé que la peau sur les os.
Quelle heure est-il ?

B R U T U S.

César, huit heures sont sonnées.

C E S A R.

Je vous suis obligé de votre courtoisie.

(*Antoine entre, et César continue.*)

Antoine dans les jeux passe toutes les nuits,
Et le premier debout ! Bonjour, mon cher Antoine.

A N T O I N E.

Bonjour, noble César.

C E S A R.

Va, fais tout préparer :
On doit fort me blâmer de m'être fait attendre.
Cinna, Cimber, et vous, mon cher Trébonius,
J'ai pour une heure entière à vous entretenir.
Au sortir du Sénat venez à ma maison ;
Mettez-vous près de moi pour que je m'en souviennne.

T R E B O N I U S. (*à part.*)

Je n'y manquerai pas. Va, j'en ferai si près,
Que tes amis voudraient que j'eusse été bien loin.

C E S A R.

Allons tous au logis, buvons bouteille ensemble, (s)
Et puis en bons amis nous irons au Sénat.

B R U T U S, *à part.*

Ce qui paraît semblable est souvent différent.
Mon cœur faigne en secret de ce que je vais faire.

(*ils sortent tous, et César reste avec Calphurnie.*)

(s). Toujours la plus grande fidélité dans la traduction.

S C E N E V I I I.

Le théâtre représente une rue près du capitolé. Un devin nommé ARTEMIDORE arrive en lisant un papier dans le fond du théâtre.

A R T E M I D O R E , *lisant.*

„ C E S A R , garde-toi de Brutus ; prends garde à
 „ Cassius ; ne laisse point Casca t'approcher ; observe
 „ bien Cinna ; défie-toi de Trébonius ; examine bien
 „ Cimber , Décius ; Brutus ne t'aime point ; tu as
 „ outragé Ligarius ; tous ces gens-là sont animés du
 „ même esprit , ils sont aigris contre César. Si tu
 „ n'es pas immortel , prends garde à toi. La sécurité
 „ enhardit la conspiration. Que les dieux tout-puif-
 „ sans te défendent ! *Ton fidelle Artémidore.* „

Prenons mon poste ici. Quand César passera ,
 Présentons cet écrit ainsi qu'une requête.

Je suis outré de voir que toujours la vertu

Soit exposée aux dents de la cruelle envie.

Si César lit cela , ses jours sont conservés ,

Sinon la destinée est du parti des traîtres.

(il sort , et se met dans un coin.)

(Porcia arrive avec Lucius.)

P O R C I A à Lucius.

Garçon , cours au Sénat , ne me réponds point , vole.

Quoi ! tu n'es pas parti ?

L U C I U S.

Donnez-moi donc vos ordres.

P O R C I A.

Je voudrais que déjà tu fusses de retour ,
 Avant que t'avoir dit ce que tu dois y faire.
 O constance ! ô courage ! animez mes esprits ,
 Séparez par un roc mon cœur d'avec ma langue.
 Je ne suis qu'une femme , et pense comme un homme.

(à *Lucius.*)

Quoi ! tu restes ici ?

L U C I U S.

Je ne vous comprends pas ;
 Que j'aille au capitolé , et puis que je revienne ,
 Sans me dire pourquoi , ni ce que vous voulez !

P O R C I A.

Garçon... tu me diras... comment Brutus se porte ;
 Il est forti malade ... attends ... observe bien —
 Tout ce que César fait , quels courtifans l'entourent. —
 Reste un moment , garçon. Quel bruit , quels cris j'entends !

L U C I U S.

Je n'entends rien , Madame.

P O R C I A.

Ouvre l'oreille , écoute ;
 J'entends des voix , des cris , un bruit de combattans ,
 Que le vent porte ici du haut du capitolé.

L U C I U S.

Madame , en vérité , je n'entends rien du tout.

(*Artémidore entre.*)

S C E N E I X.

P O R C I A , A R T E M I D O R E .

P O R C I A .

A P P R O C H E ici, l'ami ; que fais-tu ? d'où viens-tu ?

A R T E M I D O R E .

Je viens de ma maison.

P O R C I A .

Sais-tu quelle heure il est ?

A R T E M I D O R E .

Neuf heures,

P O R C I A .

Mais, César est-il au capitolé ?

A R T E M I D O R E .

Pas encor, je l'attends ici sur son chemin.

P O R C I A .

Tu veux lui présenter quelque placet, fans douté ?

A R T E M I D O R E .

Oui ; puisse ce placet plaire aux yeux de César !

Que César s'aime assez pour m'écouter, Madame !

Mon placet est pour lui beaucoup plus que pour moi.

P O R C I A .

Que dis-tu ? l'on ferait quelque mal à César ?

A R T E M I D O R E .

Je ne fais ce qu'on fait ; je fais ce que je crains.

Bonjour, Madame, adieu ; la rue est fort étroite ;

Les sénateurs, préteurs, courtisans, demandeurs,

Font

Font une telle foule, une si grande presse,
 Qu'en ce passage étroit ils pourraient m'étouffer ;
 Et j'attendrai plus loin César à son passage.

(*il sort.*)

P O R C I A.

Allons, il faut le suivre. . . . Hélas ! quelle faiblesse
 Dans le cœur d'une femme ! Ah, Brutus ! ah, Brutus !
 Puissent les immortels hâter ton entreprise !
 Mais cet homme, grands Dieux, m'aurait-il écoutée !
 Ah ! Brutus à César va faire une requête
 Qui ne lui plaira pas. Ah ! je m'évanouis.

(*à Lucius.*)

Va, Lucius, cours vite, et dis bien à Brutus . . .
 Que je suis très-joyeuse, et revole me dire . . .

L U C I U S.

Quoi ?

P O R C I A.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Porcie.

Fin du second acte.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

Le théâtre représente une rue qui mène au capitolé : le capitolé est ouvert. C E S A R marche au son des trompettes avec BRUTUS , CASSIUS , CIMBER , DECIUS , CASCA, CINNA, TREBONIUS, ANTOINE, LEPIDE, POPILIUS, PUBLIUS, ARTEMIDORE, et un autre devin.

C E S A R à l'autre devin.

EH bien, nous avons donc ces ides si fatales !

L E D E V I N.

Oui, ce jour est venu, mais il n'est pas passé.

A R T E M I D O R E, d'un autre côté.

Salut au grand César ; qu'il lise ce mémoire.

D E C I U S, du côté opposé.

Trébonius par moi vous en présente un autre ;
Daignez le parcourir quand vous aurez le temps.

A R T E M I D O R E.

Lisez d'abord le mien ; il est de conséquence ;
Il vous touche de près. Lisez, noble César.

C E S A R.

L'affaire me regarde ? elle est donc la dernière.

A R T E M I D O R E.

Eh, ne différez pas, lisez dès ce moment.

C E S A R.

Je pense qu'il est fou.

P U B L I U S à Artémidore.

Allons, maraud, fais place.

C A S S I U S.

Peut-on donner ici des placets dans les rues ?

Va-t-en au capitole.

P O P I L I U S, s'approchant de Cassius.

Ecoutez, Cassius ;

Puisse votre entreprise avoir un bon succès !

C A S S I U S, étonné.

Comment ! quelle entreprise ?

P O P I L I U S.

Adieu, portez-vous bien.

B R U T U S à Cassius.

Que vous a dit tout bas Popilius Léna ?

C A S S I U S.

Il parle de succès, et de notre entreprise.

Je crains que le projet n'ait été découvert.

B R U T U S.

Il aborde César, il lui parle ; observons.

C A S S I U S à Casca.

Sois donc prêt à frapper, de peur qu'on nous prévienne.

Mais si César fait tout, qu'allons-nous devenir ?

Cassius à César tournerait-il le dos ?

Non, j'aime mieux mourir.

N n 2

C A S C A à *Cassius*.

Va, ne prends point d'alarme :
Popilius Léna ne parle point de nous.
Vois comme César rit ; son visage est le même.

C A S S I U S à *Brutus*.

Ah, que Trébonius agit adroitement !
Regarde bien, Brutus, comme il écarte Antoine.

D E C I U S.

Que Métellus commence, et que dès ce moment,
Pour occuper César, il lui donne un mémoire.

B R U T U S.

Le mémoire est donné. Serrons-nous près de lui.

C I N N A à *Casca*.

Souviens-toi de frapper, et de donner l'exemple.

C E S A R s'assied ici, et on suppose qu'ils sont tous dans
la salle du Sénat.

Eh bien, tout est-il prêt ? est-il quelques abus
Que le Sénat et moi nous puissions corriger ?

C I M B E R, se mettant à genoux devant César.

O très-grand, très-puissant, très-redouté César !
Je mets très-humblement ma requête à vos pieds.

C E S A R.

Cimber, je t'avertis que ces prosternemens,
Ces génuflexions, ces basses flatteries,
Peuvent sur un cœur faible avoir quelque pouvoir,
Et changer quelquefois l'ordre éternel des choses
Dans l'esprit des enfans. Ne t'imagine pas

Que le sang de César puisse se fondre ainsi.
 Les prières, les cris, les vaines simagrées,
 Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un sot ;
 Mais le cœur de César résiste à ces bassesses.
 Par un juste décret ton frère est exilé.
 Flatte, prie à genoux, et lèche-moi les pieds ;
 (a) Va, je te rosserai comme un chien ; loin d'ici.
 Lorsque César fait tort, il a toujours raison.

C I M B E R , *en se retournant vers les conjurés.*

N'est-il point quelque voix plus forte que la mienne,
 Qui puisse mieux toucher l'oreille de César,
 Et fléchir son courroux en faveur de mon frère ?

B R U T U S , *en baisant la main de César.*

Je baise cette main, mais non par flatterie ;
 Je demande de toi que Publius Cimber
 Soit dans le même instant rappelé de l'exil.

C E S A R .

Quoi, Brutus !

C A S S I U S .

Ah ! pardon, César ; César, pardon !
 Oui, Cassius s'abaisse à te baiser les pieds,
 Pour obtenir de toi qu'on rappelle Cimber.

C E S A R .

On pourrait me fléchir si je vous ressemblais ;

(a) Traduit fidèlement.

Qui ne saurait prier résiste à des prières.
 Je suis plus affermi que l'étoile du Nord,
 Qui dans le firmament n'a point de compagnon (b)
 Constant de sa nature, immobile comme elle.
 Les vastes cieux sont pleins d'étoiles innombrables :
 Ces astres sont de feu, tous sont étincelans ;
 Un seul ne change point, un seul garde sa place.
 Telle est la terre entière ; on y voit des mortels,
 Tous de chair et de fang, tous formés pour la crainte.
 Dans leur nombre infini, sachez qu'il n'est qu'un homme
 Qu'on ne puisse ébranler, qui soit ferme en son rang,
 Qui sache résister ; et cet homme c'est moi.
 Je veux vous faire voir que je suis inflexible :
 Tel je parus à tous quand je bannis Cimber ;
 Et tel je veux paraître en ne pardonnant point.

C I M B E R.

O César !

C E S A R.

Prétends-tu faire ébranler l'Olympe ?

D E C I U S , à genoux.

Grand César !

C E S A R , repoussant Décimus.

Va, Brutus en vain l'a demandé.

C A S C A , levant la robe de César.

Poignards, parlez pour nous.

(b) Traduit avec la plus grande exactitude.

(*Il le frappe ; les autres conjurés le secondent. César se débat contre eux , il marche en chancelant , tout percé de coups , et vient jusqu'àuprès de Brutus , qui , en détournant le corps , le frappe comme à regret. César tombe , en s'écriant :)*

Et toi , Brutus , aussi ?

C I N N A.

Liberté , liberté.

C I M B E R.

La tyrannie est morte.

Courons tous , et crions , liberté , dans les rues.

C A S S I U S.

Allez à la tribune , et criez , liberté.

BRUTUS aux sénateurs et au peuple , qui arrivent.

Ne vous effrayez point , ne fuyez point , restez.

Peuple , l'ambition vient de payer ses dettes.

C A S S I U S.

Brutus , à la tribune.

C I M B E R.

Et vous aussi , volez.

B R U T U S.

Où donc est Publius ?

C I N N A.

Il est tout confondu.

C I M B E R.

Soyons fermes , unis ; les amis de César

Nous peuvent affaillir.

B R U T U S.

Non , ne m'en parlez pas.

Ah ! c'est vous , Publius ; allons , prenez courage ,
Soyez en fureté , vous n'avez rien à craindre ,
Ni vous , ni les Romains ; parlez au peuple , allez.

C A S S I U S.

Publius , laissez-nous ; la foule qui s'empresse
Pourrait vous faire mal ; vous êtes faible et vieux.

B R U T U S.

Allez ; qu'aucun romain ne prenne ici l'audace
De soutenir ce meurtre et de parler pour nous ;
C'est un droit qui n'est dû qu'aux seuls vengeurs de Rome.

S C E N E I I.

Les Conjurés , T R E B O N I U S.

C A S S I U S.

QUE fait Antoine ?

T R E B O N I U S.

Il fuit interdit , égaré ;
Il fuit dans sa maison : pères , mères , enfans ,
L'effroi dans les regards , et les cris à la bouche ,
Pensent qu'ils sont au jour du jugement dernier.

B R U T U S.

O destin ! nous saurons bientôt tes volontés.
On connaît qu'on mourra ; l'heure en est inconnue.
On compte sur des jours dont le temps est le maître.

C A S S I U S.

CASSIUS.

Eh bien , lorsqu'en mourant on perd vingt ans de vie,
On ne perd que vingt ans de craintes de la mort.

BRUTUS.

Je l'avoue ; ainsi donc la mort est un bienfait ;
Ainsi César en nous a trouvé des amis ;
Nous avons abrégé le temps qu'il eut à craindre.

CASCA.

Arrêtez ; baiffons-nous sur le corps de César ;
Baignonstous dans son sang nos mains jusques au coude ;^(c)
Trempons-y nos poignards , et marchons à la place ;
Là , brandissant en l'air ces glaives sur nos têtes ,
Crions à haute voix , paix , liberté , franchise.

CASSIUS.

Baiffons-nous , lavons-nous dans le sang de César.

(ils trempent tous leurs épées dans le sang du mort.)

Cette superbe scène un jour fera jouée

Dans de nouveaux Etats en accens inconnus.

BRUTUS.

Que de fois on verra César sur les théâtres ,

(c) C'est ici qu'on voit principalement l'esprit différent des nations. Cette horrible barbarie de *Casca* ne ferait jamais tombée dans l'idée d'un auteur français ; nous ne voulons point qu'on ensanglante le théâtre , si ce n'est dans les occasions extraordinaires , dans lesquelles on fauve tant qu'on peut cette atrocité dégoûtante.

César mort et sanglant aux pieds du grand Pompée ,
Ce César si fameux , plus vil que la poussière !

C A S S I U S .

Oui , lorsque l'on jouëra cette pièce terrible ,
Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

Fin du troisième et dernier acte.

OBSERVATIONS

S U R L E

J U L E S C E S A R

D E S H A K E S P E A R E .

VOILA tout ce qui regarde la conspiration contre *César*. On peut la comparer à celle de *Cinna* et d'*Emilie* contre *Auguste*, et mettre en parallèle ce qu'on vient de lire avec le récit de *Cinna* et la délibération du second acte. On trouvera quelque différence entre ces deux ouvrages. Le reste de la pièce est une suite de la mort de *César*. On apporte son corps dans la place publique. *Brutus* harangue le peuple ; *Antoine* le harangue à son tour ; il soulève le peuple contre les conjurés ; et le comique est encore joint à la terreur dans ces scènes comme dans les autres. Mais il y a des beautés de tous les temps et de tous les lieux.

On voit ensuite *Antoine*, *Octave* et *Lépide* délibérer sur leur triumvirat et sur les proscriptions. De là on passe à Sardis sans aucun intervalle. *Brutus* et *Cassius* se querellent. *Brutus* reproche à *Cassius* qu'il vend tout pour de l'argent, et qu'il a des démangeaisons dans les mains. On passe de Sardis en Thessalie. La

bataille de Philippes se donne. *Cassius* et *Brutus* se tuent l'un après l'autre.

On s'étonne qu'une nation célèbre par son génie, et par ses succès dans les arts et dans les sciences, puisse se plaire à tant d'irrégularités monstrueuses, et voie souvent encore avec plaisir d'un côté *César* s'exprimant quelquefois en héros, quelquefois en capitaine de farce; et de l'autre, des charpentiers, des savetiers, et des sénateurs même, parlant comme on parle aux halles.

Mais on sera moins surpris quand on saura que la plupart des pièces de *Lopez de Vega* et de *Caldéron* en Espagne sont dans le même goût. Nous donnerons la traduction de l'*Héraclius* de *Caldéron*, qu'on pourra comparer à l'*Héraclius* de *Corneille*; on y verra le même génie que dans *Shakespeare*, la même ignorance, la même grandeur, des traits d'imagination pareils, la même enflure, des grossièretés toutes semblables, des inconséquences aussi frappantes, et le même mélange du béguin de *Gilles* et du cothurne de *Sophocle*.

Certainement l'Espagne et l'Angleterre ne se sont pas donné le mot pour applaudir pendant près d'un siècle à des pièces qui révoltent les autres nations. Rien n'est plus opposé d'ailleurs que le génie anglais et le génie espagnol. Pourquoi donc ces deux nations différentes se

réunissent-elles dans un goût si étrange ? Il faut qu'il y en ait une raison , et que cette raison soit dans la nature.

Premièrement , les Anglais , les Espagnols , n'ont jamais rien connu de mieux. Secondement , il y a un grand fonds d'intérêt dans ces pièces si bizarres et si sauvages. J'ai vu jouer le César de *Shakespeare* , et j'avoue que dès la première scène , quand j'entendis le tribun reprocher à la populace de Rome son ingratitude envers *Pompée* , et son attachement à *César* vainqueur de *Pompée* , je commençai à être intéressé , à être ému. Je ne vis ensuite aucun conjuré sur la scène qui ne me donnât de la curiosité ; et malgré tant de disparates ridicules , je sentis que la pièce m'attachait.

Troisièmement , il y a beaucoup de naturel ; ce naturel est souvent bas , grossier et barbare. Ce ne sont point des romains qui parlent ; ce sont des campagnards des siècles passés qui conspirent dans un cabaret ; et *César* , qui leur propose de boire bouteille , ne ressemble guère à *César*. Le ridicule est outré , mais il n'est point languissant. Des traits sublimes y brillent de temps en temps comme des diamans répandus sur de la fange.

J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encore ce monstrueux spectacle , que de longues confidences d'un froid amour , ou des raisonnemens de politique encore plus froids.

Enfin, une quatrième raison, qui, jointe aux trois autres, est d'un poids considérable; c'est que les hommes en général aiment le spectacle; ils veulent qu'on parle à leurs yeux; le peuple se plaît à voir des cérémonies pompeuses, des objets extraordinaires, des orages, des armées rangées en bataille, des épées nues, des combats, des meurtres, du sang répandu; et beaucoup de grands, comme on l'a déjà dit, sont peuple. Il faut avoir l'esprit très-cultivé, et le goût formé comme les Italiens l'ont eu au seizième siècle et les Français au dix-septième, pour ne vouloir rien que de raisonnable, rien que de sagement écrit, et pour exiger qu'une pièce de théâtre soit digne de la cour des *Médicis* ou de celle de *Louis XIV.*

Malheureusement *Lopez de Vega* et *Shakespeare* eurent du génie dans un temps où le goût n'était point du tout formé; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui en général étaient alors extrêmement ignorans. Plusieurs auteurs dramatiques, en Espagne et en Angleterre, tâchèrent d'imiter *Lopez* et *Shakespeare*; mais n'ayant pas leurs talens, ils n'imitèrent que leurs fautes, et par là ils servirent encore à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient surpasser.

Nous ressemblerions à ces nations si nous avions été dans le même cas. Leur théâtre est

resté dans une enfance grossière , et le nôtre a peut-être acquis trop de raffinement. J'ai toujours pensé qu'un heureux et adroit mélange de l'action qui règne sur le théâtre de Londres et de Madrid avec la sagesse , l'élégance , la noblesse , la décence du nôtre , pourrait produire quelque chose de parfait , si pourtant il est possible de rien ajouter à des ouvrages tels qu'Iphigénie et Athalie.

Je nomme ici Iphigénie et Athalie , qui me paraissent être de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites , celles qui approchent le plus de la perfection. *Corneille* n'a aucune pièce parfaite ; on l'excuse sans doute ; il était presque sans modèle et sans conseil ; il travaillait trop rapidement ; il négligeait sa langue , qui n'était pas perfectionnée encore ; il ne luttait pas assez contre les difficultés de la rime , qui est le plus pesant de tous les jougs , et qui force si souvent à ne point dire ce qu'on veut dire. Il était inégal comme *Shakespeare* , et plein de génie comme lui ; mais le génie de *Corneille* était à celui de *Shakespeare* ce qu'un seigneur est à l'égard d'un homme du peuple né avec le même esprit que lui.

L'HERACLIVS

ESPAGNOL,

OU

LA COMEDIE

FAMEUSE :

Dans cette vie tout est vérité, et tout mensonge.

Fête représentée devant leurs majestés, dans le salon royal du palais; par don Pédro Caldéron de la Barca.

THE RAGLETS

ESSAYS

OR

LA COMEDIE

PAMBLEY

Dans ce livre sont énumérés les ouvrages

qui ont été publiés par la Fondation Sierra-Pambley

P R E F A C E

D U T R A D U C T E U R.

IL s'est élevé depuis long-temps une dispute assez vive pour favoir quel était l'original, ou l'Héraclius de *Corneille*, ou celui de *Caldéron*; n'ayant rien vu de satisfaisant dans les raisons que chaque parti alléguait, j'ai fait venir d'Espagne l'Héraclius de *Caldéron*, intitulé: *En esta vida todo es verdad y todo mentira*, imprimé séparément in-4° avant que le recueil de *Caldéron* parût au jour. C'est un exemplaire extrêmement rare, et que le savant D. *Gregorio Mayans y Siscar*, ancien bibliothécaire du roi d'Espagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai traduit cet ouvrage, et le lecteur attentif verra aisément quelle est la différence du genre employé par *Corneille*, et de celui de *Caldéron*; et il découvrira au premier coup d'œil quel est l'original.

Le lecteur a déjà fait la comparaison des théâtres français et anglais, en lisant la conspiration de *Brutus* et de *Cassius*, après avoir lu celle de *Cinna*. Il comparera de même le théâtre espagnol avec le français. Si après cela il reste des disputes, ce ne sera pas entre les personnes éclairées.

PERSONNAGES QUI PARLENT.

PHOCAS.

HERACLIUS, fils de Maurice.

LÉONIDE, fils de Phocas.

ISMENIE.

ASTOLPHE, montagnard de Sicile,
autrefois ambassadeur de Maurice vers
Phocas.

CINTIA, reine de Sicile.

LISIPPO, forcier.

FREDERIC, prince de Calabre.

LIBIA, fille du forcier.

LUQUET, payfan gracieux, ou bouffon.

SABANION, autre bouffon, ou gracieux.

Muficiens et Soldats.

L A C O M E D I E

F A M E U S E :

Dans cette vie tout est vérité, et tout mensonge.

P R E M I E R E J O U R N É E.

LE théâtre représente une partie du mont Etna; d'un côté on bat le tambour et on sonne de la trompette; de l'autre on joue du luth et du théorbe; des foldats s'avancent à droite, et PHOCAS paraît le dernier; des dames s'avancent à gauche, et CINTIA reine de Sicile paraît la dernière. Les foldats crient: *Phocas vive!* PHOCAS répond: *Vive Cintia!* allons, foldats, dites en la voyant: *Vive Cintia!* Alors les dames crient de toute leur force: *Vive Cintia et Phocas!*

Quand on a bien crié, PHOCAS ordonne à ses tambours et à ses trompettes de battre et de sonner en l'honneur de *Cintia*. CINTIA ordonne à ses musiciens de chanter en l'honneur de PHOCAS; la musique chante ce couplet:

(a) *Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.*

(a) Il y a dans l'original mot à mot:

*Que ce Mars jamais vaincu,
Que ce César toujours vainqueur,
Vienne dans une heure fortunée
Aux montagnes de Trinacrie.*

Après qu'on a chanté ces beaux vers, CINTIA rend hommage de la Sicile à PHOCAS ; elle se félicite d'être la première à lui baïser la main : *Nous sommes tous heureux*, lui dit-elle , *de nous mettre aux pieds d'un héros si glorieux*. Ensuite, cette belle reine se tournant vers les spectateurs , leur dit : *C'est la crainte qui me fait parler ainsi ; il faut bien faire des complimens à un tyran*. La musique recommence alors , et on répète que PHOCAS est venu en Sicile par un heureux hafard. L'empereur PHOCAS prend alors la parole , et fait ce récit qui , comme on voit , est très à propos :

„ Il est bien force que je vienne ici , belle Cintia , dans une heure fortunée ; car j'y trouve des applaudifsemens , et je pouvais y entendre des injures. Je fuis né en Sicile , comme vous savez ; et , quoique couronné de tant de lauriers , j'ai craint qu'en voulant revoir les montagnes qui ont été mon berceau , je ne trouvasse ici plus d'oppositions que de fêtes , attendu que personne n'est auffi heureux dans fa patrie que chez les étrangers , furtout quand il revient dans fon pays après tant d'années d'absence.

„ Mais voyant que vous êtes politique et avifée , et que vous me recevez fi bien dans votre royaume de Sicile , je vous donne ici ma parole , Cintia , que je vous maintiendrai en paix chez vous , et que je n'étaucherai , ni fur vous , ni fur la Sicile , la foif hydropique

de fang de mon superbe héritage ; et afin que vous fachiez qu'il n'y a jamais eu de si grande clémence, et que personne jusqu'à présent n'a joui d'un tel privilège, écoutez attentivement.

„ J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes et ces bruyères m'ont donné la naissance, et que je ne dois qu'à moi seul, non à un fang illustre, les grandeurs où je suis monté. Avorton de ces montagnes, c'est grâce à ma grandeur que j'y suis revenu. Vous voyez ces sommets du mont Etna dont le feu et la neige se disputent la cime ; c'est là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit ; je n'y connus point de père ; je ne fus entouré que de serpens ; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance ; et dans ma jeunesse je ne mangeai que des herbes. Elevé comme une brute, la nature douta long-temps si j'étais homme ou bête, et résolut enfin, en voyant que j'étais l'un et l'autre, de me faire commander aux hommes et aux bêtes. Mes premiers vassaux furent les griffes des oiseaux, et les armes des hommes contre lesquels je combattis ; leurs corps me fervirent de viande, et leurs peaux de vêtemens.

„ Comme je menais cette belle vie, je rencontrai une troupe de bandits qui, poursuivis par la justice, se retiraient dans les épais forêts de ces montagnes, et qui y vivaient de rapine et de carnage. Voyant que j'étais une brute raisonnable, ils me choisirent pour leur capitaine ; nous mêmes à contribution le plat

pays ; mais bientôt nous élevant à de plus grandes entreprises , nous nous emparâmes de quelques villes bien peuplées : mais ne parlons pas des violences que j'exerçai. Votre père régnait alors en Sicile , et il était assez puissant pour me résister ; parlons de l'empereur Maurice qui régnait alors à Constantinople. Il passa en Italie , pour se venger de ce qu'on lui disputait la souveraineté des fiefs du saint empire romain. Il ravagea toutes les campagnes , et il n'y eut ni hameau , ni ville , qui ne tremblât en voyant les aigles de ses étendards.

» Votre père le roi de Sicile , qui voyait l'orage approcher de ses Etats , nous accorda un pardon général , à nos voleurs et à moi : (ô fottes raisons d'Etat !) il eut recours à mes bandits comme à des troupes auxiliaires , et bientôt mon métier infame devint une occupation glorieuse. Je combattis l'empereur Maurice avec tant de succès , qu'il mourut de ma main dans une bataille. Toutes ses grandeurs , tous ses triomphes s'évanouirent ; son armée me nomma son capitaine par terre et par mer : alors je les menai à Constantinople , qui se mit en défense ; je mis le siège devant ses murs pendant cinq années , sans que la chaleur des étés , ni le froid des hivers , ni la colère de la neige , ni la violence du soleil , me fissent quitter mes tranchées : enfin les habitans presque ensevelis sous leurs ruines , et demi-morts de faim , se soumirent à regret , et me nommèrent César. Depuis ma première

entreprise

entreprise jusqu'à la dernière, qui a été la réduction de l'Orient, j'ai combattu pendant trente années; vous pouvez vous en apercevoir à mes cheveux blancs, que ma main ridée et mal-propre peigne assez rarement.

„ Me voilà à présent revenu en Sicile; et quoiqu'on puisse présumer que j'y reviens par la petite vanité de montrer à mes concitoyens celui qu'ils ont vu bandit, et qui est à présent empereur, j'ai pourtant encore deux autres raisons de mon retour. Ces deux raisons sont des propositions contraires; l'une est la rancune, et l'autre l'amour. C'est ici, Cintia, qu'il faut me prêter attention.

„ Eudoxe, qui était femme et amante de Maurice, et qui le suivait dans toutes ses courses, la nuit comme le jour (à ce que m'ont dit plusieurs de ses sujets), fut surprise des douleurs de l'enfantement le jour que j'avais tué son mari dans la bataille; elle accoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme, nommé Astolphe, qui était venu en ambassade vers moi, de la part de l'empereur Maurice, un peu avant la bataille, je ne fais pour quelle affaire. Je me souviens très-bien de cet Astolphe, et si je le voyais, je le reconnâitrais. Quoi qu'il en soit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant (si pourtant on peut donner le jour dans les ténèbres). La mère mourut en accouchant de lui. Le bon homme Astolphe se voyant maître de cet enfant, craignit qu'on ne le remît entre

mes mains : on prétend qu'il s'est enfermé avec lui dans les cavernes du mont Etna , et on ne fait aujourd'hui s'il est mort ou vivant.

„ Mais laissons cela , et passons à une autre aventure ; elle n'est pas moins étrange , et cependant elle ne paraîtra pas invraisemblable ; car deux aventures pareilles peuvent fort bien arriver. On n'admire les historiens et on ne tire du profit de leur lecture , que quand la vérité de l'histoire tient du prodige.

„ Il faut que vous sachiez qu'il y avait une jeune payfanne nommée Eriphile. L'Amour aurait juré qu'elle était reine , puisqu'en effet l'empire est dans la beauté ; elle fut dame de mes pensées ; il n'y a , comme vous savez , si fière beauté qui ne se rende à l'amour. Or , Madame , le jour qu'elle me donna rendez-vous dans son village , je la laissai grosse. Je mis auprès d'elle un confident attentif.

„ Quand j'eus vaincu et tué l'empereur Maurice , ce confident m'apprit qu'à peine la nouvelle en était venue aux oreilles d'Eriphile , que , ne pouvant supporter mon absence , elle résolut de venir me trouver ; elle prit le chemin des montagnes ; les douleurs de l'enfantement la surprirent en chemin dans un désert ; mon confident , qui l'accompagnait , alla chercher du secours , et voyant de loin une petite lumière , il y courut. Pendant ce temps-là , un habitant de ces lieux incultes arriva aux cris d'Eriphile ; elle lui dit qui

elle était , et ne lui cacha point que j'étais le père de l'enfant ; elle crut l'intéresser davantage par cette confiance ; et craignant de mourir dans les douleurs qu'elle ressentait , elle remit entre les mains de cet inconnu mon chiffre gravé sur une lame d'or , dont je lui avais fait présent.

„ Cependant mon confident revenait avec du monde ; l'inconnu disparut aussitôt , emportant avec lui mon fils , et le signe avec lequel on pouvait le reconnaître. La belle Eriphile mourut , sans qu'il nous ait été jamais possible de retrouver ni le voleur ni le vol. Je vous ai déjà dit que la guerre et mes victoires ne m'ont point laissé le temps de faire les recherches nécessaires. Aujourd'hui , comme tout l'Orient est calme , ainsi que je vous l'ai dit , je reviens dans ma patrie , rempli des deux sentimens de tendresse et de haine , pour m'informer de deux vies qui me tourmentent ; l'une est celle du fils de Maurice , l'autre de mon propre fils.

„ Je crains qu'un jour le fils de Maurice n'hérite de l'empire , je crains que le mien ne périclite ; j'ignore même encore si cet enfant est un fils ou une fille. Je veux n'épargner ni soins ni peines ; je chercherai par toute l'île , arbre par arbre , branche par branche , feuille par feuille , pierre par pierre , jusqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas , et que mes espérances et mes craintes finissent. „

C I N T I A .

Si j'avais su votre secret plutôt , j'aurais fait toutes les diligences possibles , mais je vais vous seconder.

P H O C A S .

Quel repos peut avoir celui qui craint et qui fouhaite ? Allons , ne différons point.

C I N T I A à ses femmes.

Allons , vous autres , pour prémices de la joie publique , recommencez vos chants.

P H O C A S .

Et vous autres , battez du tambour , et sonnez de la trompette.

C I N T I A .

Faites redire aux échos :

P H O C A S .

Faites résonner vos différentes voix :

Sicile , en cet heureux jour ,
Vois ce héros plein de gloire ,
Qui règne par la victoire ,
Mais encor plus par l'amour.

U N E P A R T I E D U C H O E U R .

Que Cintia vive ! vive Cintia !

L ' A U T R E P A R T I E .

Que Phocas vive ! vive Phocas !

(on entend ici une voix qui crie derrière le théâtre : Meurs.)

P H O C A S .

Ecoutez , suspendez vos chants : quelle est cette

voix qui contredit l'écho, et qui fait entendre tout le contraire de ces cris : Vive Phocas ?

LIBIA, *derrière le théâtre.*

Meurs de ma malheureuse main.

CINTIA.

Quelle est cette femme qui crie ? Nous voilà tombés d'une peine dans une autre ; c'est une femme qui paraît belle ; elle est toute troublée ; elle descend de la montagne ; elle court ; elle est prête à tomber.

PHOCAS.

Secourons-la ; j'arriverai le premier.

LIBIA.

Meurs de ma main, malheureuse, et non pas des mains d'une bête.

PHOCAS, *en tendant les bras à Libia lorsqu'elle est prête à tomber du haut de la montagne.*

Tu ne mourras pas ; je te soutiendrai, je ferai l'Atlas du ciel de ta beauté ; tu es en sûreté ; reprends tes esprits.

CINTIA à Libia.

Dis-nous qui tu es.

LIBIA.

Je suis Libia, fille du magicien Lisippo, la merveille de la Calabre. Mon père a prédit des malheurs au duc de Calabre son maître ; il s'est retiré depuis en Sicile, dans une cabane, où il a pour tout meuble son almanach, des sphères, des astrolabes et des quarts de cercle ; nous partageons entre nous deux le ciel et

la terre : il fait des prédictions , et j'ai soin du ménage ; je vais à la chasse ; je fuivais une biche que j'avais blessée , lorsque j'ai entendu des tambours et des trompettes d'un côté , et de la musique de l'autre. Etonnée de ce bruit de guerre et de paix , j'ai voulu m'approcher , lorsque au milieu de ces précipices j'ai vu une espèce de bête en forme d'homme , ou une espèce d'homme en forme de bête ; c'est un squelette tout courbé , une anatomie ambulante ; sa barbe et ses cheveux sales couvraient en partie un visage sillonné de ces rides que le Temps , ce maudit laboureur , imprime sur les sillons de notre vie , pour n'y plus rien semer. Cet homme ressemblait à ces vieux étançons de bâtimens ruinés qui , étant sans écorce et sans racine , sont prêts à tomber au moindre vent. Cette maigre face en venant à moi m'a toute remplie de crainte.

P H O C A S .

Femme , ne crains rien ; ne poursuis pas : tu ne fais pas quelles idées tu rappelles dans ma mémoire ; mais où ne trouve-t-on pas des hommes et des bêtes ? Il y a là-dedans quelque chose de prodigieux.

C I N T I A .

Vous pourrez trouver aisément cet homme ; car si les tambours et la musique l'ont fait sortir de sa caverne , il n'y a qu'à recommencer , et il approchera.

P H O C A S .

Vous dites bien , faisons entendre encore nos instrumens.

(la musique recommence, et on chante encore.)

Sicile, en cet heureux jour,

Vois ce héros plein de gloire, &c.

(Après cette reprise, l'empereur Phocas, la reine Cintia et la fille du sorcier s'en vont à la piste de cette vieille figure qui donne de l'inquiétude à Phocas, sans qu'on sache trop pourquoi il a cette inquiétude. Alors ce vieillard, qui est Astolphe lui-même, vient sur le théâtre avec Héraclius fils de Maurice, et Léonide fils de Phocas. Ils sont tous trois vêtus de peaux de bêtes.)

A S T O L P H E.

Est-il possible, téméraires, que vous foyez sortis de votre caverne sans ma permission, et que vous hafardiez ainsi votre vie et la mienne!

L E O N I D E.

Que voulez-vous? cette musique m'a charmé; je ne suis pas le maître de mes sens.

(on entend alors le son des tambours.)

H E R A C L I U S.

Ce bruit m'enflamme, me ravit hors de moi; c'est un volcan qui embrase toutes les puissances de mon ame.

L E O N I D E.

Quand, dans le beau printemps, les doux zéphirs et le bruit des ruisseaux s'accordent ensemble, et que les gosiers harmonieux des oiseaux chantent la bienvenue des roses et des œillets, leur musique n'approche pas de celle que je viens d'entendre.

H E R A C L I U S .

J'ai entendu souvent , dans l'hiver , les gémiffemens de la croupe des montagnes , fous la rage des ouragans , le bruit de la chute des torrens , celui de la colère des nuées ; mais rien n'approche de ce que je viens d'entendre ; c'est un tonnerre dans un temps ferein ; il flatte mon cœur et l'embrase.

A S T O L P H E .

Ah ! je crains bien que ces deux échos , dont l'un est fi doux et l'autre fi terrible , ne foient la ruine de tous trois.

H E R A C L I U S et L E O N I D E *ensemble.*

Comment l'entendez-vous ?

A S T O L P H E .

C'est qu'en fortant de ma caverne pour voir où vous étiez , j'ai rencontré dans cette demeure obscure une femme , et je crains bien qu'elle ne dife qu'elle m'a vu.

H E R A C L I U S .

Et pourquoi , fi vous avez vu une femme , ne m'avez-vous pas appelé pour voir comment une femme est faite ? car , felon ce que vous m'avez dit , de toutes les chofes du monde que vous m'avez nommées , rien n'approche d'une femme ; je ne fais quoi de doux et de tendre fe coule dans l'ame à fon feul nom , fans qu'on puiffe dire pourquoi.

L E O N I D E .

Moi , je vous remercie de ne m'avoir pas appelé pour la voir. Une femme excite en moi un fentiment

tout

tout contraire ; car d'après ce que vous en avez dit , le cœur tremble à son nom , comme s'apercevant de son danger , ce nom seul laisse dans l'ame je ne fais quoi qui la tourmente sans qu'elle le sache.

A S T O L P H E.

Ah ! Héraclius , que tu juges bien ! ah ! Léonide , que tu penses à merveille !

H E R A C L I U S.

Mais comment se peut-il faire qu'en disant des choses contraires nous ayons tous deux raison ?

A S T O L P H E.

C'est qu'une femme est un tableau à deux visages ; regardez-la d'un sens , rien n'est si agréable ; regardez-la d'un autre sens , rien n'est si terrible. C'est le meilleur ami de notre nature , c'est notre plus grand ennemi ; la moitié de la vie de l'ame , et quelquefois la moitié de la mort ; point de plaisir sans elle , point de douleur sans elle aussi : on a raison de la craindre , on a raison de l'estimer. Sage est qui s'y fie , et sage qui s'en défie. Elle donne la paix et la guerre , l'allégresse et la tristesse ; elle blesse et elle guérit ; c'est de la thériaque et du poison. Enfin elle est comme la langue , il n'y a rien de si bon quand elle est bonne , et rien de si mauvais quand elle est mauvaise , &c.

L E O N I D E.

S'il y a tant de bien et tant de mal dans la femme ,

Théâtre. Tome IX.

† Qq

pourquoi n'avez-vous pas permis que nous connussions ce bien par expérience pour en jouir, et ce mal pour nous en garantir ?

H E R A C L I U S .

Léonide a très-bien parlé. Jusqu'à quand, notre père, nous refuserez-vous notre liberté ? et quand nous instruirez-vous qui vous êtes et qui nous sommes ?

A S T O L P H E .

Ah ! mes enfans ! si je vous répons, vous avancez ma mort. Vous demandez qui vous êtes, sachez qu'il est dangereux pour vous de sortir d'ici. La raison qui m'a forcé à vous cacher votre sort, c'est l'empereur Héraclius, cet Atlas chrétien.

(Cette conversation est interrompue par un bruit de chasse.

Héraclius et Léonide s'échappent, excités par la curiosité.

Les deux paysans gracieux, c'est-à-dire, les deux bouffons de la pièce, viennent parler au bon homme Astolphe, qui craint toujours d'être découvert. Cintia et Héraclius sortent d'une grotte.)

H E R A C L I U S .

Qu'est-ce que je vois ?

C I N T I A .

Quel est cet objet ?

H E R A C L I U S .

Quel bel animal !

C I N T I A .

La vilaine bête !

HERACLIVS.

Quel divin aspect !

CINTIA.

Quelle horrible présence !

HERACLIVS.

Autant j'avais de courage , autant je deviens poltron près d'elle.

CINTIA.

Je suis arrivée ici très-irrésolue , et je commence à ne plus l'être.

HERACLIVS.

O vous poison de deux de mes sens , l'ouïe et la vue , avant de vous voir de mes yeux je vous avais admirée de mes oreilles ; qui êtes-vous ?

CINTIA.

Je suis une femme , et rien de plus.

HERACLIVS.

Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme ? et si toutes les autres sont comme vous , comment reste-t-il un homme en vie ?

CINTIA.

Ainsi donc vous n'en avez pas vu d'autres ?

HERACLIVS.

Non ; je présume pourtant que si : j'ai vu le ciel ; et si l'homme est un petit monde , la femme est le ciel en abrégé.

CINTIA.

Tu as paru d'abord bien ignorant , et tu parais bien

460 T O U T E S T V E R I T É ,

savant; si tu as eu une éducation de brute , ce n'est point en brute que tu parles. Qui es-tu donc toi qui as franchi le pas de cette montagne avec tant d'audace ?

H E R A C L I U S .

Je n'en fais rien.

C I N T I A .

Quel est ce vieillard qui écoutait , et qui a fait tant de peur à une femme ?

H E R A C L I U S .

Je ne le fais pas.

C I N T I A .

Pourquoi vis-tu de cette sorte dans les montagnes ?

H E R A C L I U S .

Je n'en fais rien.

C I N T I A .

Tu ne fais rien ?

H E R A C L I U S .

Ne vous indignez pas contre moi ; ce n'est pas peu savoir que de savoir qu'on ne fait rien du tout.

C I N T I A .

Je veux apprendre qui tu es , ou je vais te percer de mes flèches.

(*Cintia est armée d'un arc , et porte un carquois sur l'épaule ; elle veut prendre ses flèches.*)

H E R A C L I U S .

Si vous voulez m'ôter la vie , vous aurez peu de chose à faire.

(CINTIA laissant tomber ses flèches et son carquois.)

La crainte me fait tomber les armes.

HERACLIUS.

Ce ne font pas là les plus fortes.

CINTIA.

Pourquoi ?

HERACLIUS.

Si vous vous servez de vos yeux pour faire des blessures, tenez-vous-en à leurs rayons ; quel besoin avez-vous de vos flèches ?

CINTIA.

Pourquoi y a-t-il tant de grâce dans ton style, lorsque tant de férocité est sur ton visage ? Ou ta voix n'appartient pas à ta peau, ou ta peau n'appartient pas à ta voix. J'étais d'abord en colère, et je deviens une statue de neige.

HERACLIUS.

Et moi je deviens tout de feu.

(Au milieu de cette conversation arrivent Libia et Léonide, qui se disent à peu-près les mêmes choses que Cintia et Héraclius se sont dites. Toutes ces scènes sont pleines de jeu de théâtre. Héraclius et Léonide sortent et rentrent. Pendant qu'ils sont hors de la scène, les deux femmes troquent leurs manteaux ; les deux sauvages en revenant s'y méprennent, et concluent qu'Astolphe avait raison de dire que la femme est un tableau à double visage. Cependant on cherche de tout côté le vieillard Astolphe,

qui s'est retiré dans sa grotte. Enfin Phocas paraît avec sa suite, et trouve Cintia et Libia avec Héraclius et Léonide.)

C I N T I A , *en montrant Héraclius à Phocas.*

J'ai rencontré dans les forêts cette figure épouvantable.

L I B I A .

Et moi j'ai rencontré cette figure horrible; mais je ne trouve point cette vieille carcasse qui m'a fait tant de peur.

P H O C A S *aux deux sauvages.*

Vous me faites souvenir de mon premier état; qui êtes-vous ?

H E R A C L I U S .

Nous ne savons rien de nous, sinon que ces montagnes ont été notre berceau, et que leurs plantes ont été notre nourriture: nous tenons notre férocité des bêtes qui l'habitent.

P H O C A S .

Jusqu'aujourd'hui, j'ai su quelque chose de moi-même, et vous autres, pourrai-je savoir aussi quelque chose de vous, si j'interroge ce vieillard qui en fait plus que vous deux ?

L E O N I D E .

Nous n'en savons rien.

H E R A C L I U S .

Tu n'en sauras rien.

PHOCAS.

Comment ! je n'en aurai rien ? Qu'on examine toutes les grottes , tous les buissons et tous les précipices. Les endroits les plus impénétrables sont sans doute sa demeure ; c'est là qu'il faut chercher.

UN SOLDAT.

Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches.

LIBIA.

Oui , je la reconnais ; c'est de là qu'est sorti ce spectre qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS à Libia.

Eh bien , entrez-y avec des soldats , et regardez au fond.

(*Héraclius et Léonide se mettent à l'entrée de la caverne.*)

LÉONIDE.

Que personne n'ose en approcher , s'il n'a auparavant envie de mourir.

PHOCAS.

Qui nous en empêchera ?

LÉONIDE.

Ma valeur.

HERACLIUS.

Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans cette demeure sombre , il faudra que nous mourions tous deux.

PHOCAS.

Doubles brutes que vous êtes , ne voyez-vous pas que votre prétention est impossible ?

HERACLIUS et LEONIDE *ensemble.*

Va, va, arrive, arrive, tu verras si cela est impossible.

P H O C A S.

Voilà une impertinence trop effrontée; allons, qu'ils meurent.

C I N T I A.

Qu'il ne reste pas dans les carquois une flèche qui ne soit lancée dans leur poitrine. (b)

(comme on est prêt à tirer sur ces deux jeunes gens, Astolphe sort de son antre, et s'écrie :)

A S T O L P H E.

Non pas à eux, mais à moi; il vaut mieux que ce soit moi qui meure; tuez-moi, et qu'ils vivent.

(tout le monde reste en suspens, en s'écriant :)

Qu'est-ce que je vois? quel étonnement! quel prodige! quelle chose admirable!

(les deux paysans gracieux prennent ce moment intéressant pour venir mêler leurs bouffonneries à cette situation, et

(b) Le lecteur peut ici remarquer que dans cet amas d'extravagances ce discours de *Cintia* est peut-être ce qui révolte le plus; on ne s'étonne point que dans un siècle où l'on était si loin du bon goût, un auteur se soit abandonné à son génie sauvage pour amuser une multitude plus ignorante que lui. Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent n'est que contre le bon sens; mais que *Cintia* qui a paru avoir quelques sentimens pour *Héraclius*, et qui doit l'épouser à la fin de la pièce, ordonne qu'on le tue lui et *Léonide*, cela choque si étrangement tous les sentimens naturels, qu'on ne peut comprendre que la *Comédie fameuse* de D. *Pedro Caldéron de la Barca* n'ait pas en cet endroit excité la plus grande indignation.

ils croient que tout cela est de la magie : Phocas reste tout pensif.)

C I N T I A.

Je n'ai jamais vu de léthargie pareille à celle dont le discours de ce bon homme vient de frapper Phocas.

P H O C A S à *Astolphe.*

Cadavre ambulante , en dépit de la marche rapide du Temps , de tes cheveux blancs , et de ton vieux visage brûlé par le soleil , je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta personne ; je t'ai vu ambassadeur auprès de moi. Comment es-tu ici ? je ne cherche point à t'effrayer par des rigueurs ; je te promets au contraire ma faveur et mes dons : lève-toi , et dis-moi si l'un de ces deux jeunes gens n'est pas le fils de Maurice , que ta fidélité sauva de ma colère ?

A S T O L P H E.

Oui , seigneur , l'un est le fils de mon empereur , que j'ai élevé dans ces montagnes , sans qu'il sache qui il est , ni qui je suis ; il m'a paru plus convenable de le cacher ainsi , que de le voir en votre pouvoir , ou dans celui d'une nation qui rendait obéissance à un tyran.

P H O C A S.

Eh bien , vois comment le destin commande aux précautions des hommes. Parle , qui des deux est le fils de Maurice ?

A S T O L P H E .

Que c'est l'un des deux, je vous l'avoue ; lequel c'est des deux , je ne vous le dirai pas,

P H O C A S .

Que m'importe que tu me le cèles ? empêcheras-tu qu'il ne meure , puisqu'en les tuant tous deux je suis sûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire ?

H E R A C L I U S .

Tu peux te défaire de la crainte à moins de frais.

P H O C A S .

Comment ?

L E O N I D E .

En affouissant ta fureur dans mon sang ; ce fera pour moi le comble des honneurs de mourir fils d'un empereur , et je te donnerai volontiers ma vie.

H E R A C L I U S .

Seigneur , c'est l'ambition qui parle en lui , mais en moi c'est la vérité.

P H O C A S .

Pourquoi ?

H E R A C L I U S .

Parce que c'est moi qui suis Héraclius.

P H O C A S .

En es-tu sûr ?

H E R A C L I U S .

Oui.

P H O C A S.

Qui te l'a dit ?

H E R A C L I U S.

Ma valeur. (c)

P H O C A S.

Quoi ! vous combattez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice ?

(tous deux ensemble.)

Oui.

P H O C A S à Astolphe,

Dis , toi , qui des deux l'est ?

H E R A C L I U S.

Moi.

L E O N I D E.

Moi.

A S T O L P H E.

Ma voix t'a dit que c'est l'un des deux ; ma tendresse taira qui c'est des deux.

P H O C A S.

Est - ce donc là aimer , que de vouloir que deux périssent pour en sauver un ? Puisque tous deux font également résolus à mourir , ce n'est point moi qui suis tyran. Soldats , qu'on frappe l'un et l'autre.

A S T O L P H E.

Tu y penferas mieux.

(c) On voit que dans cet amas d'aventures et d'idées romanesques , il y a de temps en temps des traits admirables. Si tout ressemblait à ce morceau , la pièce ferait au-dessus de nos meilleures.

P H O C A S.

Que veux-tu dire ?

A S T O L P H E.

Si la vie de l'un te fait ombrage , la mort de l'autre te causerait bien de la douleur.

P H O C A S.

Pourquoi cela ?

A S T O L P H E.

C'est que l'un des deux est ton propre fils ; et pour t'en convaincre , regarde cette gravure en or , que me donna autrefois cette villageoise , qui m'avoua tout dans sa douleur , qui me donna tout , et qui ne se réserva pas même son fils. A présent que tu es sûr que l'un des deux est né de toi , pourras-tu les faire périr l'un et l'autre ?

P H O C A S.

Qu'ai-je entendu ? qu'ai-je vu ?

C I N T I A.

Quel événement étrange !

P H O C A S.

O ciel ! où suis-je ? Quand je suis près de me venger d'un ennemi qui pourrait me succéder , je trouve mon véritable successeur sans le connaître ; et le bouclier de l'amour repousse les traits de la haine. Ah ! tu me diras quel est le sang de Maurice , quel est le mien.

A S T O L P H E.

C'est ce que je ne te dirai pas. C'est à ton fils de

fervir de sauvegarde au fils de mon prince, de mon seigneur.

PHOCAS.

Ton silence ne te servira de rien ; la nature, l'amour paternel parleront ; ils me diront sans toi quel est mon sang ; et celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas, sera conduit au supplice.

ASTOLPHE.

Ne te fie pas à cette voix trompeuse de la nature. Cet amour paternel est sans force et sans chaleur quand un père n'a jamais vu son fils, et qu'un autre l'a nourri. Crains que dans ton erreur tu ne donnes la mort à ton propre sang.

PHOCAS.

Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la mort à toi-même, si tu ne me declares qui est mon fils.

ASTOLPHE.

La vérité en demeurera plus cachée. Tu fais que les morts gardent le secret.

PHOCAS.

Eh bien, je ne te donnerai point la mort, vieil infensé, vieux traître, je te ferai vivre dans la plus horrible prison ; et cette longue mort t'arrachera ton secret pièce à pièce.

(Phocas renverse le vieil Astolphe par terre, les deux jeunes gens le relèvent.)

H E R A C L I U S et L E O N I D E .

Non , ta fureur ne l'outragera pas ; que gagnes-tu à le maltraiter ?

P H O C A S .

Osez-vous le protéger contre moi ?

L E S D E U X E N S E M B L E .

S'il a sauvé notre vie , n'est-il pas juste que nous gardions la fiemme ?

P H O C A S .

Ainsi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne pourra rien changer dans vos cœurs ?

H E R A C L I U S .

Non pas dans le mien ; il y a plus d'honneur à mourir fils légitime de l'empereur Maurice , qu'à vivre bâtard de Phocas et d'une payfanne.

L E O N I D E .

Et moi , quand je regarderais l'honneur d'être ton fils comme un suprême avantage , qu'Héraclius n'ait pas la présomption de vouloir être au-dessus de moi.

P H O C A S .

Quoi ! l'empereur Maurice était-il donc plus que l'empereur Phocas ?

L E S D E U X .

Oui.

P H O C A S .

Et qu'est donc Phocas ?

L E S D E U X .

Rien.

PHOCAS.

O fortuné Maurice ! ô malheureux Phocas ! je ne peux trouver un fils pour régner , et tu en trouves deux pour mourir. Ah ! puisque ce perfide reste le maître de ce secret impénétrable , qu'on le charge de fers , et que la faim , la soif , la nudité , les tourmens , le fassent parler.

LES DEUX ENSEMBLE.

Tu nous verras auparavant morts sur la place.

PHOCAS.

Ah ! c'est-là aimer. Hélas ! je cherchais aussi à aimer l'un des deux. Que mon indignation se venge sur l'un et sur l'autre , et qu'elle s'en prenne à tous trois.

(*Les soldats les entourent.*)

HERACLIS.

Il faudra auparavant me déchirer par morceaux.

LEONIDE.

Je vous tuerais tous.

PHOCAS.

Qu'on châtie cette démence ; qu'espèrent-ils ? qu'on les traîne en prison , ou qu'ils meurent.

ASTOLPHE.

Mes enfans , ma vie est trop peu de chose , ne lui sacrifiez pas la vôtre.

LIBIA à *Phocas.*

Seigneur.

P H O C A S.

Ne me dites rien , je sens un volcan dans ma poitrine , et un Etna dans mon cœur.

(Cette scène terrible , si étincelante de beautés naturelles , est interrompue par les deux paysans gracieux. Pendant ce temps-là les deux sauvages se défendent contre les soldats de Phocas. Cintia et Libia restent présentes sans rien dire. Le vieux sorcier Lisippo , père de Libia , arrive.)

L I S I P P O.

Voilà des prodiges devant qui les miens font peu de chose ; je vais tâcher de les égaler. Que l'horreur des ténèbres enveloppe l'horreur de ce combat ; que la nuit, les éclairs , les tonnerres , les nuées , le ciel , la lune et le soleil obéissent à ma voix.

(Aussitôt la terre tremble , le théâtre s'obscurcit , on voit les éclairs , on entend la foudre , et tous les acteurs se sauvent en tombant les uns sur les autres.)

C'est ainsi que finit la première journée de la pièce de *Caldéron*.

S E C O N D E J O U R N É E.

IL y a des beautés dans la seconde journée comme il y en a dans la première , au milieu de ce chaos de folies inconséquentes. Par exemple , *CINTIA* , en parlant à *LIBIA* de ce sauvage qu'on appelle *HERACLIUS* , lui parle ainsi :

,, Nous

„ Nous sommes les premières qui avons vu combien sa rudesse est traitable. . . . J'en ai eu compassion, j'en ai été troublée ; je l'ai vu d'abord si fier , et ensuite si soumis avec moi ! Il s'animait d'un si noble orgueil, en se croyant le fils d'un empereur ; il était si intrépide avec Phocas ; il aimait mieux mourir que d'être le fils d'un autre que de Maurice ! enfin sa piété envers ce vénérable vieillard ! Tout doit te plaire comme à moi. „

Cela est naturel et intéressant. Mais voici un morceau qui paraît sublime ; c'est cette réponse de PHOCAS au forcier LISIPPO , quand celui-ci dit que ces deux jeunes gens ont fait une belle action , en osant se défendre seuls contre tant de monde. PHOCAS répond :

„ C'est ainsi qu'en juge ma valeur ; et en voyant l'excès de leur courage , je les ai cru tous deux mes fils. „

PHOCAS dit enfin au bon homme ASTOLPHE, qu'il est content de lui et des deux enfans qu'il a élevés , et qu'il les veut adopter l'un et l'autre ; mais il s'agit de les trouver dans les bois et dans les antres où ils se font enfuis. On propose d'y envoyer de la musique au lieu de gardes :

„ Car (dit Astolphe) puisque le son des instrumens les a fait sortir de notre caverne , il les attirera une seconde fois. „

On détache donc des musiciens avec les deux payfans gracieux.

Cependant , le forcier persuade à PHOCAS que toute cette aventure pourrait bien n'être qu'une illusion , qu'on n'est sûr de rien dans ce monde , que la vérité est par-tout jointe au mensonge.

„ Pour vous en convaincre , dit-il , vous verrez tout-à-l'heure un palais superbe , élevé au milieu de ces déserts sauvages. Sur quoi est-il fondé ? sur le vent ; c'est un portrait de la vie humaine. „

Bientôt après , HERACLIUS et LEONIDE reviennent au son de la musique, et HERACLIUS fait l'amour à CINTIA , à peu-près comme *Arlequin sauvage*. Il lui avoue d'ailleurs qu'il se sent une secrète horreur pour PHOCAS. Les payfans gracieux apprennent à HERACLIUS et à LEONIDE que PHOCAS est à la chasse au tigre, et qu'il est dans un grand danger. LEONIDE s'attendrit au péril de PHOCAS ; ainsi la nature s'explique dans LEONIDE et dans HERACLIUS ; mais elle se dément bien dans le reste de la pièce. On les fait tous deux entrer dans le palais magnifique que le forcier fait paraître ; on leur donne des habits de gala. CINTIA leur fait encore entendre de la musique. On répond en chantant , à toutes leurs questions. On chante à deux chœurs : le premier chœur dit : *On ne sait si leur origine royale est mensonge*

ou vérité. Le second chœur dit : *Que leur bonheur soit vérité et mensonge.* Ensuite on leur présente à chacun une épée.

„ Je ceins cette épée en frissonnant (dit Héraclius) : je me souviens qu'Astolphe me disait que c'est l'instrument de la gloire, le trésor de la renommée ; que c'est sur le crédit de son épée que la valeur accepte toutes les ordonnances du trésor royal : plusieurs la prennent comme un ornement, et non comme le signe de leur devoir. Peu de gens oseraient accepter cette feuille blanche, s'ils savaient à quoi elle oblige. „

Pour LEONIDE, quand il voit ce beau palais et ces riches habits dont on lui fait présent, *Tout cela est beau*, dit-il, *cependant je n'en suis point ébloui ; je sens qu'il faut quelque chose de plus pour mon ambition.* L'auteur a voulu ainsi développer dans le fils de MAURICE l'instinct du courage, et dans le fils de PHOCAS l'instinct de l'ambition. Cela n'est pas sans génie et sans artifice ; et il faut avouer (pour parler le langage de Caldéron) qu'il y a des traits de feu qui s'échappent au milieu de ces épaisses fumées.

PHOCAS vient voir les deux fauvages ainsi équipés ; ils se prosternent tous deux à ses pieds, et les baissent. PHOCAS les traite tous deux comme ses enfans. HERACLIVS se jette encore une fois à ses pieds, et les baise

encore ; avilissement qui n'était pas nécessaire. LEONIDE , au contraire , ne le remercie seulement pas. PHOCAS s'en étonne.

„ De quoi aurais - je à te remercier ? (lui dit Léonide) : si tu me donnes des honneurs , ils sont dus à ma naissance , quelle qu'elle soit : si tu m'as accordé la vie , elle m'est odieuse quand je me crois fils de Maurice. Je ne hais pas cette arrogance , répond Phocas. „

Les payfans gracieux se mêlent de la conversation. La reine CINTIA et LIBIA arrivent ; elles ne donnent aucun éclaircissement à PHOCAS , qui cherche en vain à découvrir la vérité.

Au milieu de toutes ces disparates arrive un ambassadeur du duc de Calabre , et cet ambassadeur est le duc de Calabre lui-même. Il baise aussi les pieds de PHOCAS , pour mériter , dit-il , de lui baiser la main. PHOCAS le relève ; le prétendu ambassadeur parle ainsi :

„ Le grand duc Frédéric sachant , ô empereur ! que vous êtes en Sicile , m'envoie devers vous et devers la reine Cintia , pour vous féliciter tous deux ; vous , de votre arrivée , et elle , de l'honneur qu'elle a de posséder un tel hôte ; il veut mériter de baiser sa main blanche. Mais , pour venir à des matières plus importantes , le grand duc mon maître m'a chargé de vous dire , qu'étant fils de Cassandre , sœur de l'empereur

Maurice , dont le monde pleure la perte , il ne doit point vous payer les tributs qu'il payait autrefois à l'empire ; mais que s'il ne se trouve point d'héritier plus proche que Maurice , c'est à mon maître qu'appartient le bonnet impérial et la couronne de laurier, comme un droit héréditaire. Il vous somme de les restituer. »

P H O C A S.

Ne poursuis point ; tais-toi , tu n'as dit que des folies. De si fottes demandes ne méritent point de réponse ; c'est assez que tu les aies prononcées.

L E O N I D E.

Non , seigneur , ce n'est point assez ; ce palais n'a-t-il pas des fenêtres par lesquelles on peut faire fauter au plus vite monsieur l'ambassadeur ?

H E R A C L I U S.

Léonide , prends garde : il vient sous le nom sacré d'ambassadeur : n'aggravons point les motifs de mécontentement que peut avoir son maître.

P H O C A S à l'ambassadeur.

Pourquoi restes-tu ici ? n'as-tu pas entendu ma réponse ?

F R E D E R I C.

Je ne demeurais que pour vous dire que la dernière raison des princes , est de la poudre , des canons et des boulets. (d)

(d) Le lecteur remarque assez ici l'érudition de *Caldéron* , et celle des spectateurs à qui il avait à faire. De la poudre et des boulets au cinquième siècle , sont dignes de la conduite de cette pièce.

P H O C A S.

Eh bien soit. — Que ferons-nous , Cintia ?

C I N T I A.

Pour moi , mon avis est , qu'ayant l'honneur de vous avoir pour hôte , je continue à vous divertir par des festins , des bals , de la musique et des danses.

P H O C A S.

Vous avez raison : entrons dans ces jardins et divertissons-nous , pendant que l'ambassadeur s'en ira.

(*Léonide et Héraclius restent ensemble. Le vieux bon homme Astolphe vient se jeter à leurs pieds. Ce vieillard qui n'a pas un souffle de vie , dit qu'il a rompu les portes de sa prison. Qu'on me donne mille morts , ajoute-t-il , j'y consens , puisque j'ai eu le bonheur de vous voir tous deux dans une si grande splendeur et une si grande majesté.*)

L E O N I D E.

En quelle majesté nous vois-tu donc , puisque tu nous laisses encore dans le doute où nous sommes , et que tu ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre , pour le donner sottement à celui qui n'y a point de droit ?

H E R A C L I U S.

Léonide , tu lui payes fort mal ce que tu lui dois.

L E O N I D E.

Qu'est-ce donc que je lui dois ? Il a été notre tyran dans une éducation rustique ; il a été le voleur de ma

vie, au milieu des précipices et des cavernes. Ne devait-il pas, puisqu'il savait qui nous étions, nous élever dans des exercices dignes de notre naissance, nous apprendre à manier les armes ?

PHOCAS (*qui entre doucement sur la pointe du pied pour les écouter.*)

En vérité, Léonide parle très-bien, et avec un noble orgueil.

HERACLIUS.

Mais il est clair qu'il a protégé celui de nous deux qui est le fils de Maurice, qu'il s'est enfermé dans une caverne avec lui. Y a-t-il une fidélité comparable à cette conduite généreuse, et dis-moi, n'est-ce pas aussi une piété bien signalée d'avoir aussi conservé le fils de Phocas qu'il connaissait, et qui était en son pouvoir ? N'a-t-il pas également pris soin de l'un et de l'autre ?

PHOCAS, *derrière eux.*

En vérité, Héraclius parle fort sagement.

LEONIDE.

Quelle est donc cette fidélité ? Il a été compatissant envers l'un, tandis qu'il était cruel envers l'autre. Il eût bien mieux fait de s'expliquer, et de nous instruire de notre destinée : mourrait qui mourrait, et régnerait qui régnerait.

HERACLIUS.

Il aurait fait fort mal.

L E O N I D E .

Tais-toi , puisque tu prends son parti ; tu me mets si fort en colère , que je suis près de

A S T O L P H E .

De quoi ? ingrat , parle.

L E O N I D E .

D'être ingrat , puisque tu m'appelles ainsi ; vieux traître , vieux tyran !

(*Léonide lui saute à la gorge et le jette par terre ; Héraclius le relève.*)

A S T O L P H E .

Ah ! je suis tout brisé.

H E R A C L I U S .

Il faut que ma main qui t'a secouru punisse ce brutal.

(*Les deux princes tirent alors l'épée avec de grands cris ; les deux paysans gracieux s'en vont en disant chacun leur mot.*)

A S T O L P H E .

Mes enfans , mes enfans , arrêtez !

(*Phocas paraît alors : Cintia et le sorcier arrivent.*)

P H O C A S à H é r a c l i u s .

Ne le tue pas.

C I N T I A .

Ne te fais point une mauvaise affaire.

H E R A C L I U S .

Non , seigneur , je ne le tuerai pas , puisque vous le défendez. Il vivra , madame , puisque vous le voulez.

(*Léonide*)

(*Léonide relevé s'excuse devant Phocas et Cintia de sa chute ; il dit qu'on n'en est pas moins valeureux pour être mal-adroit, et veut courir après Héraclius pour s'en venger ; PHOCAS l'en empêche, et doutant toujours lequel des deux est son fils, il dit à Cintia :*)

J'ai beaucoup vu dans ces jeunes gens, et je n'ai rien vu ; mais dans mes incertitudes, je sens que tous deux me plaisent également, qu'ils sont également dignes de moi, l'un par son courage opiniâtre, et l'autre par sa modération.

TROISIÈME JOURNÉE.

LA troisième journée ressemble aux deux autres. La reine CINTIA donne toujours des concerts aux deux sauvages pour les polir ; et ces deux princes, qui sont devenus les meilleurs amis du monde, s'épuisent en galanterie sur les yeux et sur la voix de CINTIA et de LIBIA. Enfin LIBIA découvre à HERACLIUS, en présence de LEONIDE, qu'HERACLIUS est le fils de Maurice.

Comment le savez-vous ? (dit Héraclius) C'est (répond Libia) que mon père me l'a dit quand il a craint que Phocas ne le fît mourir avec son secret.

L I B I A.

Oui, c'est à vous, Héraclius, qu'appartient l'empire invincible de Constantinople.

Théâtre. Tome IX.

† S s

482 T O U T E S T V E R I T É ,

C I N T I A .

Oui , non-seulement l'empire , mais aussi la Sicile où je règne , qui est une colonie feudataire.

L I B I A .

Mais tandis que Phocas vivra , il faut garder ce secret ; il y va de votre vie.

C I N T I A .

Gardons bien le secret tant qu'il vivra ; car l'empereur est hydropique de mon sang , et il s'affouvirait du vôtre et du mien.

L I B I A .

Oui , gardons le secret , et voyez comment vous pourrez le déclarer par quelque belle action.

C I N T I A .

Silence , et voyons comme vous pourrez vous y prendre.

L I B I A .

Si vous trouvez quelque chemin ,

C I N T I A .

Si vous trouvez quelque moyen ,

L I B I A .

Je ne doute pas qu'au même moment

C I N T I A .

Je ne doute pas que sur le champ

L I B I A .

Plusieurs ne vous suivent.

C I N T I A .

Plusieurs ne vous proclament.

LIBIA.

Mais il me paraît impossible ,

CINTIA.

Je vois évidemment l'impossibilité ,

(toutes deux ensemble.)

Que vous réussissiez tant que Phocas sera en vie.

LEONIDE.

Ecoutez, Libia.

HERACLIUS.

Cintia, attendez.

LEONIDE.

Incertain sur tout ce que j'ai entendu ,

HERACLIUS.

Etonné de tout ce que j'apprends ,

LEONIDE.

Je meurs de chagrin.

HERACLIUS.

Je vis dans la joie.

PHOCAS dans le fond du théâtre, ayant feint de dormir.

Déjà ils sont informés de cette tromperie, et persuadés de la vérité à mon préjudice ; il est bien force qu'entre deux sentimens si contraires et si distincts, celui d'ennemi et celui de père, le sang fasse son devoir. Je vais leur parler tout à l'heure : mais non ; il vaut mieux que je les observe finement ; car il est clair qu'ils dissimulent avec moi, et qu'ils ne se confient qu'à elles ; de manière que je vais une seconde fois faire semblant d'avoir sommeil.

Je flotte toujours dans mes incertitudes : mon cœur se partage nécessairement en deux sentimens contraires, celui de père et celui d'ennemi ; allons , voyons si la nature se fera connaître. Je viens pour leur parler. Mais non ; il vaut mieux les épier avec prudence ; il est clair qu'ils dissimulent avec moi , et qu'ils ne se confient qu'à des femmes. Il faudra bien enfin que ce songe finisse.

L E O N I D E , *sans voir Phocas.*

J'avoue que je me suis senti pour Phocas je ne fais quelle affection secrète ; mais je vois à présent que ce sentiment ne venait que de mon orgueil qui aspirait à l'empire. La même tendresse me prend actuellement pour Maurice , et je sens que ce faux amour que je croyais sentir pour Phocas n'était au fond que de la haine , quand j' imagine qu'il est un tyran et qu'il m'ôte l'empire qui était à moi. (e)

H E R A C L I U S .

Je vis abhorré de Phocas. Je me vois dans le plus grand danger. Mais , n'importe ; je triomphe d'avoir su quel noble sang échauffe mes veines , quoiqu'à présent ce feu soit attiédi.

(e) On sent combien ce discours est absurde : comment l'empire était-il à *Léonide* ? parlerait-il autrement si on lui avait dit qu'il est le fils de *Maurice* ? chacun d'eux croit-il que c'est à lui que *Libia* et *Cintia* ont parlé ? Tout cela paraît d'une démente inconcevable.

PHOCAS, *derrière eux.*

Je ne peux rien avérer sur ce qu'ils disent : approchons-nous pour les écouter ; peut-être que du mensonge on passera à la vérité. Je me sens trop troublé par les inquiétudes de tout ce songe, dont la rêverie est un vrai délire.

LEONIDE.

Je n'ai ni frein, ni raison, ni jugement ; je ne veux que régner ; et je ferai tout pour y parvenir.

HERACLIUS.

Et moi, je n'ai d'autre ambition, d'autre désir, que d'être digne de ce que je suis. Laissons au ciel l'accomplissement de mes desseins. Il soutiendra ma cause.

(*Ici Héraclius se retire un moment sans qu'on en sache la raison.*)

LEONIDE.

Il est parti, et je reste seul. Non, je ne suis pas seul ; mes inquiétudes, mes peines, sont avec moi ; je suis si saisi d'horreur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier sacré des empereurs, que je ne fais comment je résiste aux emportemens de ma colère.

HERACLIUS, *revenant.*

J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétudes ; mais ayant trouvé du monde dans le chemin, je rentre ici pour ne parler à personne.

L E O N I D E .

Cependant si Libia m'a fait entendre , en m'en disant davantage , que quand Phocas fera mort il faudra bien que tout le monde prenne mon parti , je dois espérer (f). Mais quoi ? je me suis senti une secrète inclination pour Phocas. Un empire ne vaut-il pas mieux que cette secrète inclination ? Sans doute : donc , qu'est-ce que je crains ? pourquoi resté-je en suspens ?

H E R A C L I U S .

Que prétend là Léonide ?

(Léonide tire ici son poignard , Héraclius tire le sien ,
et Phocas qui était endormi s'éveille.)

L E O N I D E .

Qu'il meure.

H E R A C L I U S .

Qu'il ne meure pas.

P H O C A S .

Qu'est-ce que je vois ?

L E O N I D E .

Tu vois qu'Héraclius voulait te donner la mort , et que c'est moi qui me suis opposé à sa fureur.

H E R A C L I U S .

C'est Léonide qui voulait t'affaîner , et c'est moi qui te sauve la vie.

(f) Libia ne lui a rien dit de cela ; c'est à Héraclius qu'elle a tenu ce propos : apparemment qu'il y a dans cette scène un jeu de théâtre , tel que chacun des deux princes puisse croire que Libia s'adresse à lui , l'appelle Héraclius , et déclare qu'il est fils de Maurice.

P H O C A S.

Ah ! malheureux , je ne suis ni endormi ni éveillé ; j'entends crier : Qu'il meure ; j'entends crier : Qu'il ne meure pas ; je confonds ces deux voix ; aucune n'est distincte ; ce sont deux métaux fondus ensemble que je ne peux démêler ; il m'est impossible de rien décider. Si je m'arrête à l'action et aux paroles , tout est égal de part et d'autre ; chacun d'eux a un poignard dans la main.

H E R A C L I U S.

Je me suis armé de ce poignard quand j'ai vu que Léonide tirait le sien pour te frapper.

P H O C A S.

Prenons garde ; je ne peux , il est vrai , porter un jugement assuré sur les voix que j'ai entendues , sur l'action que j'ai vue ; mais l'épouvante que j'ai ressentie dans mon cœur , me dit par des cris étouffés que c'est toi , Héraclius , qui es le traître. Le fer que j'ai vu briller dans ta main , ce couteau , cet acier , le fil de ce poignard , font hériffer mes cheveux sur ma tête. Défends - moi , Léonide ; toute ma valeur tremble encore à l'idée de cette fureur , de cette aveugle hardiesse , de cette sanglante audace ; il me semble que je le vois encore escrimer avec cet aspic de métal et ces regards de basilic.

H E R A C L I U S.

Eh ! Seigneur , quand je mets à vos pieds , non-

seulement ce poignard, mais aussi ma vie, pourquoi vous fais-je peur ?

P H O C A S.

Lisippo, Cintia, Libia, puisque vous êtes mes amis et mes commensaux, fachez qu'Héraclius me veut faire périr.

H E R A C L I U S.

Ah ! si une fois ils en sont persuadés, ils me tueront.

Ah, Ciel ! où m'enfuirai-je dans un si grand péril ?

(il s'en va, et on le laisse aller.)

P H O C A S, quand Héraclius est parti.

Défendez-moi contre lui.

L E O N I D E.

(à part.)

Moi, Seigneur, je vous défendrai. Dieu merci, j'en suis tiré.... Oui, Seigneur, je le suivrai ; son châti-
ment fera égal à sa trahison ; je lui donnerai mille
morts.

P H O C A S.

Cours, Léonide ; la fuite du traître est un nouvel
indice de son crime.

L I S I P P O , L E S F E M M E S.

Quel mal vous prend subitement, Seigneur ?

P H O C A S.

Je ne fais ce que c'est ; c'est une léthargie, un éva-
nouissement, un tournement de tête, un spasme, une
frénésie, une angoisse ; mes idées sont toutes troublées ;
je ne fais si c'est un songe, si tout cela est vrai ou faux.

C'est un crépuscule de la vie ; je ne suis ni mort ni vivant ; chacun d'eux prétend qu'il voulait me sauver au lieu de me tuer. Je ne fais quoi me dit au fond du cœur qu'Héraclius est coupable , et que si Léonide ne m'avait secouru , Héraclius se ferait baigné dans mon sang. Je jurerais que cet Héraclius est le fils de Maurice ; toute ma colère crève sur lui. Dites-moi ce que vous en pensez , et si je juge bien ou mal.

C I N T I A.

Tout cela est si obscur , qu'on ne peut pas juger de leur intention ; il faut les entendre : notre jugement ne peut atteindre à ce qui n'est pas sur les lèvres.

P H O C A S à *Lisippo*.

Et toi , magicien , ne nous diras-tu rien sur cette étrange aventure ?

L I S I P P O.

Si je pouvais parler , je vous aurais déjà tout dit ; mais la déité qui m'inspire , me menace si je parle.

P H O C A S.

Mais ne pourrais-tu pas forcer ta fille Libia , la reine Cintia , et les autres , à dire ce qu'ils savent de ces prodiges ?

(*Tous ensemble.*)

On ne pourra nous y obliger , ni nous faire violence.

P H O C A S.

Pourquoi ?

L I B I A.

Il faut céder à la fatalité.

C I N T I A .

Le terme des destinées est arrivé.

I S M E N I A .

Oui , ce jour même , cet instant même.

(Tous ensemble .)

Nous sommes entraînés par la force de l'enchantement.

(ils disparaissent tous avec le palais . Phocas et Lisippo restent sur la scène .)

P H O C A S .

Ecoute , espère tout de moi.

L I S I P P O .

C'est en vain ; je dois vous laisser dans la situation où vous êtes. Jugez , par ce que vous avez vu , des raisons de mon silence.

(il sort .)

P H O C A S .

Eh bien , tu t'en vas aussi ?

(on entend derrière la scène des cris de chasseurs .)

A la forêt , à la montagne , au buisson , au rocher.

(Libia et Cintia derrière la scène appellent Phocas .)

P H O C A S .

Ils m'ont tous laissé ici dans la plus grande incertitude ; je n'ai pu savoir autre chose d'eux tous , sinon qu'Héraclius m'a voulu secourir , après que je l'ai vu le poignard à la main pour me tuer , et que Léonide est un assassin , quand mon cœur me dit qu'il volait

à mon secours. O abyme impénétrable ! que de choses tu me dis , et que de choses tu me caches !

(on entend derrière le théâtre :)

Voilà le tigre que Phocas a lancé qui va vers la montagne.

C I N T I A , dans le fond du théâtre.

Allons , courons après lui. Sans doute , puisque Phocas n'a point paru depuis hier , le tigre l'a déchiré , et il revient pour chercher quelque nouvelle proie. (g)
(tous les chasseurs appellent ici leurs chiens , et les nomment par leurs noms.)

P H O C A S , sur le devant du théâtre.

Ainsi donc , afin que la conclusion de cette terrible aventure réponde à son commencement , voici mon tigre qui revient sur moi , poursuivi par les chiens , sans que j'aye le temps de me mettre en défense. J'ai des vassaux , des domestiques , des amis ; et aucun d'eux ne vient à mon secours.

(Héraclius et Léonide arrivent chacun de leur côté , vêtus de peaux de bêtes , comme ils l'étaient à la première journée de cette pièce.)

T O U S D E U X E N S E M B L E .

Je t'ai entendu ; j'accours à ta voix.

H E R A C L I U S .

Je reviens pour savoir Mais que vois-je ?

(g) Il y a dans l'original *hambriento* , qui veut dire *affamé* , de *hambre* , *faim*.

L E O N I D E .

Je viens favoir Mais qu'aperçois-je ?

H E R A C L I U S .

Tu aperçois mon ancien habit de peau.

L E O N I D E .

Tu vois aussi le mien.

H E R A C L I U S .

Mais ai-je vu ce que j'ai songé ?

L E O N I D E .

Mais ai-je rêvé ce que j'ai vu ?

H E R A C L I U S .

Qu'est devenu ce beau palais ? où était-il ?

L E O N I D E .

Qui a emporté cet édifice ?

P H O C A S .

De quel palais , de quel édifice parlez-vous ? Depuis hier jusqu'à cette heure j'ai couru après mon tigre ; les rochers ont été mon lit ; aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pu pour retrouver le chemin , jusqu'à ce qu'enfin j'ai entendu les cris des bêtes sauvages , les aboiemens des chiens : j'ai appelé ; vous êtes venus ; furement Cintia et Libia vous auront dit où j'étais , car elles vous auront trouvés à leur ordinaire au son de la musique. Soyez les bien-venus.

(tous les chasseurs , derrière le théâtre.)

Allons tous , allons tous ; nous les découvrirons ici.

(les dames arrivent avec les deux paysans gracieux et une suite nombreuse. Les paysans gracieux sont fort étonnés de voir qu'Héraclius et Léonide n'ont plus leurs beaux habits.)

Qu'avez-vous fait, dit un des gracieux, de tous ces ornemens, de ces belles plumes, de ces joyaux ?

L E O N I D E.

Je n'en fais rien.

(les dames font des complimens à Phocas sur le bonheur qu'il a eu d'échapper au tigre. Les deux paysans gracieux soutiennent à Héraclius et à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais ; ni l'un ni l'autre n'en veut convenir.)

P H O C A S.

Quoi qu'il en soit de ce palais, qui sans doute est un enchantement, j'ai déjà dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un et à l'autre, que de me venger de l'un des deux ; allons-nous en dans un autre palais, où vous changerez vos vêtemens de sauvages en habits royaux, et où nous ferons des festins et des réjouissances.

L E O N I D E.

O Ciel ! fera-ce une fiction ? et ce que nous avons vu était-il une vérité ? quel est le certain ? quel est l'incertain ? je n'y conçois rien ; mais n'importe, allons-nous en où nous ferons bien logés, pompeusement vêtus et bien servis : que ce soit une vérité ou un mensonge, qui jouit, jouit ; soit que les choses soient vraies ou non, je me jette à tes pieds, je baise ta main pour l'honneur que je reçois.

P H O C A S .

Léonide parle très-sagement. Et toi, Héraclius, ne me remercies-tu pas aussi des grâces que je te fais ?

H E R A C L I U S .

Non , Seigneur ; quand je vois que la pourpre et l'émail de Tyr ne causent que des peines , et que les pompes royales font si passagères qu'on ne fait pas si elles font un mensonge ou une vérité , je vous prie de me rendre à ma première vie. Habitant des montagnes , compagnon des bêtes sauvages , citoyen des précipices , je n'envie point ces grandeurs qui paraissent et qui disparaissent , et qu'on ne fait si elles font vraies ou fausses.

P H O C A S .

Je ne t'entends point.

H E R A C L I U S .

Et moi je m'entends un peu.

(*le vieil Astolphe et Lisippo arrivent , et s'arrêtent au fond du théâtre.*)

A S T O L P H E .

J'ai vu que Léonide et Héraclius étaient avec Phocas ; je viens les voir , mais je n'ose approcher.

L I S I P P O .

Je veux savoir quel parti ils auront pris , et je vais de ce côté.

P H O C A S à *Héraclius.*

Eh bien , ingrat , tu méprises donc mes bontés ?

HERACLIVS.

Non , j'en fais tant de cas que je ne veux pas les exposer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds, je te supplie de m'éloigner de toi : mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

PHOCAS.

N'est-ce pas agir en désespéré au mépris de mon honneur ?

HERACLIVS.

Non , Seigneur ; il ne s'agit que du mien.

PHOCAS.

Tes refus font une preuve de ta trahison. Que fais-je ? je réprime ma colère.

CINTIA.

Quelle trahison pouvez-vous avoir découverte en lui , puisqu'il arrive tout à l'heure ?

PHOCAS.

Va , ingrat , puisque tu abhorres mes faveurs , je vois bien que tu es le fils de mon ennemi.

HERACLIVS.

Eh bien , c'est la vérité ; et puisque tu fais le secret d'un prodige que je ne peux comprendre , que je me perde ou non , je suis le fils de Maurice ; et je m'enorgueillis à tel point d'un si beau titre , que je dirai mille fois que Maurice est mon père.

PHOCAS.

Je m'en doutais assez ; mais de qui le fais-tu ?

H E R A C L I U S .

D'un témoin irréprochable ; c'est Cintia qui me l'a dit.

C I N T I A .

Moi ! comment ? quand ? et de qui aurais-je pu le savoir ?

H E R A C L I U S .

C'est Astolphe qui vous l'a dit , quand on l'a amené devant vous.

A S T O L P H E .

Ils vont me tuer ! quel espoir me reste-t-il ? Moi , Madame , je vous l'ai dit ?

C I N T I A .

Non , Astolphe ne m'a rien dit , et moi je ne t'ai point parlé.

H E R A C L I U S .

S'il vous a dit ce grand secret , je le paye assez par ma mort ; et toi , charitable impie , qui m'as caché tant d'années la gloire de ma naissance , puisque tu l'as révélée aujourd'hui , pourquoi es-tu si hardi de la nier à présent , et de manquer de respect à Cintia ?

C I N T I A .

Je t'ai déjà dit que je ne fais rien du tout.

H E R A C L I U S à Cintia .

Pour toi , je ne te réplique rien ; mais à celui-ci , qui après m'avoir ôté l'honneur , m'ôte le jugement , et la vie que je lui ai sauvée dans ce riche palais , je veux le planter là.

A S T O L P H E .

A S T O L P H E.

Quoi ! quel palais ?

L E O N I D E à *Héraclius*.

Arrête, ne le maltraite point sans raison ; car s'il est vrai que nous avons été dans ce palais, il ne l'est pas que nous soyons, toi le fils de Maurice, et moi le fils de Phocas. Libia m'a dit comme à toi que Maurice est mon père, et je n'en ai rien cru.

L I B I A.

Moi ! je te l'ai dit ? quand t'ai-je vu ? quand t'ai-je parlé ?

L E O N I D E.

Dans ce même palais où nous étions tous. Tu m'as dit que ton père le forcier l'avait deviné par sa profonde science.

L I S I P P O.

(à part.)

Ah ! voilà l'enchantement rompu.

(à Léonide.)

Et comment ma fille Libia a-t-elle pu flatter ainsi ton audace, et me faire dire ce que je n'ai point dit ?

Un des paysans gracieux.

Il faut que le diable s'en mêle, il est déchaîné.

P H O C A S.

Puisque cette confusion augmente, venons à bout de fortir de ce profond abyme. — Astolphe, j'ai voulu savoir ton secret ; j'ai employé des moyens qui m'ont

Théâtre. Tome IX.

† T t

instruit. On m'a appris qu'être Héraclius c'est être fils de Maurice.

A S T O L P H E .

Ce ferait donc la première vérité que le mensonge aurait dite.

P H O C A S .

Mais afin qu'il ne reste aucun scrupule dans l'esprit de Léonide , explique-toi clairement.

A S T O L P H E .

Seigneur , puisque vous le savez , que puis-je dire ?

C I N T I A .

Et toi , traître Lisippo , pourquoi viens-tu ici ?

L I S I P P O à *Phocas*.

Seigneur , je vois la colère de la divinité pour laquelle je gardais le silence. Ses sourcils froncés me menacent ; il n'est plus temps de feindre : Léonide est votre fils , c'est assez que je l'affirme , et qu'Astolphe ne le nie pas.

P H O C A S .

C'est plus qu'il ne faut. Mes vassaux , mes sujets , Léonide est votre prince.

Tous les acteurs crient :

Vive Léonide !

P H O C A S .

Vive Léonide , et meure Héraclius !

C I N T I A .

Arrêtez.

P H O C A S .

Prétendez-vous empêcher la mort d'Héraclius ?

C I N T I A.

Oui , je l'empêche ; il est venu sur votre parole et sur la mienne ; il faut la tenir ; et si vous voulez le faire mourir , commencez par enfoncer votre poignard dans mon sein.

P H O C A S.

Quelle parole ai-je donc donnée ?

C I N T I A.

De ne le faire mourir , ni de l'emprisonner.

P H O C A S.

Eh bien , pour vous et pour moi j'accomplirai ma promesse. Allez , vous autres ; faites démarrer cette barque qui est sur la rive , percez-en le fond. — Madame , je le laisserai vivant , puisque je ne lui donne point la mort ; il ne sera point prisonnier , puisque je l'envoie courir la mer à son aise. Allez , qu'on l'enlève , qu'on le mette dans cette barque.

H E R A C L I U S *aux gens de Phocas.*

Non , rustres , non , point de violence. J'irai moi-même à mon tombeau , puisque mon tombeau est dans ce bateau. Adieu , Cintia , charmant prodige , le premier et le dernier que j'ai vu. Adieu , Astolphe , mon père , je vous laisse au pouvoir de mon ennemi , qui en mentant a dit la vérité , et qui a dit la vérité en mentant. (h)

(h) C'est que *Phocas* a fait semblant de savoir qu'*Héraclius* était fils de *Maurice* , n'en étant pas certain , et voulant tirer cet aveu d'*Astolphe*. Ainsi , selon *Caldéron* , tout est mensonge et vérité.

PHOCAS.

Espère mieux, et vois si j'ai de la compassion. Je ne t'envie point la consolation d'être avec cet Astolphe qui t'a servi de père. Qu'on entraîne aussi ce malheureux vieillard.

ASTOLPHE.

Allons, mon fils, je ne me soucie plus de la vie ; puisque je vais mourir avec toi.

CINTIA.

Quelle pitié !

LIBIA.

Quel malheur !

LES PAYSANS GRACIEUX.

Quelle confusion !

PHOCAS.

A présent, afin que les échos de leurs gémissemens ne viennent point jusqu'à nous, commençons nos réjouissances ; que Léonide vienne à ma cour, que tout le monde le reconnaisse ; que tous mes vassaux lui baissent la main, et qu'ils disent à haute voix :
Vive Léonide !

HERACLIUS.

O Cieux, favorisez-moi !

ASTOLPHE.

O Cieux, ayez pitié de nous !

(la musique chante : Vive Léonide !)

L É O N I D E .

Que tout ceci soit une vérité ou un mensonge, que cela soit certain ou faux, que l'enchantement finisse ou qu'il dure, je me vois en attendant héritier de l'empire; et quand le destin envieux voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne m'empêcherait pas d'avoir goûté une si grande félicité à côté d'un si grand péril.

H É R A C L I U S .

Ciel, favorisez-moi!

A S T O L P H E .

Cieux, ayez pitié de nous!

(la musique recommence, et chante: Vive Léonide! on entend de l'artillerie, des tambours et des trompettes.)

P H O C A S à Héraclius et à Astolphe.

Je vous crois exaucés. J'entends de loin des trompettes, des tambours et du canon, qui paraissent vouloir changer nos divertissemens en appareil de guerre.

C I N T I A *(qui apparemment s'en était allée, et qui revient sur le théâtre.)*

Je regardais d'une vue de compassion le combat des vents et des flots, et ce gonflement passager des vagues qui se jouent en bouillonnant sur ces vastes champs verts et salés, lorsque j'ai vu de loin dans le golfe une vaste cité de navires, qui ont fait une salve en venant reconnaître le port.

P H O C A S.

C'est apparemment quelque roi voisin, feudataire de l'empire (comme ils le font tous), qui vient nous payer les tributs.

L I S I P P O.

Seigneur, en observant de plus près ces voiles enflées je penche à croire plutôt. . .

P H O C A S.

Quoi ?

L I S I P P O.

Que c'est la flotte du prince de Calabre, dont l'ambassadeur est venu nous menacer.

P H O C A S.

Que cette idée ne trouble point notre joie et nos divertissemens. Cette flotte ne m'inspire aucune épouvante; je vais enrôler du monde; et pendant que ces vaisseaux répéteront leurs salves d'artillerie, qu'on répète nos chants d'allégresse.

L E O N I D E.

Vous verrez que Léonide remplira les devoirs où sa naissance l'engage.

C I N T I A.

Je te suis, malgré moi, avec mes gens.

(ils suivent Phocas ; Astolphe et Héraclius restent. Tous deux ensemble s'écrient : O Cieux ! ayez pitié de nous ! On voit avancer la flotte de Frédéric, et on entend : A terre, à terre ; aux armes, aux armes ! guerre, guerre !)

HERACLIUS et ASTOLPHE.

Secourez-nous , ô pouvoirs divins !

Troupe de soldats de Phocas.

Vive Léonide ! vive Léonide !

FREDERIC , *grand duc de Calabre , descendant de son vaisseau.*

Prenons terre ; formons nos escadrons ; que les ennemis surpris soient épouvantés ; qu'ils ne sachent mon débarquement que par moi , puisque les eaux et les vents m'ont été si favorables ; que le sang et le feu fassent voir un autre élément. Le destin m'a fait prince de Calabre : je suis neveu de Maurice ; sa mort me donne droit à la pourpre impériale. Pourquoi payerais-je des tributs , au lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit ? surtout lorsque je fais que le fils posthume de Maurice est perdu , et qu'un vieillard , dont on n'a jamais entendu parler depuis qu'il arracha cet enfant à sa mère , l'a élevé dans les rochers de la Sicile. Les destinées ne m'appellent-elles pas à l'empire , puisque le tyran est ici mal accompagné ? n'est-ce pas à moi de soutenir mes droits par mer et par terre , et de venger à la fois Frédéric et Maurice ? Enfin , quand je n'aurais d'autre raison d'entreprendre cette guerre glorieuse que les prédictions sinistres de Lisippo , cette raison me suffirait ; et je veux montrer à la terre que ma valeur l'emporte sur ses craintes.

(on voit de loin Astolphe sur le rivage , et Héraclius qui

*s'élance hors du bateau percé , où on l'avait déjà porté.
Le bateau s'enfonce dans la mer.)*

F R E D E R I C .

Quelle voix entends-je sur les eaux ? qu'arrive-t-il donc vers ces lieux horribles ? quel bruit de destruction ! Autant que ma vue peut s'étendre , autant que je peux prêter l'oreille , ceci est monstrueux. J'entends la voix d'un homme ; mais il souffle comme un animal : ce n'est point un oiseau , car il ne vole pas : ce n'est point un poisson , car il ne nage pas ; il est poussé par les vagues qui se brisent contre ces rochers.

(Astolphe sur le rivage embrasse Héraclius qui sort de la mer.)

H E R A C L I U S .

O Cieux ! ayez pitié de nous.

A S T O L P H E .

O Cieux ! nous implorons votre secours.

F R E D E R I C .

Il paraissait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes , et maintenant en voilà deux sur le rivage.

A S T O L P H E à Héraclius.

Je rends grâce au ciel qui t'a délivré de la mer.

F R E D E R I C .

Par quel prodige ces deux créatures au milieu des algues marines , des vents , des flots et du limon , au lieu d'être couverts d'écailles , font-ils couverts de poil ? Qui êtes-vous ?

A S T O L P H E .

A S T O L P H E.

Deux hommes si infortunés , que le destin qui voulait nous donner la mort n'a pu en venir à bout.

H E R A C L I U S.

Nous sommes les enfans des rochers ; la mer n'a pu nous souffrir , et nous rend à d'autres rochers. Si vous êtes des foldats de Phocas , ufez contre nous du pouvoir que vous donne la fortune : ce serait une cruauté d'avoir pitié de nous ; et afin que vous foyez obligés de nous ôter cette malheureufe vie , fachez que je fuis le fils de Maurice. Ce vieillard , que fa fidélité a banni fi long-temps de la cour , m'a fauvé deux fois la vie fur la terre et fur la mer. C'est le généreux Aftolphe (i). Je vous conjure , en me donnant la mort , d'épargner le peu de jours qui lui reftent. Je me jette à vos pieds : accordez - moi la mort que j'implore : pourquoi hésitez-vous ? pourquoi refusez-vous de finir mes tourmens ?

F R E D E R I C.

Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit attendrit tellement mon ame , que je fauverais ta vie aux dépens de la mienne. Il eft peut-être étrange que je

(i) Le fond de cette fcène paraît intéreffant et admirable : on aurait pu en faire un chef-d'œuvre , en y mettant plus de vraifemblance et de convenance. Il me femble qu'une telle fcène donnerait l'idée de la vraie tragédie , c'est-à-dire , d'une péripétie attendriffante , toute en action , fans aucun embarras , fans le froid recours des lettres écrites long-temps auparavant , fans rien de forcé , fans aucun de ces raifonnemens alambiqués qui font languir le tragique.

te croie avec tant de facilité ; mais je sens une cause supérieure qui m'y force. Le ciel paraît ici manifester sa justice , et la vertu de ce noble vieillard que je respecte et que j'embrasse.

HERACLIUS et ASTOLPHE.

Eh ! qui es-tu donc ? parle.

F R E D E R I C .

Je suis le duc de Calabre. Vous me voyez comblé de joie. Le sang qui coule dans mes veines , ô fils de Maurice ! est ton sang. Je suis le fils de Cassandre , sœur de Maurice ; tes destins sont conformes aux miens , ton étoile est mon étoile.

H E R A C L I U S .

Je reprends mes esprits ; et plus je te considère , plus il me semble que je t'ai déjà vu.

F R E D E R I C .

Cela est impossible ; car je n'ai jamais approché des cavernes et des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeunesse.

H E R A C L I U S .

C'est la vérité ; mais je t'ai vu sans te voir.

F R E D E R I C .

Comment ? me voir sans me voir !

H E R A C L I U S .

Oui.

F R E D E R I C .

Ceci est une nouveauté égale à la première ; mais , avant de l'approfondir , va , je te prie , à ma galère

capitane ; et , après qu'on t'aura donné des habits , et qu'on t'aura paré comme tu dois l'être , tu m'apprendras ce que je veux favoir , et qui me ravit déjà en admiration.

H E R A C L I U S .

Je t'ai déjà dit que je suis le fils des montagnes , accoutumé au travail et à la peine ; et quoique j'aye beaucoup souffert , écoute-moi , je me reposerai en te parlant.

F R E D E R I C .

Puisque c'est pour toi un foulagement , parle.

H E R A C L I U S .

Ecoute , tu vois ces rochers , ces montagnes , dont le faite est défendu par les volcans de l'Etna. . . .

(*ce discours d'Héraclius est interrompu par des cris derrière la scène.*)

Aux armes , aux armes ! aux combats , aux combats !

P H O C A S .

Tombons sur eux avant que leurs escadrons soient formés.

U N S O L D A T *de Frédéric , arrivant sur la scène.*

Déjà on voit l'armée que Phocas a levée pour s'opposer à la hardiesse de votre débarquement.

F R E D E R I C .

On dit que c'est le premier bataillon , il faut s'empresser d'aller à sa rencontre.

H E R A C L I U S .

Je vous accompagnerai. Vous verrez que l'épée que vous ne m'avez donnée que comme un ornement, vous rendra quelque service.

A S T O L P H E .

Quoique ma caducité ne me permette pas de vous servir, je peux mourir du moins ; et vous me verrez mourir le premier à vos côtés.

F R E D E R I C .

J'espère en vous deux. J'attends de vous mon triomphe : déjà mes foldats s'avancent avec audace.

(*les troupes de Phocas paraissent , les trompettes et les clairons sonnent la charge , la bataille se donne ; on entend d'un côté : Vive Phocas ! et de l'autre : Vive Frédéric ! Puis tous ensemble crient : Aux armes , aux armes ! combattons , combattons .*)

H E R A C L I U S , *l'épée à la main.*

Suivez-moi ; je connais tous les sentiers ; si vous marchez de ce côté , vous pourrez tout rompre.

C I N T I A , *paraissant armée à la tête des siens.*

Non , vous ne romprez rien ; c'est à moi de défendre ce poste.

H E R A C L I U S .

Qui pourra soutenir ma fureur ?

C I N T I A .

Moi.

H E R A C L I U S .

Quel objet frappe mes yeux !

C I N T I A.

Qu'est-ce que je vois !

H E R A C L I U S.

Vous voyez le changement de nos destins : je défendais contre vous un passage quand je vous ai vue pour la première fois , et à présent vous en défendez un contre moi.

C I N T I A.

Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiration , et à présent c'est moi qui t'admire.

H E R A C L I U S.

Qu'admirez-vous en moi ? rien que les vicissitudes incompréhensibles de ma vie. Je vous trouve ici ; vous voulez que je fuie : moi fuir , et fuir de vos yeux ! ce sont deux choses si impossibles , que si elles arrivaient elles diraient qu'elles ne peuvent pas arriver.

C I N T I A.

Sans te dire ici que mon bonheur est de te voir en vie , ce bonheur ne sera-t-il pas plus grand que si tu enfonces ce passage , et si tu restes victorieux ?

H E R A C L I U S.

Je ne veux point vaincre à ce prix , en combattant contre vous.

C I N T I A à *Libia* qui l'accompagne.

Libia, ne m'abandonne point ; j'ai soin de ma réputation et de la tienne.

H E R A C L I U S.

Je ne fais si je dois vous croire.

V v 3

510 T O U T E S T V E R I T É ,

C I N T I A .

Pourquoi non ?

H E R A C L I U S .

Parce que si vous me traitez avec tant de bonté à présent , vous direz peut-être , comme vous avez déjà fait , que vous ne vous en souvenez plus , et que mon bien et mon mal vous sont indifférens.

(des voix s'élèvent au fond du théâtre .)

L E S S O L D A T S D E F R E D E R I C .

C'est par là qu'Héraclius a passé.

F R E D E R I C .

Passez tous après lui.

H E R A C L I U S à *Cintia*.

Malheureux que je suis ! quand je voudrais fuir (*k*), je ne pourrais ; vos troupes reviennent avec les miennes. Voyez-vous cette troupe qui s'effraye et qui abandonne le poste que vous gardiez ? Fuyez , vous pourrez à peine sauver votre vie.

C I N T I A .

Non , tu pourrais fuir ; les autres ne fuiront pas.

L E O N I D E , *arrivant*.

Tournez tête , soldats ; ils ont forcé le passage que gardait *Cintia* ; défendons sa vie ; je ferai le premier à mourir.

(*k*) On ne conçoit rien à ce discours d'*Héraclius* : tantôt il parle en héros , tantôt en poltron. Si c'est une ironie avec *Cintia* , il est difficile de s'en apercevoir.

HERACLIUS, *se jetant sur Léonide.*

Oui, tu mourras de ma main, ingrat, inhumain, cruel !

LEONIDE.

Je ne suis point étonné de te voir en vie. Je suis persuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

(ils combattent tous deux.)

HERACLIUS.

Tout à l'heure tu vas le voir.

CINTIA.

Je ne peux me déclarer, malgré le désir que j'en ai. Je crains ma ruine si Héraclius est vainqueur, puisque son pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes espérances sont superflues; il est contre mes intérêts. Que ferai-je? O Ciel! secourez-moi. (1)

(on entend les tambours.)

(1) On ne conçoit rien à ce discours de Cintia. Je l'ai traduit fidèlement.

*Pues, no me puedo declarar,
Aunque quisiera al temer
Si vince Heraclio mi ruina,
Pues es contra mi poder,
Si Leonido, mi esperanza
Pues es contra mi interes
Qu'he de hazer? cielos piadosos!*

Comment peut-elle craindre Héraclius qui est amoureux d'elle?

V v 4

P H O C A S .

Brute , infidelle à ton maître , qui , en brisant ton frein , brises les lois et le devoir , puisque tu oses ainsi prendre le mors aux dents , demeure , et en courant ainsi déchaîné , ne fuis pas .

F R E D E R I C à *Héraclius* .

Charge-moi ce Phocas .

P H O C A S *tombe en sautant aux ennemis* .

O Ciel ! ma vie est perdue !

H E R A C L I U S , *courant sur lui* .

C'est mon ennemi ; qu'il meure .

L E O N I D E ,

Qu'il ne meure pas .

P H O C A S .

Malheureux , qu'ai-je entendu ! tout est toujours équivoque entre eux . Toujours ces voix : *Qu'il meure , qu'il ne meure pas !* Qui des deux me tue ? qui des deux me défend ? je suis toujours en doute , je suis confondu .

H E R A C L I U S .

Ne fais plus en doute à présent . Si tu as voulu faire ici l'essai de ta tragédie , la voici terminée . La vérité se montre . Nous avons changé de rôle Léonide et moi .

P H O C A S .

Quel rôle ?

H E R A C L I U S .

Celui de Léonide était d'être cruel , le mien d'être

humain ; il difait la première fois , *qu'il meure* ; et moi , *qu'il ne meure pas*. Tout est changé ; c'est lui qui te défend , et c'est moi qui te donne la mort.

C I N T I A.

Héraclius , je suis à ton côté.

P H O C A S.

Ce n'était donc pas un vain présage quand j'ai cru voir ton glaive ensanglanté.

L E O N I D E.

Je ne me suis donc pas trompé non plus , en devinant que c'était cette femme avant de l'avoir vue.

(*Libia , Frédéric et des soldats s'approchent.*)

L I B I A.

C'est ici qu'est tombé Phocas.

F R E D E R I C.

C'est ici que son cheval l'a jeté par terre.

L E O N I D E.

Je ne suis donc venu ici que pour ma perte.

(*troupe de soldats.*)

U N S O L D A T.

Accourez tous Mais que vois-je ?

H E R A C L I U S.

Vous voyez un tyran à mes pieds ; vous voyez , dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué , la mort de Maurice vengée par son fils.

P H O C A S , à terre.

Non , tu n'es pas son fils.

L E S O L D A T .

Qui est-il donc ?

P H O C A S .

Un hydropique de sang , qui ne pouvant boire celui des autres , apaise sa soif dans le sien propre.

(*Phocas meurt en disant ces paroles. Mais comment peut-il dire qu'Héraclius a versé son propre sang ? il faut donc qu'il se croie son père ; mais comment peut-il le croire ?*)

C I N T I A .

Déjà tous les gens font en fuite , et les miens ayant secoué le joug de la tyrannie disent et redisent :

Vive Héraclius ! qu'Héraclius vive !

Qu'il ceigne son front du sacré laurier !

Il doit régner ; il est fils de Maurice.

(*les soldats et le peuple disent ces paroles avec Cintia ; ils font une couronne.*)

H E R A C L I U S .

Cette couronne appartient à Frédéric ; il l'a méritée ; c'est à lui qu'on doit la victoire.

F R E D E R I C .

Je n'ai voulu que briser le joug du tyran , et non pas ravir la couronne au légitime possesseur. Vous l'êtes , c'est à vous de régner.

H E R A C L I U S .

Je ne fais si je l'oserai.

F R E D E R I C .

Pourquoi non ?

HERACLIUS.

C'est que j'ignore si tout ce que je vois est mensonge ou vérité.

FREDERIC.

Comment ?

HERACLIUS.

C'est que je me suis déjà vu traité et vêtu en prince, et qu'ensuite j'ai repris mes anciens habits de peau.
(il veut parler du château enchanté et de son habit de gala.)

LISIPPO.

C'est moi qui vous ai trompé par mes enchantemens ; je vous ai menti ; j'ai menti aussi à Frédéric, quand je lui prédis en Calabre des infortunes ; Dieu lui a donné la victoire ; je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA.

J'implore à vos pieds sa grâce.

HERACLIUS.

Qu'il vive, pourvu qu'il n'use plus de sortilèges.

ASTOLPHE.

Et moi, si je peux mériter quelque chose de vous, je demande la grâce du fils de Phocas.

HERACLIUS.

Léonide fut mon frère ; nous fûmes élevés ensemble ; qu'il soit mon frère encore.

LEONIDE.

Je ferai votre sujet soumis et fidelle.

H É R A C L I U S.

Si par hafard une grandeur fi inespérée s'évanouit, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia.

C I N T I A.

Je tombe à vos pieds.

(les tambours battent , les clairons sonnent , le peuple et les soldats s'écrient :)

Vive Héraclius ! qu'Héraclius vive !

F R E D E R I C.

Que ces applaudissemens finissent.

H É R A C L I U S.

Efpérons qu'un roi fera heureux quand il commencera fon règne par être détrompé , quand il connaîtra qu'il n'y a point de félicité humaine qui ne paraisse une vérité , et qui ne puisse être un menfonge.

Fin de la troisième et dernière journée.

DISSERTATION

DU TRADUCTEUR

SUR

L'HERACLIUS DE CALDERON.

QUICONQUE aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage , y aura vu aisément l'irrégularité de *Shakespeare* , sa grandeur et sa bassesse , des traits de génie aussi forts , un comique aussi déplacé , une enflure aussi bizarre , le même fracas d'action et de momens intéressans.

La grande différence entre l'Héraclius de *Caldéron* , et le Jules César de *Shakespeare* , c'est que l'Héraclius espagnol est un roman moins vraisemblable que tous les contes des Mille et une nuits , fondé sur l'ignorance la plus crasse de l'histoire , et rempli de tout ce que l'imagination effrénée peut concevoir de plus absurde. La pièce de *Shakespeare* , au contraire , est un tableau vivant de l'histoire romaine , depuis le premier moment de la conspiration de *Brutus* , jusqu'à sa mort. Le langage , à la vérité , est souvent celui des ivrognes du temps de la reine *Elisabeth* ; mais le fond est toujours vrai , et ce vrai est quelquefois sublime.

Il y a aussi des traits sublimes dans *Caldéron*, mais presque jamais de vérité, ni de vraisemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de pièces ennuyeuses dans notre langue; ce qui est encore pis: mais nous n'avons rien qui ressemble à cette démence barbare.

Il faudrait avoir les yeux de l'entendement bien bouchés pour ne pas apercevoir dans ce fameux *Caldéron* la nature abandonnée à elle-même. Une imagination aussi déréglée ne peut être copiste; et sûrement il n'a rien pris, ni pu prendre de personne.

On m'assure d'ailleurs que *Caldéron* ne savait pas le français, et qu'il n'avait même aucune connaissance du latin ni de l'histoire. Son ignorance paraît assez quand il suppose une reine de Sicile du temps de *Phocas*, un duc de Calabre, des fiefs de l'Empire, et surtout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lu aucun auteur dans une langue étrangère aurait-il imité l'Héraclius de *Corneille*, pour le travestir d'une manière si horrible? Aucun écrivain espagnol ne traduisit, n'imita jamais un auteur français jusqu'au règne de *Philippe V*; et ce n'est même que vers l'année 1725 qu'on a commencé en Espagne à traduire quelques-uns de nos livres de physique; nous, au contraire, nous primes plus

de quarante pièces dramatiques des Espagnols, du temps de *Louis XIII* et de *Louis XIV*. *Pierre Corneille* commença par traduire tous les beaux endroits du *Cid* ; il traduisit le *Menteur*, la *Suite du Menteur* ; il imita D. Sanche d'Arragon. N'est-il pas bien vraisemblable qu'ayant vu quelques morceaux de la pièce de *Caldéron*, il les ait inférés dans son *Héraclius*, et qu'il ait embelli le fond du sujet ? *Molière* ne prit-il pas deux scènes du *Pédant joué* de *Cyrano de Bergerac* son compatriote et son contemporain ?

Il est bien naturel que *Corneille* ait tiré un peu d'or du fumier de *Caldéron*, mais il ne l'est pas que *Caldéron* ait déterré l'or de *Corneille* pour le changer en fumier.

L'*Héraclius* espagnol était très-fameux en Espagne, mais très-inconnu à Paris. Les troubles qui furent suivis de la guerre de la fronde commencèrent en 1645. La guerre des auteurs se fefait quand tout retentissait des cris, *point de Mazarin*. Pouvait-on s'aviser de faire venir une tragédie de Madrid pour faire de la peine à *Corneille* ? et quelle mortification lui aurait-on donnée ? il aurait été avéré qu'il avait imité sept ou huit vers d'un ouvrage espagnol. Il l'eût avoué alors, comme il avait avoué ses traductions de *Guilain de Castro* quand on les lui eut injustement reprochées, et comme il

avait avoué la traduction du *Menteur*. C'est rendre service à sa patrie que de faire passer dans sa langue les beautés d'une langue étrangère. S'il ne parle pas de *Caldéron* dans son examen, c'est que le peu de vers traduits de *Caldéron* ne valait pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que son *Héraclius* est un *original* dont il s'est fait depuis de belles copies. Il entend toutes nos pièces d'intrigue où les héros sont méconnus. S'il avait eu *Caldéron* en vue, n'aurait-il pas dit que les Espagnols commençaient enfin à imiter les Français, et leur faisaient le même honneur qu'ils en avaient reçu? aurait-il surtout appelé l'*Héraclius* de *Caldéron* une belle copie?

On ne fait pas précisément en quelle année la *famosa comedia* fut jouée; mais on est sûr que ce ne peut être plus tôt qu'en 1637, et plus tard qu'en 1640. Elle se trouve citée, dit-on, dans des romances de 1641. Ce qui est certain, c'est que le docteur maître *Emmanuel de Guera*, juge ecclésiastique, chargé de revoir tous les ouvrages de *Caldéron*, après sa mort, parle ainsi de lui en 1682: *Lo que mas admiro y admire en este raro ingenio fuè che a ninguno imitò.* Maître *Emmanuel* aurait-il dit que *Caldéron* n'imita jamais personne, s'il avait pris le sujet d'*Héraclius* dans *Corneille*? Ce docteur était

très-

très-instruit de tout ce qui concernait *Caldéron* ; il avait travaillé à quelques-unes de ses comédies ; tantôt ils faisaient ensemble des pièces galantes , tantôt ils composaient des actes sacramentaux , qu'on joue encore en Espagne. Ces actes sacramentaux ressemblent pour le fond aux anciennes pièces italiennes et françaises , tirées de l'Écriture ; mais ils sont chargés de beaucoup d'épisodes et de fictions. Le peuple de Madrid y courait en foule. Le roi *Philippe IV* envoyait toutes ces pièces à *Louis XIV* les premières années de son mariage.

Au reste , il est très-inutile au progrès des arts de savoir qui est l'auteur original d'une douzaine de vers. Ce qui est utile , c'est de savoir ce qui est bon ou mauvais , ce qui est bien ou mal conduit , bien ou mal exprimé , et de se faire des idées justes d'un art si longtemps barbare , cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe , et presque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection spécieuse en faveur des irrégularités des théâtres espagnol et anglais. Des peuples pleins d'esprit se plaisent , dit-on , à ces ouvrages ; comment peuvent-ils avoir tort ?

Pour répondre à cette objection tant rebattue , écoutons *Lopez de Vega* lui-même , génie égal pour le moins à *Shakespeare*. Voici comme il

parle à peu-près dans son épître en vers , intitulée *Nouvel art de faire des comédies en ce temps* :

Les Vandales , les Goths , dans leurs écrits bizarres ,
 Dédaignèrent le goût des Grecs et des Romains :
 Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins :
 Nos aïeux étaient des barbares. *

L'abus règne , l'art tombe , et la raison s'enfuit.
 Qui veut écrire avec décence ,
 Avec art , avec goût , n'en recueille aucun fruit.
 ** Il vit dans le mépris , et meurt dans l'indigence.

Je me vois obligé de servir l'ignorance :
 J'enferme sous quatre verroux ***
 Sophocle , Euripide et Térence.
 J'écris en infensé , mais j'écris pour des fous.

Le public est mon maître , il faut bien le servir ;
 Il faut pour son argent lui donner ce qu'il aime.
 J'écris pour lui , non pour moi-même ,
 Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

* Mas come le servieron muchos barbaros
 Che enseñaron ¡el vulgo a fus rudezas ?

** Muere sin fama è gallardon.

*** Encierro los preceptos con seis llaves , &c.

Il avoue ensuite qu'en France, en Italie, on regardait comme des barbares les auteurs qui travaillaient dans le goût qu'il se reproche; et il ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épître, il en est à sa quatre cent-quatre-vingt-troisième pièce de théâtre; il alla depuis jusqu'à plus de mille. Il est sûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

Le grand malheur de *Lopez* et de *Shakespeare* était d'être comédiens; mais *Molière* était comédien aussi; et au lieu de s'affervir au détestable goût de son siècle, il le força à prendre le sien.

Il y a certainement un bon et un mauvais goût; si cela n'était pas, il n'y aurait aucune différence entre les chansons du pont-neuf et le second livre de *Virgile*. Les chantres du pont-neuf seraient bien reçus à nous dire: Nous avons notre goût: *Auguste*, *Mécène*, *Pollion*, *Varius*, avaient le leur, et la Samaritaine vaut bien l'Apollon palatin.

Mais quels seront nos juges? diront les partisans de ces pièces irrégulières et bizarres. Qui? toutes les nations, excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tout pays, *quibus est equus, et pater, et res*, se réuniront à estimer le second, le troisième, le quatrième, et le sixième livre de *Virgile*, et le sauront par cœur,

soyez sûrs que ce sont-là des beautés de tous les temps et de tous les lieux. Quand vous verrez les beaux morceaux de Cinna et d'Athalie applaudis sur les théâtres de l'Europe, depuis Pétersbourg jusqu'à Parme, concluez que ces tragédies sont admirables avec leurs défauts ; mais si on ne joue jamais les vôtres que chez vous seuls, que pouvez-vous en conclure ?

Fin du neuvième et dernier volume.

T A B L E

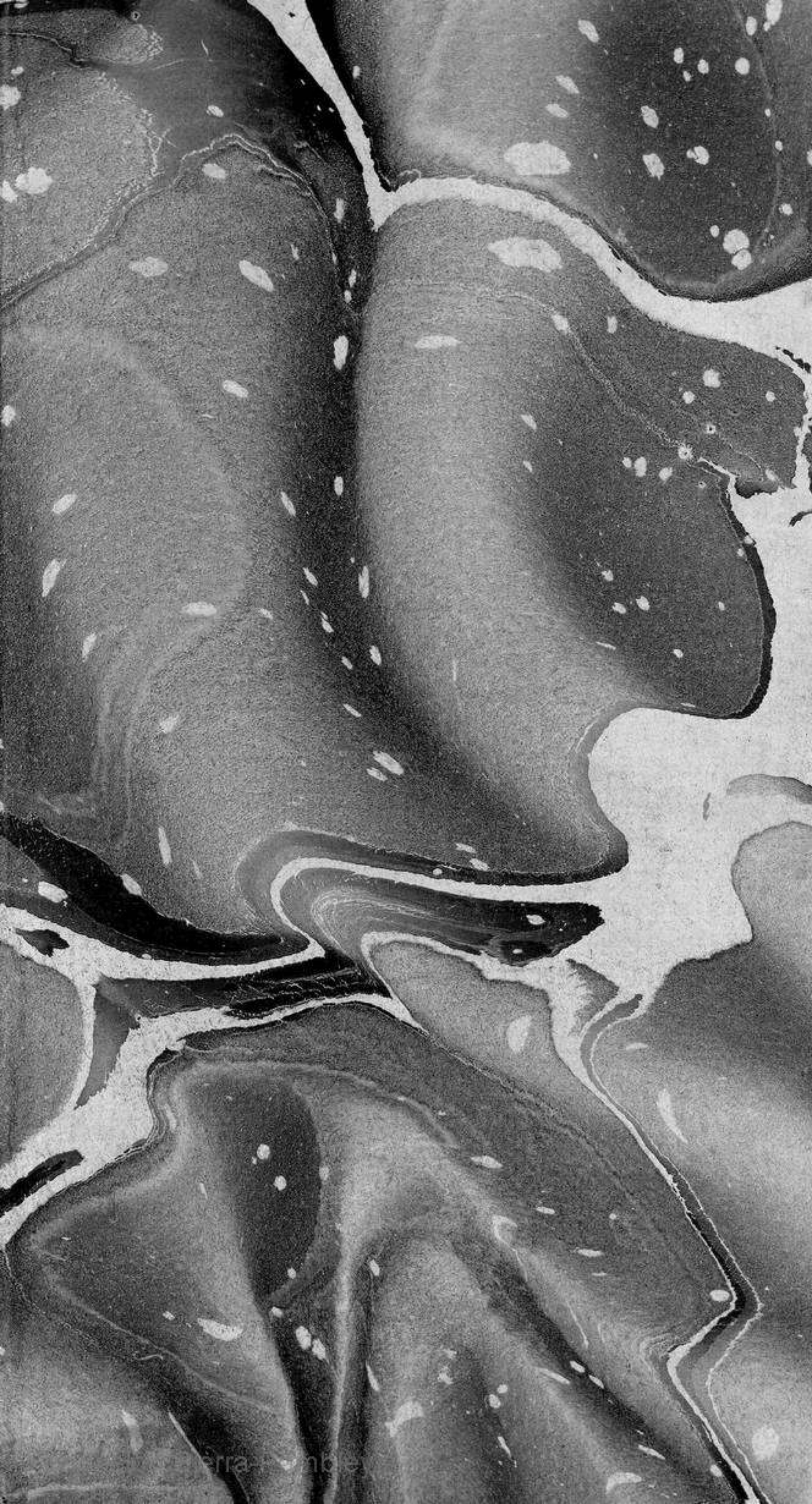
D E S P I E C E S

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SAMSON, <i>opéra.</i>	Page 3
AVERTISSEMENT.	5
PROLOGUE.	7
LA PRINCESSE DE NAVARRE, <i>comédie-ballet.</i>	53
AVERTISSEMENT.	55
PROLOGUE DE LA FETE POUR LE MARIAGE DE MONSIEUR LE DAUPHIN.	59
NOUVEAU PROLOGUE DE LA PRINCESSE DE NAVARRE.	62
DIVERTISSEMENT QUI TERMINE LE SPECTACLE.	151
LE TEMPLE DE LA GLOIRE.	157
PREFACE.	159
VARIANTES DU TEMPLE DE LA GLOIRE.	202
PANDORE, <i>opéra.</i>	211

TANIS ET ZELIDE , OU LES ROIS PASTEURS , <i>tragédie.</i>	249
AVERTISSEMENT.	251
LE BARON D'OTRANTE , <i>opéra buffa.</i>	293
AVERTISSEMENT DES EDITEURS.	295
LES DEUX TONNEAUX , <i>esquisse d'un opéra comique.</i>	323
JULES CESAR , <i>tragédie de Shakespear.</i>	361
AVERTISSEMENT DES EDITEURS.	363
AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.	365
OBSERVATIONS SUR LE JULES CESAR DE SHAKESPEARE.	435
L'HERACLIUS ESPAGNOL , OU LA COMEDIE FAMEUSE : <i>Dans cette vie tout est vérité , et tout mensonge.</i>	441
PREFACE DU TRADUCTEUR.	443
DISSERTATION DU TRADUCTEUR SUR L'HERACLIUS DE CALDERON.	517
Fin de la Table du neuvième et dernier volume.	







VOLTAIRE

THEATRE

650